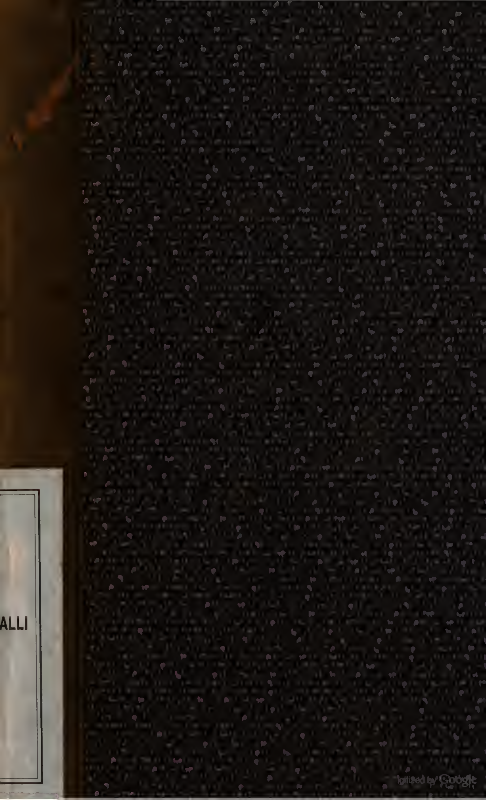

ALLI



LES

PURITAINS DE PARIS

DÉPOSÉ AUX TERMES DE LA LOI

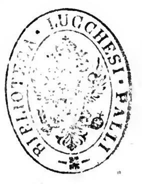
BRUXELLES. — TYP. DE VEUVE J. VAN BUGGENHOUDT
Rue de l'Orangerie, 22.

PAUL BOCAGE

LES PURITAINS DE PARIS

TOME TROISIÈME





PARIS
COLLECTION HETZEL
JUNG-TREUTTEL, 19, RUE DE LILLE
POUR L'ÉTRANGER



LES

PURITAINS DE PARIS

DEUXIÈME PARTIE

LA DUCHESSE DE MAUVES

(SUITE.)

XIV

DU PRÉCEPTORAT EN GÉNÉRAL, ET D'UN PRÉCEPTEUR EN PARTICULIER

Les lecteurs connaissent maintenant la physionomie de presque tous les invités du baron ; nous disons *presque*, car nous avons encore à présenter deux de nos héros.

Tous ces personnages d'esprit, de tempérament, de caractères différents, se fondaient ensemble cependant, et offraient comme les feuilles d'une forêt, de formes et de nuances si diverses, un ensemble harmonieux, dont nulle tache (si nous voulons bien oublier Timoléon de Chastel et le duc de Mauves) ne venait altérer la couleur.

Le baron Mossè, surveillant attentif et silencieux de



ses hôtes, tenant la barre d'une main ferme, empêchait, comme un pilote habile, la conversation de dévier, de flotter à l'aventure ou de donner contre les brisans, vers lesquels les passions déchaînées des convives les entraînent parfois.

Mais la physionomie de cette assemblée serait incomplète, si nous ne mettions pas un moment en lumière deux portraits dont nous n'avons fait qu'indiquer vaguement le profil dans un des chapitres précédents.

Nous voulons parler de mademoiselle Noëmi Flasham, la fille du baron et de la baronne Mossè, — et de Simon Richard, le précepeur de la jeune fille et de son frère Lawrence, l'amant de mademoiselle de Thomery.

Laissons donc un instant le duc de Mauves, bien convaincu que c'est sa femme qu'il a sous les yeux, méditer de quelle manière il va se tirer de cette aventure, et faisons rapidement l'esquisse de ces deux jeunes gens.

Mademoiselle Noëmi Flasham allait avoir dix-sept ans.

C'était une ravissante juive, dont le visage étalait innocemment ces trois merveilleux trésors, dont la nature se montre si avare qu'elle en comble rarement une seule femme : la pureté des lignes, l'éclat du teint et l'expression de la physionomie.

Son front, un peu bombé, bien modelé, d'un blanc clair, était illuminé, en quelque sorte, par le reflet des rayons d'or de ses cheveux disposés en grosses nattes, dessinant le contour harmonieux des tempes délicatement veinées.

Ses yeux, bleus comme les myosotis, étaient à la fois doux, modestes et fiers, comme les yeux que Raphaël donne à ses vierges.

Le nez était droit, petit, fin et transparent aux ailes, comme une écaille.

La bouche, dessinée au pastel, était d'une forme toute mignonne, petite d'ouverture comme une bouche d'enfant, fraîche, souriante, appétissante comme une fraise des bois.

La jeune fille était vêtue d'une robe de taffetas blanc, ornée de distance en distance de nœuds de soie bleu de ciel.

Le corsage, ruché de bleu, était taillé à la vierge.

Le col, assez gracieusement long pour onduler comme un col de cygne, d'une blancheur mate et d'un velouté si doux, si fin, que le plus léger baiser y eût laissé sans doute une empreinte rouge ineffaçable pendant une heure, éclatait sous ce fard des blondes qu'on appelle le bleu.

Une ceinture flottante, de la même couleur, révélait une taille des plus minces et de la plus séduisante flexibilité.

L'ensemble de cette figure, que le souffle d'une impure pensée n'avait jamais ternie, respirait cette noblesse et cette sérénité que donnent la chasteté de la vie et le sentiment de la vertu.

Le ton qui l'animait était ce rose vif, indice de la force et de la vivacité du sang.

Elle était arrivée, en effet, à cette heure de la vie des jeunes filles où la monotonie des plaisirs de l'enfance apparaît dans toute sa simplicité.

A leur insu, un secret pressentiment les avertit qu'il est au monde des sources de félicité plus vives que les décevantes joies de la famille.

Cette métamorphose s'opère si rapidement, la jeune fille devient si brusquement femme, que le père, la mère et toute la vieille garde des grands parents ne s'en aperçoivent seulement pas.

Cette adorable manifestation du désir, dans l'âme immaculée d'une jeune fille, a la grâce ineffable du premier sourire sur les lèvres de l'enfant nouveau-né.

En effet, c'est le premier sourire de l'amour.

Telle était mademoiselle Noëmi Flasham au moment où le capitaine Violette transportait de plaisir l'auditoire par mille récits d'une variété infinie.

Quiconque eût regardé la jeune fille n'eût trouvé rien d'extraordinaire, sans doute, à l'animation de son teint, plus éclatant cependant à cette heure que d'habitude; mais un observateur n'eût pas manqué de découvrir la cause véritable de cette animation.

Il suffisait, en effet, de suivre pendant un instant la direction de son regard, pour voir le personnage qui en était l'objet, et deviner à quel foyer elle empruntait ses rayons.

Ce foyer, c'était Simon Richard, son précepteur; la jeune fille l'aimait!

Pour l'intelligence de cet épisode, il est bon de dire quelques mots sur la profession de précepteur.

Un jeune homme sort du collége, après avoir achevé ses études. Muni de tous les sacrements universitaires, pourvu de cette instruction plus brillante que solide, du fatras des connaissances superficielles dont les colléges bourrent, sans scrupule, la tête des enfants, et qui sont comme les colonnes d'Hercule de l'enseignement officiel; ce jeune homme se demande, dans un orgueilleux recueillement, où il va se diriger avec ce précieux bagage, à quelle carrière il daignera consacrer les trésors de sa science, les merveilles de sa capacité.

Pendant le cours de ces études, plus ou moins élémentaires, qui, sous des noms différents, ne représentent toujours que des exercices de mémoire et ne forment que

des perroquets, au lieu de faire des hommes, quelques couronnes se sont, par intervalles, égarées sur sa tête. Le préfet ou le maire de l'arrondissement l'a embrassé; ses camarades ont battu des mains; ses parents ont versé des larmes; la garde nationale a soufflé dans ses buccins pour célébrer son triomphe : voilà un héros!

Fier de ces succès, dont il ne comprend pas la valeur et dont il s'exagère la portée, en sortant du collége, il croit pouvoir prétendre à tout.

Même son amour-propre se trouverait à l'étroit dans toute profession qui ne le mettrait pas immédiatement en évidence, en relief, et ne le ferait pas monter d'emblée aux premiers rangs de la société.

Cependant, après quelques semaines d'une dédaigneuse incertitude, l'état de ses finances le rappelle à la prosaïque réalité.

Le père est pauvre ou avare. Il a dépensé ses économies pour son éducation. Les temps sont durs, les affaires ne vont pas!... Enfin, tous les raisonnements que suggère l'avarice ou la pauvreté.

— Gagne ton pain, maintenant, dit le père, pendant que le fils suspend ses couronnes. Je t'ai donné des outils, travaille.

— C'est vrai, dit le fils, il faut vivre.

Et le voilà sur le pavé avec les derniers écus que le père lui a remis. Mais, un soir, la bourse est vide. Comment manger le lendemain?

Oh! quelle nuit il va passer ce glorieux de collége! quelle insomnie sombre! ou quels affreux rêves!

Le matin est arrivé!... Voici l'heure du déjeûner quotidien. On se passera de déjeûner. Voici l'heure du dîner. Que faire?... Bast! on ne meurt pas de faim dans une nuit! Mais le second matin est venu. Oh! les désirs de

gloire! oh! les ambitions orgueilleuses! oh! les illusions de la vingtième année! qu'êtes-vous devenus?

C'est alors qu'il faut descendre de son empyrée; c'est alors que, sacrifiant bien à contre-cœur ses plus chères ambitions, il se trouve trop heureux de manger, de trouver, après vingt recherches infructueuses, une éducation particulière!

Voilà à peu près le point de départ du préceptorat.

Il va sans dire que la pauvreté lui a fermé les portes de l'École normale, d'où il serait sorti professeur, envoyé dans quelque ville de France, au lieu d'être précepteur dans une famille.

Ici commence pour lui la série interminable des déceptions, des tristesses, des amertumes, des hontes!

L'enfant confié à ses soins appartient-il à une famille de noblesse antique, où les préjugés de race, les distinctions de castes se soient immuablement conservés, le précepteur, quelle que soit la frivolité de son esprit (nous ne parlons pas de ceux qui sont fiers), ne tarde pas à sentir l'amertume de sa position.

En dépit de la confiance qu'on a bien voulu lui témoigner, et que constate la nature de ses fonctions, on trouve à tout propos l'occasion de le remettre à sa place, comme disent les gens haut placés par leur nom : on a sous la main mille moyens de le tenir dans une sphère d'infériorité, où son amour-propre est blessé, sa dignité même constamment froissée.

L'égalité, cette précieuse conquête de la théorie révolutionnaire, reste pour l'instituteur à l'état de rêve, et s'il échappe à l'humiliation de se voir relégué parmi la tourbe de la domesticité, c'est-à-dire de dîner à l'office, c'est pour se sentir confiné dans une condition mixte, qui n'est ni l'esclavage ni l'indépendance.

Lorsque l'enfant, qu'il a charge d'instruire, orgueil et espoir de la famille, est organisé de manière à s'assimiler facilement l'instruction qu'il reçoit, la vanité des parents, chatouillée dans ses fibres les plus délicates, peut améliorer le sort du précepteur : on lui paie alors en considération les progrès de son élève.

Si, au contraire, la nature, traitant en marâtre le rejeton de tant d'illustres aïeux, se refuse à proportionner les aptitudes aux destinées que l'on rêve pour lui ; alors combien est à plaindre l'infortuné que sa mauvaise étoile oblige à porter la lumière dans les ténèbres de cette grossière intelligence ou à discipliner les caprices d'un caractère orgueilleux et rétif !

Comme tous les amours, l'amour maternel est aveugle, si même il ne l'est pas plus que tous les autres. A ses yeux, le fruit de ses entrailles ne peut pas être autre chose qu'un abrégé de toutes les perfections.

Il peut donc arriver que l'enfant, encouragé par une indulgence illogique, lâche la bride à ses mauvais instincts, et que son esprit, rebelle à la culture, laisse périr les germes qui lui sont confiés.

C'est le pauvre précepteur alors qui seul est responsable d'une entreprise qu'il doit mener à bon terme.

Le mécontentement de la famille se traduit en procédés blessants, qui, sans constituer des injures positives, pénètrent à coup sûr et n'admettent ni parade ni riposte.

Or, comme il y a peu d'espoir que dans de telles conditions, la nature ingrate de l'héritier présomptif puisse jamais s'améliorer, le malheureux précepteur trouve inscrite sur tous les murs de l'hôtel la terrible sentence qui pèse sur les damnés, que Childebrand avait traduite à propos du suicide de son ami Hermann, par ces mots :

« Tire-toi de là, si tu peux ! »

Enfin, après huit ou dix ans d'un labeur stérile, le temps arrive de quitter cette demeure inhospitalière.

Le pauvre précepteur se retrouve dénué de toute ressource assurée, sur le pavé de nouveau et exposé à toutes les fluctuations d'une existence sans lest et sans boussole.

Là, comme partout, dans notre monde économique, il faut subir les désastreux effets du règne de la concurrence. Pour une place à remplir, dix, vingt, trente candidats se présentent à l'envi ; le travail, plus offert que demandé, ne fournit qu'un salaire insuffisant.

Alors le découragement succède à la confiance, et bientôt, chez les natures faibles, une sorte de résignation apathique engourdit la volonté et paralyse les efforts.

Ce n'est plus qu'une chute continue et d'une vitesse accélérée jusqu'aux dernières profondeurs de la misère !

Si l'infortuné ne trouve pas dans un éclair d'intelligence la décision nécessaire pour se délivrer avec un dé de poudre et un lingot de plomb d'une existence désormais intolérable, s'il préfère attendre que la faim l'élimine de ce banquet, où toutes les places sont prises, l'œuvre, pour être plus lente, n'en sera pas moins sûre! Après quelques retours à l'espérance et quelques désespoirs nouveaux, après quelques intermittences de bien-être et de dénûment, il voit l'hôpital ouvert devant lui à deux battants! Une irrésistible puissance d'absorption l'attire, le saisit, l'entraîne, et finalement le précipite dans le gouffre, terme fatal de ces existences déclassées que notre ignorance économique jette, avec une effrayante et singulière prodigalité, tantôt à la Morgue, tantôt dans les hôpitaux et les maisons centrales !

Nous ne croyons pas ce portrait trop fortement accusé;

toutefois, disons bien vite que si le précepteur des enfants du baron Mossè avait été forcé d'embrasser cette carrière à cause de la pauvreté paternelle, il avait trouvé chez le banquier cette affabilité cordiale et sincère qu'on rencontre chez tous les gens bien élevés, nobles ou bourgeois, et qui devrait être le sentiment de tout père de famille à l'égard du précepteur de ses enfants, cet être vénérable s'il en fût jamais, puisqu'il a mission de former un honnête homme pour la famille et un honnête citoyen pour la société.

Non-seulement le baron Mossè ne lui fit pas sentir la dépendance de sa charge, mais il employa toute son éloquence, tout son esprit, à la rehausser aux yeux du jeune homme.

Un jour, qu'en présence de plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvaient Simon Richard et le jeune Lawrence, fils du baron, on avait parlé de la patience angélique dont devaient être doués les précepteurs pour ne pas s'irriter et se fâcher tout rouge devant l'entêtement des élèves, le baron Mossè avait dit :

— Je ne comprends pas leur vertu.

— Ils sont payés pour cela, avait riposté l'enfant.

— Mon fils, dit sévèrement le baron en se levant et en saisissant le bras de Lawrence, qu'il conduisit devant Simon Richard; mon fils, demandez pardon à votre précepteur de l'injure que vous venez de lui faire, et apprenez qu'il y a deux choses au monde que toutes les richesses de la terre ne sauraient payer : c'est la vie du corps, que votre père vous a donnée, et la vie de l'âme, que votre précepteur vous donne.

A partir de ce jour, le jeune Lawrence adora son précepteur, et, devenu jeune homme, il n'eut pas de meilleur ami.

Simon Richard mena donc chez le baron l'existence la plus douce qu'un jeune homme pût rêver.

Rémunéré au delà de toutes ses prévisions et de tous ses désirs, logé à l'hôtel Flasham dans un des plus jolis petits appartements qu'il pût souhaiter d'avoir au bout de longues années de travail, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à l'âge de trente-deux ans, c'est-à-dire au moment où commence son histoire, pas un nuage n'avait obscurci le ciel bleu de cette existence.

Au moment où il achevait l'éducation de Lawrence, le baron lui avait demandé s'il voulait se charger de l'éducation de Noëmi.

A cette époque, Noëmi avait douze ans, et elle ne possédait que bien juste les premiers éléments de l'éducation.

— Je veux faire d'elle une femme, dit le baron, et par ce mot, j'entends un être doué de plus d'instruction que celle qu'on inculque si superficiellement aux élèves de nos pensionnats; que de ménages brouillés à cause de l'ignorance de la femme! Je veux donc que Noëmi puisse être la femme d'un être intelligent, et sans vous demander de l'instruire virilement, je désire qu'elle connaisse à fond sa langue, l'histoire universelle, la littérature française et les notions générales de la philosophie. — Je n'ai pas besoin de vous dire, ajouta le baron, que vous n'êtes point forcé d'accepter ma proposition. Vous n'y êtes contraint par aucun motif, ni par les besoins de la vie, ni par reconnaissance. Si quelqu'un, ici, doit de la reconnaissance à l'autre, c'est moi! Quant à votre existence, vous devinez qu'elle est assurée.

Simon Richard accepta l'offre du baron, et il commença l'éducation de la jeune fille.

Il rencontra un enfant d'une douceur, d'une docilité

et d'une intelligence remarquables. L'éducation de Noëmi fut donc des plus faciles et ajoutons des plus agréables pour le jeune homme.

Quand Noëmi eut seize ans, Simon Richard, qui venait d'en avoir trente et un, s'aperçut, au trouble de ses sens, qu'il était, ou qu'il allait devenir amoureux de son élève.

Jusque-là, tous ses moments avaient appartenu à l'éducation des deux enfants. Leurs études avaient été son unique soin, sa seule préoccupation, son aliment quotidien.

L'ombre d'une impure pensée, le souffle d'un jeune désir, n'avaient pas effleuré son front. S'il avait senti bouillonner en lui l'ardente séve de la jeunesse, un travail incessant l'avait empêché de lui trouver un nom.

Précepteur de deux enfants, il avait vécu aussi chastement qu'une vierge de corps et d'esprit; ne désirant rien, n'entrevoyant même pas qu'il pût jamais rien désirer, trouvant la satisfaction complète de tous ses goûts dans l'amour passionné du travail.

Elle avait donc seize ans, lui trente et un, quand, un soir, après la leçon quotidienne, en rentrant dans sa chambre, il se sentit monter au cœur comme une chaude bouffée de printemps.

Il ne lui fut pas difficile d'en deviner la cause. Il l'accueillit, dans un premier mouvement, avec le transport de joie de l'aveugle en rouvrant les yeux à la lumière, ou du prisonnier en recouvrant la liberté, ce soleil de la servitude!

Mais cette ivresse, toute d'instinct, toute de spontanéité, fut de durée bien courte. Au premier retour de sa raison, il baissa la tête en rougissant, et deux larmes de honte, bien plus que de regret, tombèrent lentement de ses yeux.

Il se crut déloyal, ingrat, coupable envers son bienfaiteur, parjure et traître. Le fantôme du père de famille lui apparut dans toute la majesté de Dieu apparaissant à Caïn. Il entendit distinctement ces mots : « Qu'as-tu fait de l'enfant que je t'avais confié? »

Le sang lui monta au cerveau, un frisson le saisit, il vit tournoyer tous les meubles de son appartement, il poussa un cri, et tomba roide sur le tapis de sa chambre.

Il habitait un joli petit pavillon isolé dans la cour de l'hôtel Flasham.

Le rez-de-chaussée, avec la bibliothèque, les sphères, les cartes, servait de salle d'étude aux enfants, et l'étage dont il était surmonté formait l'appartement de Simon Richard.

Personne ne s'aperçut donc de son évanouissement, et ce ne fut que le lendemain matin que le valet de chambre, venant faire l'appartement, trouva le malheureux précepteur étendu à la place où il était tombé la veille !

Il fut obligé de garder le lit pendant six semaines. Le sang qu'on lui tira, la diète, le repos, l'apathie qui suit les fièvres, enfin, la faiblesse où plonge toute longue maladie, lui firent oublier momentanément son naissant amour et ses remords.

Quand il sortit de sa chambre, encore tout convalescent, en voyant le soleil qui inondait de rayons le jardin de l'hôtel, se sentant guéri physiquement, il se crut guéri moralement.

En effet, pendant la première semaine de la reprise des leçons, soit que le sang qu'il avait perdu eût diminué ses forces, soit que la raison,—une raison robuste, inébranlable ! — eût pris le dessus, il jouit d'un calme, auquel il ne comparait pas de précédent.

Mais Vénus ne lâche pas sa proie pour l'ombre, comme le chien de la mythologie de La Fontaine.

Au moment où il commençait à se rassurer et à se croire absolument maître de lui, la jeune fille, à son tour, au milieu de je ne sais quelle lecture, se mit tout à coup à fondre en larmes, sans raison, sans cause!

Richard lui demanda l'explication de ses larmes.

— Avez-vous du chagrin? dit-il.

— Oh! non! répondit Noëmi, en le regardant avec des yeux où brillait une joie suprême.

— Alors! continua avec naïveté Richard, si vous n'avez pas de chagrin, pourquoi pleurez-vous?

Bon Richard! lui qui avait pleuré de rage et de honte, il ignorait encore qu'on pût pleurer de bonheur.

— Je ne saurais vous dire, monsieur Richard, répondit ingénûment la jeune fille en rougissant; je n'ai aucun sujet de chagrin; bien loin de là, je ne me suis jamais sentie si heureuse. Et cependant, vous voyez, j'ai pleuré. Pourquoi? je n'en sais rien. Mais vous, qui êtes si instruit en toute matière, vous devez le savoir, monsieur Richard.

— Non, mademoiselle, répondit le jeune homme, ému par la douceur avec laquelle Noëmi avait prononcé ces paroles.

— Alors, n'y pensons plus! reprit l'écolière, en essuyant vivement ses yeux. Ma mère dit que quelquefois l'orage l'a fait pleurer; c'est certainement l'orage qui a causé mes larmes.

— Je le crois comme vous, mademoiselle, dit doucement Richard.

Et notez, lecteurs, qu'il n'y avait pas plus d'orage dans le ciel que de neige sur la terre.

On était au milieu du printemps, le ciel était bleu et la terre était verte.

Mais le précepteur n'était pas chargé d'enseigner la météorologie à sa jeune élève.

Ils se contentèrent donc de cette piètre explication, faute d'en connaître une meilleure ou de vouloir avouer la véritable.

Or, la cause véritable, on la devine, on la connaît. Ces larmes étaient semblables aux gouttes de rosée qui tombent sur le front des fleurs, à la fin des chaudes journées de l'été.

Comme Richard avait aimé Noëmi sans le savoir et sans le vouloir, Noëmi avait aimé Richard involontairement et à son insu.

Toutefois, non-seulement ils n'osèrent pas s'avouer l'un à l'autre leur amour, mais ils n'osèrent pas se l'avouer à eux-mêmes.

A partir de ce jour, les leçons devinrent de douces causeries sur les sciences, sur les arts, sur les merveilles de la nature ; leurs rapports, de doux mais graves qu'ils étaient, furent, sans cesser d'être respectueux, plus familiers, plus étroits, plus intimes.

Non pas qu'aucun des deux fît, même de bien loin, la plus minime allusion au sujet qui les occupait. Leur conversation, souvent aussi vague que celle de deux personnes complétement étrangères l'une à l'autre, pouvait être entendue par chacun, et cependant chaque parole, indifférente en apparence, remplissait le cœur des deux jeunes gens. Toute chose qui eût semblé insignifiante à un assistant leur paraissait pleine de charme et de mélodie.

Quelle heure bénie de la vie, que celle où un mot, un geste, un regard, un sourire, le silence même, animent, embellissent, illuminent la vie entière!

Huit mois s'écoulèrent dans cette intime et chaste rêverie. Huit mois doux, purs, calmes comme un lac sans rides, comme un ciel sans nuages.

Hélas ! tout finit, surtout les rêves. Un beau jour, ou pour mieux dire un vilain jour, Richard se réveilla comme Robert Margat s'était réveillé, en apprenant le sacrifice filial de mademoiselle Chastel de Mauves.

Le pauvre précepteur s'aperçut qu'il était si heureux que le malheur ne pouvait tarder bien longtemps à s'abattre sur lui.

Comme Margat, il résolut de partir; mais il mit plus de temps que l'illustre docteur pour mettre son projet à exécution.

Le moyen de quitter brusquement tout ce qui nous plaît, tout ce qui nous charme, tout ce qu'une bonne fée a mis à portée de nos mains !

Il se devait bien, pour prix d'une année de lutte, de contempler quelques jours encore un objet si charmant qu'il allait quitter pour jamais !

Il mit, pour se décider à partir, toute l'hésitation qu'il eût apportée à son suicide; mais, une fois sa résolution bien prise, la mort ne l'eût pas fait reculer !

Il fixa le jour de son départ au lendemain de la fête du baron Mossè. C'était donc la veille de son départ que la jenne fille le regardait avec tant de bonheur qu'elle en portait le reflet sur sa figure, ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce chapitre.

Nous avons dit aussi qu'il était d'une beauté sombre; on en connaît maintenant la cause. Quelques lignes achèveront de le peindre tout à fait. Il était grand et bien fait, mince de taille. Il portait sur la figure cette expression de douceur triste ou de douleur calme qui est l'indice de souffrances apaisées, sinon éteintes.

Une abondante chevelure, à boucles touffues, entourait un front large, coupé en deux par ce sillon que trace le soc de la douleur ou de la méditation.

Ses yeux étaient d'un bleu sombre, ombragés par d'épais sourcils noirs, et profondément enfoncés sous les arcades sourcilières.

Son nez, de forme romaine, bien planté, était grand.

Ses joues, de couleur olivâtre, portant comme le front la trace de la douleur, étaient creusées.

La bouche était peut-être un peu grande, mais des moustaches touffues en dissimulaient les contours.

En somme, c'était un de ces beaux et sombres personnages, qu'on eût dit descendre d'un tableau où Tintoretto ou Titien l'avait placé.

Nous avons dit qu'il suffisait à un observateur de suivre la direction du regard de la jeune fille pour savoir quel en était l'objet.

C'est ce que fit Christian, qui était le voisin de gauche de Richard; aussi, dès qu'on fut entré dans le salon, alla-t-il prendre le bras du précepteur, et l'attirant dans le coin le plus obscur :

— Simon! dit-il d'une voix grave, tu n'as rien à me révéler?

— Rien, répondit le précepteur, qui était à cent lieues de penser que son ami avait pu lire dans son cœur.

— Simon, tu me trompes! reprit Christian en regardant sévèrement son ami.

Richard voulut parler, mais Christian l'arrêta.

— Écoute, Simon, dit-il, je t'observe depuis six semaines sans te le dire; je t'ai observé pendant tout le dîner; je ne t'ai pas perdu de vue une minute. Eh bien, Simon, depuis six semaines tes visites sont rares, tes paroles sont brèves, tes regards sont distraits, ton front

est plus sombre. Simon, tu as un chagrin que tu me caches. Quel qu'il soit, il faut que tu me l'apprennes; j'ai le droit de l'exiger, je t'en prie !

— C'est moi, dit d'une voix suppliante le jeune homme, qui te supplie de me laisser garder mon secret.

— Tu vois bien que tu as un chagrin, puisque tu as un secret que tu refuses de me confier, reprit Christian en regardant fixement son ami. Eh bien, Simon, je ne prie plus, j'exige.

— Tu as raison, dit d'une voix émue le précepteur; depuis six semaines j'ai un chagrin profond, immense, qui me dévore, qui me tue, que personne, excepté toi, n'a soupçonné; que personne, même toi, Christian, n'a deviné.

— Tu te trompes, Simon ! interrompit Christian, et je vais te dire la cause de ton chagrin. Tu aimes Noëmi !

— Qui te l'a dit? s'écria vivement le jeune homme.

— Voilà bien une demande d'amoureux, dit Christian en souriant et en haussant légèrement les épaules.

— Eh bien, oui ! dit avec feu le jeune homme; tu l'as deviné ! je l'aime comme un enfant, comme un fou! Je l'aime avec d'autant plus de passion, que je sais qu'elle ne peut être à moi. J'ai tout tenté pour vaincre cet amour. — Je n'ai plus que deux moyens d'échapper à cette torture : c'est de la quitter ou de mourir!

XV

COMMENT UN NEVEU SE FAIT UN REMPART DE SON ONCLE

— Voilà où j'en suis, dit le précepteur, en achevant sa confidence. La mort ou l'exil.

— Mourir est d'un lâche, dit sévèrement Christian; je ne demande donc pas quel est celui des deux partis que tu as choisi. Ainsi, tu quittes l'hôtel Flasham?

— Oui, dit très-vivement le précepteur.

— Tu es bien résolu?

— Oui, répéta résolûment le jeune homme. N'agirais-tu pas ainsi, comme moi, en pareille circonstance?

— Je ne sais, répondit Christian en hochant lentement la tête.

— Eh quoi! reprit Richard, tu pourrais te condamner à l'atroce supplice de la voir épouser sous tes yeux un autre homme que toi, de voir cet homme heureux auprès d'elle! — Sais-je de quoi je suis capable, Christian, si je voyais seulement un homme lui parler un peu librement devant moi!

— La force s'accroît par la lutte, dit sentencieusement Christian.

— Mais tu ne sais donc pas, Christian, reprit avec chaleur l'amoureux, quelle vie je mène ici depuis six semaines? Tu ne sais pas le supplice d'un amour sans l'ombre d'une espérance! — Comment saurais-tu ce que c'est que de se coucher le soir avec le frisson et le feu de la fièvre, de se tourner et de se retourner dans son

lit, pendant des heures, sans pouvoir dormir, quand le sommeil seul pourrait apporter quelque rafraîchissement à ce mal ! Comment saurais-tu ce qu'est ce sommeil quand, après l'avoir appelé toute la nuit, il arrive enfin aux premières heures du jour! Les plus atroces rêves viennent vous enlever le peu de baume que le sommeil apportait au corps souffrant. — Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, tout ce qu'on respire, tout ce qu'on touche, prend la forme, la voix, les parfums de la femme aimée. — Puis, le nuage crève, le réveil arrive, le front est glacé, la bouche brûlante, les membres tremblants, le corps brisé comme si vingt années avaient passé sur votre tête dans l'espace d'une nuit.

— Pauvre Richard ! murmura Christian, en serrant la main de son ami. — Tu sais si ton chagrin a de l'écho dans mon cœur. J'ai souffert aussi, Richard ! et quoique la cause de nos deux douleurs ne soit pas absolument la même, j'ai assez souffert pour te dire : courage; c'est le propre des faibles ou des lâches, de se laisser abattre par la douleur, les vaillants, comme nous, doivent y retrouver des forces ! Tout n'est peut-être pas désespéré ! —Noëmi t'aime-t-elle?

— Je l'ignore, répondit Richard de l'air le plus candide. — Je le crois, je l'espère, mais je n'en suis pas certain.

— Eh bien, interrompit Christian, je vais te dire son secret, comme je t'ai dit le tien. Elle t'aime, Richard, et, comme je la connais, elle n'aimera jamais, toi vivant, un autre homme que toi.

— Christian ! Christian ! s'écria avec passion le jeune homme.

— Tais-toi, dit Christian à voix basse. Elle t'a entendu. Elle vient de tourner la tête de notre côté; et tu ne sais

pas qu'elle t'aime; mais regarde-la donc, grand enfant.

Richard se retourna, et regarda la jeune fille; mais détournant les yeux, il les baissa tristement.

— Qu'as-tu? demanda Christian.

— Je l'ai entendue rire, répondit le précepteur.

— Eh bien, pourquoi ne rirait-elle pas; c'est là ce qui t'afflige?

— Oui, fit de la tête Richard.

— Alors, tu lui as dit que tu partais?

— Non, répondit le jeune homme.

— Tu aurais donc voulu qu'elle devinât ton départ; je veux le lui apprendre?

— Garde-t'en bien, dit vivement Richard en lui saisissant le bras.

— Il faudra bien qu'elle le sache tôt ou tard.

— J'ai écrit, dit le précepteur.

— A elle?

— Non, au baron Mossè.

— Et que lui as-tu écrit?

— Que l'éducation de sa fille me semblait terminée, et que, trouvant une occasion magnifique de faire l'éducation de cinq ou six jeunes gens de New-York, je lui demandais la permission d'en profiter. — Penses-tu qu'il trouve quelque chose à redire à cette demande?

— L'éducation de Noëmi est-elle absolument achevée?

— Non pas absolument, mais elle peut l'achever seule.

— En ce cas, le baron aurait sujet de se fâcher, et il se fâcherait, si, au lieu d'avoir affaire à *un des nôtres*, il s'agissait d'un étranger.

— Tu le crois? demanda le précepteur avec tristesse.

— J'en suis sûr, répondit Christian.

— Eh bien, tant pis! dit résolûment Richard, après un moment de méditation, mon parti est pris. J'aime

mieux renoncer à la petite fortune que m'a faite le baron, que de rester chez lui avec cet amour au cœur; il me semble que je le vole! Je me fais l'effet d'un de ces misérables, professeurs de piano ou maîtres de dessin, qui n'entrent dans les familles qu'avec l'espérance d'en suborner les enfants. Je me hais, je me méprise d'être resté si longtemps dans cette honnête maison. Quelle que soit l'opinion que le baron garde de moi, elle n'égalera jamais le dégoût de moi-même que m'inspire ma déloyauté.

— Bien! dit Christian, quoique d'une voix un peu trop haute, ta conscience parle bien, mon ami Richard. J'aime à nous voir exagérer nos propres fautes. Nous avons plus de peine à en commettre de nouvelles. Mais il y a peut-être un moyen plus facile d'arriver au même résultat.

— Que veux-tu dire?

— Tu n'es pas forcé d'écrire, tu peux parler au baron.

— Je n'oserais jamais! répondit le précepteur en frissonnant, les mots me resteraient dans la gorge.

— Veux-tu me charger de lui parler pour toi? c'est l'action la plus simple.

— Je n'y vois pas d'obstacle, répondit le précepteur. Quand lui parleras-tu?

— Aussitôt que tu voudras.

— Le plus tôt possible.

— Il vient à nous! quitte-moi; dans cinq minutes, il saura à quoi s'en tenir.

En effet, le baron Mossè se dirigeait du côté des deux jeunes gens.

— Vous paraissez, Christian, dit-il en arrivant près du jeune homme, discuter chaudement, avec Richard, quelque grande question.

— C'est vrai, baron, répondit Christian, et vous arrivez fort à propos pour nous mettre d'accord. Nous nous disputions, Richard et moi.

— C'est donc la première fois? et de quoi s'agissait-il?

— De vous, baron.

— De moi? demanda celui-ci étonné.

— Sans doute, et j'ajouterai que c'est bien le moins qu'on parle du maître de la maison, quand on est chez lui; mais rassurez-vous, mon ami, ce n'était pas pour louer l'ordonnance de votre fête qu'il était question de vous; l'affaire qui nous occupait, Richard et moi, et qui vous concerne, est autrement grave.

— Parlez, Christian.

— Avez-vous jamais eu à vous plaindre de Richard, mon cher baron?

— Jamais, Christian, répondit le baron Mossè, bien éloigné de deviner où le jeune homme en voulait venir. — Mais, à quel propos me demandez-vous si j'ai jamais eu à me plaindre de lui. Richard est avant tout un des nôtres, Christian, et le connaissant pour le moins aussi bien que moi, je ne comprends pas pourquoi vous m'adressez cette question?

— Je vais vous le dire dans un moment, cher baron. Avant tout, je voulais entendre votre avis de votre propre bouche. Ainsi donc, notre amitié à part, vous êtes aussi content de lui comme précepteur, que vous l'étiez dans les premiers mois de son entrée chez vous ?

— Je suis bien plus content de Richard, répondit le baron, aujourd'hui qu'à cette époque, puisque je le connais davantage.

— De façon que si, par hasard, il vous donnait demain ou après, aujourd'hui même, en ce moment, un gros

sujet de mécontentement, vous lui pardonneriez en souvenir de sa conduite passée?

— Où voulez-vous en venir, Christian?

— Répondez-moi, baron.

— Je ne puis pas croire que Richard ait besoin de mon pardon et même de mon indulgence, répondit le baron.

— Enfin, insista Christian, s'il en avait besoin.

— Je lui pardonnerais! dit gravement le baron.

— Bien! baron. Alors, je vais vous en fournir l'occasion : Que deviendra Richard en sortant de chez vous, quand il aura fini l'éducation de mademoiselle Noëmi, et à peu de chose près, elle est achevée, je crois?

— Richard n'a pas à être inquiet, dit le baron! j'ai fait inscrire à son nom six mille livres de rente sur le Grand-Livre. Il travaille à son grand ouvrage d'histoire; il aura le loisir de l'achever sans gêne et sans besoins.

— Je sais cela, baron! mais Richard est encore bien jeune pour faire un si grand livre; Richard a encore de longues études à faire. Il ne connaît guère que les mœurs de Paris. Il faut qu'il voyage pour étudier fructueusement, il faut peut-être vingt ans d'expérience avant d'écrire le premier mot de cette cosmologie sociale qu'on appelle l'histoire de la civilisation.

— J'en conviens, interrompit le baron, et je compte bien lui venir en aide dans son expérience. Vous savez, Christian, que j'ai une clef d'or qui lui ouvrira toutes les portes!

— Je le sais, baron; aussi ne suis-je nullement inquiet de lui. Mais une clef d'or qui ouvre toutes les portes les plus hermétiquement fermées, ne donne pas accès dans la cabane ou dans les ateliers, où il n'y a pas de

portes; dans les champs où le paysan fauche, ou dans le chantier où l'ouvrier scie ou rabotte; en un mot, on n'étudie pas sérieusement le monde dans le monde. Il faut le voir sans doute à l'intérieur; mais c'est autour qu'il faut le regarder, c'est de loin qu'il faut l'observer, dans ses rayonnements. Ce n'est donc pas en passant, comme touriste, que Richard étudiera, c'est en demeurant dans chaque pays qu'il veut connaître, jusqu'à ce qu'il le connaisse à fond, et pour cela il lui faut une occupation dans chaque ville qu'il habitera.

— Qu'à cela ne tienne, dit le baron; j'ai des comptoirs jusque dans la Nouvelle-Zélande. Il peut être mon représentant dans toutes mes maisons de banque aux directeurs desquelles je l'enverrai comme ambassadeur extraordinaire.

— Je ne crois pas Richard apte aux travaux de la Banque. D'aileurs, mon cher baron, il est inutile de nous creuser la tête pour lui chercher une occupation qui lui plaise; il l'a trouvée, et c'est à propos précisément de cette découverte que je vous ai demandé toute votre indulgence.

— Parlez, Christian! dit vivement le baron Mossò.

— Une famille de New-York, dont un des membres a été son camarade de collége, lui propose, à des conditions magnifiques, de se charger pendant deux années au moins, trois années au plus, de l'éducation de quatre ou cinq enfants déjà suffisamment instruits, mais auxquels les parents veulent faire donner une éducation complète.

— Il ne pouvait mieux trouver, interrompit le baron.

— Sans doute, et vous conviendrez que ce n'est pas trop de trois années pour étudier l'Amérique du Nord.

— Je le crois bien, mon cher Christian; mais de quoi

votre ami Richard est-il coupable envers moi, puisque vous parlez d'indulgence et de pardon?

— Il est coupable de vous quitter avant d'avoir accompli jusqu'à la fin la mission dont vous l'aviez chargé, c'est-à-dire l'éducation de mademoiselle Noëmi.

— Est-ce sérieux, Christian? demanda le baron, qui ne pouvait en croire ses oreilles.

— Rien n'est plus sérieux, baron, répondit Christian; et si vous aviez été à deux pas de nous tout à l'heure, quand il me faisait sa confidence, vous l'auriez entendu soupirer comme un criminel et s'appeler parjure et ingrat.

— Richard est un grand enfant, dit affectueusement le baron.

— C'est précisément ce que je viens de lui dire, répondit Christian. Voilà pourquoi il faut qu'il devienne un homme.

— Je suis ravi pour lui et pour nous, du parti qu'il prend.

— Ainsi, mon cher baron, vous ne lui gardez pas rancune de vous quitter aussi brusquement. Car remarquez qu'il faut partir tout de suite, ou y renoncer tout à fait.

— Non-seulement je ne lui garde pas rancune, dit le baron Mossè, mais il trouvera dès son arrivée à New-York une grande preuve de ma reconnaissance. Toutefois, je lui en veux un peu de ne pas m'avoir confié ses projets : ce n'était plus au père de ses élèves qu'il parlait, c'était à son ami et au vôtre.

— Je savais bien que vous auriez quelque chose à lui pardonner! dit Christian, vous pouvez le faire d'autant plus volontiers, qu'il a gardé son secret devant nous tous, et qu'il m'a fallu le lui arracher, pour ainsi dire, violemment.

— Quand compte-t-il partir? demanda le baron.

— Par le premier paquebot qui partira du Havre. Je crois qu'il y en a un en partance à la fin du mois.

— Eh bien, dès ce soir, il est libre; il doit avoir beaucoup de préparatifs à faire. Je ne veux pas qu'il consacre une seule heure du peu de temps qui lui reste à ma fille. Je vais le lui dire moi-même, mon cher Christian, dans quelques minutes, si vous n'y voyez pas d'inconvénient...

Il y avait (et Christian le voyait bien) un inconvénient très-grave à parler ce soir-là, à Richard de son départ!... Mademoiselle Noëmi, depuis un moment, en voyant la figure soucieuse de son amoureux, commençait à s'attrister véritablement.

Un geste, un regard, un mot pouvait la mettre sur la piste, et Dieu sait ce qui pouvait en résulter! Mais le moyen de dire au baron la vérité, — ou d'essayer de lui faire accroire que Richard, devant partir à la fin de la quinzaine, avait du temps à perdre.

— Bast! pensa Christian, ce départ serait absurde, et si la jeune fille l'aime véritablement, le baron n'est pas homme à marier sa fille contre son gré.

Cette réflexion rapidement faite, Christian répondit au baron que non-seulement il ne voyait pas d'inconvénient à entamer tout de suite la conversation à ce sujet avec Richard, mais qu'au contraire il en voyait la nécessité.

— Après tout, que peut-il arriver? se dit-il en voyant le baron se rapprocher de Richard. En supposant que Noëmi soit très-amoureuse de lui, ce qu'il ignore et moi aussi; en admettant qu'elle devine la conversation de son père et de son précepteur, avec ce sixième sens que possède les chauves-souris et les femmes, elle ne pourrait que s'évanouir, ce que la chaleur de l'atmo-

sphère ferait comprendre suffisamment. Laissons donc les choses suivre leur cours naturel.

Cela dit, le jeune homme alla retrouver ses amis qui formaient un groupe, au centre duquel le capitaine Violette racontait un combat de sa bande contre les Indiens, qui tenait ses auditeurs sous le charme dont ils n'étaient pas sortis depuis le commencement du dîner.

Gaston de Gèvres qui avait, si on s'en souvient, voyagé et combattu en Amérique, put affirmer l'authenticité de ces récits, quand il parla du Texas, du Mexique, de la Sonora. Il lui demanda des nouvelles de tous ceux qu'il avait connus; le capitaine Violette répondit à toutes ses demandes avec une rare précision et une grande connaissance des hommes sur le compte desquels Gaston de Gèvres lui demandait des renseignements.

Le duc de Mauves, assis sur un canapé dans le fond du salon, ne prenant aucune part à la conversation, et semblable à un pestiféré parqué dans un coin, suppliait son neveu Timoléon de lui tenir compagnie.

Celui-ci, qui avait donné rendez-vous, nous l'avons dit, à Flora à la Porte-Saint-Martin, et qui avait peur d'être tancé en arrivant après le second acte de *la Juive de Constantine*, méditait d'enlever son oncle du salon et de l'emmener à la Porte-Saint-Martin où il lui servirait de paravent.

— Mon bon Timoléon, disait le duc, tu avais raison; je ne me sens pas bien à mon aise. Pour quelle raison, je l'ignore, mais j'ai évidemment la migraine.

— Eh bien, mon bon oncle, il vous faut vous en aller, répondit Timoléon. Tenez! une idée! Venez avec moi jusqu'à la Porte-Saint-Martin; cela vous fera prendre l'air, et vous vous remettrez en un quart d'heure.

— Que dirait le baron? objecta le duc qui ne deman-

dait, comme son neveu, qu'à s'en aller, mais qui n'en trouvait pas le moyen.

— On ne se gêne pas avec un banquier, — riposta grossièrement le jeune lion. Je vais lui dire : Adieu, baron; nous nous en allons, — et ce sera déjà bien gentil.

— Non, Timoléon! interrompit M. de Mauves.

— Vous préférez vous en aller sans lui rien dire; vous avez raison; c'est même plus comme il faut. — Allons-nous-en donc.

Et il se levait déjà. Mais le duc lui prit le bras et le força à se rasseoir.

— Écoutez, mon bon oncle, si vous ne voulez pas venir, je m'en vais tout seul.

— Tu ne ferais pas cela, Timoléon.

— Je vais le faire, aussi vrai que Flora va m'accabler de sottises quand j'arriverai, et se livrer à des voies de fait quand nous reviendrons.

— Tu lui diras que c'est à cause de moi que tu es resté plus longtemps què tu ne voulais.

— Je compte bien là-dessus; mais elle ne me croira pas. Si vous veniez avec moi, à la bonne heure; vous vous chargeriez vous-même de la négociation.

— Eh bien, j'irai avec toi, dit résolûment le duc.

— Bon! j'en prends note. Mais songez, mon oncle, qu'il est déjà dix heures, et que, si nous ne partons pas bientôt, le théâtre sera fermé quand nous arriverons.

— Dans un instant, dit M. de Mauves.

— Vous faites donc quelques observations intéressantes, mon oncle?

— Tu l'as dit.

— Peut-on savoir de quoi il s'agit, sans vous commander?

— Je regarde le jeune Grec.

— J'ai eu du mal à vous le faire regarder; mais vous vous rattrapez diantrement. Je vois bien que depuis une demi-heure vous ne le quittez pas des yeux.

— C'est qu'il vient de me venir une idée à son sujet.

— Allez, mon oncle, mais allez vite.

— Je ne sais pas pourquoi, continua le duc en examinant Angeli, mais je m'imagine que le baron a voulu mystifier quelqu'un ici.

— Qui donc? demanda vivement Timoléon.

— Je n'en sais rien : peut-être toi, peut-être moi.

— Si c'était moi! dit le jeune homme en fronçant le sourcil d'un air qu'il essaya de rendre menaçant.

— Eh bien, si c'était toi, que ferais-tu?

— J'irais trouver ce banquier anobli, ce baron enrichi, et je lui dirais : Dites donc, *m'sieu le banquier*, est-ce que vous avez eu la mauvaise idée de faire poser Timoléon du Chastel, — et, d'après sa réponse, j'agirais.

— Et si c'était moi? demanda le duc de Mauves.

— Dame! si c'était vous, mon oncle, c'est vous que cela regarderait. Mais à quel propos voulez-vous que le baron vous ait mystifié? On n'invite pas un gentilhomme de votre force à dîner pour se moquer de lui!

— C'est ce qu'il me semble, dit le duc; cependant on t'a bien dit, comme on me l'a dit à moi, que ce jeune homme ne parlait pas français?

— On ne m'a pas dit cela précisément, mais on m'a dit qu'il ne parlait que le grec, ce qui revient au même, au fond.

— Eh bien, tout à l'heure, je l'ai entendu très-distinctement parler français.

— En êtes-vous sûr?

— Il a dit entre autres choses : Nous pourrions aller au bois ensemble.

— Diable! mon oncle, alors vous avez raison : on se moque de quelqu'un ici.

— Il faudrait s'en assurer.

— Comment faire?

— Tu pourrais entrer dans le groupe formé derrière la causeuse sur laquelle il est assis, à côté de madame Métral, dit le duc.

— J'y vais, répondit Timoléon en se levant, et en allant se mêler au groupe formé par Childebrand, Saint-Romain, le juge et le député.

Il n'était pas là depuis cinq minutes qu'il entendit le jeune Grec parler français aussi distinctement, mais surtout plus correctement que lui.

Il revint vers son oncle précipitamment et lui dit :

— Nous sommes volés comme dans un bois, mon oncle : Télémaque parle français comme Fénélon!

— J'en étais certain! dit le baron en baissant la tête.

— Eh bien, il faut agir, dit Timoléon.

Mais le duc de Mauves ne répondit pas.

— Est-ce que vous dormez, mon bon oncle?

— Que veux-tu? dit le duc en frissonnant comme s'il se réveillait.

— Je veux que nous disions son fait à ce banquier du diable!

— Y songes-tu, Timoléon! s'écria le duc, qui, en voyant le visage enflammé du jeune homme, redoutait un éclat.

— Comment, si j'y songe! répondit celui-ci; mais je ne songe pas à autre chose!

— Un éclat, Timoléon! dit doucement M. de Mauves.

— Si vous êtes d'humeur à vous laisser mystifier, à votre guise, mon bon oncle. Pour moi, si je ne m'en explique pas dès ce soir avec lui, je le retrouverai et je saurai bien le confesser.

— Le baron, reprit le duc de Mauves, a sans doute un intérêt que nous ne connaissons pas pour agir ainsi.

— Parbleu ! il ne serait pas banquier, s'il n'avait pas d'intérêt, dit d'un ton bourru le jeune lion.

— Laisse-moi examiner la situation avec prudence.

— Comment ! vous voulez encore examiner quelque chose à dix heures un quart ! Flora doit se faire du bon sang !

— Non pas ce soir, mais demain.

— A la bonne heure !

— Je viendrai voir demain le baron, et je lui demanderai une explication ; mais tu promets de ne pas t'en mêler.

— Je vous le promets, mon oncle; maintenant, je pense que vous n'avez plus d'objections à faire pour notre départ ?

— Aucune.

— Partons, alors.

— Tu tiens donc beaucoup à m'emmener avec toi? demanda le duc.

— Énormément, attendu que, s'il y a des coups à recevoir, vous serez là pour me prêter main-forte ou pour appeler la garde !

— Alors, partons ! dit le duc en se levant, et en se dirigeant vers la porte de sortie du salon.

— Vous allez voir, dit Timoléon en le suivant, comme vous irez bien tout à l'heure; vous allez déjà mieux; le mois de mai répand déjà ses fleurs sur vos joues !

C'est ainsi que le duc de Mauves et son neveu quittèrent le salon de l'hôtel Flasham, sans qu'aucun des convives du baron, quoique les voyant parfaitement s'en aller, songeât à les retenir.

Il se passait une scène toute différente dans le coin où

le baron Mossè avait attiré le précepteur de sa fille.

On sait ce qu'il avait à lui dire; nous n'avons donc pas besoin de le rapporter, puisque ce ne serait que la répétition de sa conversation sur le même sujet avec son ami Christian.

Quant à Simon Richard, qui était bien éloigné de s'attendre à voir la négociation dont il avait chargé Christian si promptement expédiée, il faillit perdre connaissance en entendant le baron Mossè lui dire sur le ton de la plus tendre affection :

— Je vous en veux un peu de n'avoir pas eu confiance en moi, et d'avoir douté que la bonne nouvelle que vient de m'annoncer Christian ne me fît pas le plus grand plaisir.

Ce léger reproche, atténué encore par la douceur avec laquelle il avait été fait, émut profondément le cœur de l'honnête Richard, et augmenta ses remords.

Il fut convenu que, dès le lendemain, Richard serait libre de commencer ses apprêts de départ.

Le baron lui dit de passer dans son cabinet, où il lui remettrait une lettre de crédit pour son correspondant de New-York, et des lettres d'introduction auprès des personnages les plus recommandables de cette ville.

Le précepteur le remercia avec un transport d'effusion, dont le baron se vit obligé de modérer l'ardeur.

La soirée reprit donc sa physionomie accoutumée.

Les groupes se rapprochèrent pour n'en former qu'un seul, et le capitaine Violette, que le baron Mossè, l'Haroun-al-Raschild de la France, avait appelé le capitaine Scheerazade, raconta une de ces histoires qu'il contait si bien.

Quand l'histoire, dont le sujet était américain, fut achevée, le baron Mossè, qui ne manquait jamais de sai-

sir, aussitôt qu'il la trouvait, l'occasion de rendre service à ses amis, demanda au capitaine Violette s'il avait conservé des amis à New-York.

— Quatre ou cinq, répondit le capitaine Violette; mais des hommes sur lesquels on peut compter, et auprès desquels je ne suis qu'un bien chétif roseau.

Tout le monde se demanda quelle pouvait être l'envergure gigantesque des amis du capitaine, auprès desquels il se faisait l'effet d'un roseau.

— Alors, reprit le baron, vous me ferez le plaisir, mon cher hôte, de me donner des lettres d'introduction auprès de ces géants.

— Pour vous, baron? demanda le capitaine Violette.

— Non, capitaine, pour un de mes amis que je vous recommande comme moi-même, pour M. Simon Richard, que voici, ajouta-t-il en montrant de la main le jeune homme, qui trembla de tous ses membres en entendant publier son départ.

— Simon part! s'écrièrent plusieurs voix.

— Oui, dit le baron; ce n'est plus un secret maintenant; il part à la fin du mois de novembre.

— Où va-t-il? demanda-t-on de toutes parts.

— A New-York, répondit Christian.

— C'est vrai, Simon? demanda Gaston de Gèvres, en se retournant du côté de son ami.

— C'est vrai, répondit tristement celui-ci.

A ce moment, l'attention, portée sur Simon par cette nouvelle inattendue, fut brusquement détournée par un cri qui retentit jusqu'au cœur de tous les invités.

— Ma fille! ma fille! cria la baronne Flasham en se levant précipitamment, et en bondissant vers la causeuse, où Noëmi, après être devenue tout à coup blanche

comme sa robe, avait fermé les yeux et était tombée évanouie, comme Christian l'avait prévu, dans les bras de madame de Chastel, son amie, assise à ses côtés.

Le docteur Manviel accourut et prit les mains de la jeune fille, en disant au baron d'ouvrir les fenêtres.

— Il fait si chaud ici! dit le baron.

Quant à Richard, deux larmes lui roulaient dans les yeux.

— Ne pleure donc pas! dit Christian, tu vois bien qu'elle t'aime, maintenant!

XVI

OU LE DUC DE MAUVES ACQUIERT LA PREUVE IRRÉFUTABLE DE L'EXISTENCE DE SA FEMME

Le duc revint à l'hôtel de Mauves après avoir excusé son neveu auprès de mademoiselle Flora. — Cet exercice, quoi qu'en eût dit Timoléon, n'avait pas été profitable à sa santé.

Il revenait décomposé, les yeux éteints, le corps harassé, comme s'il avait fait cent lieues, retrouver miss Malcolm, qui l'attendait impatiemment depuis une heure, le duc ayant promis de rentrer à minuit. — Or, il était une heure du matin.

— Bon! pensa miss Malcolm, en le voyant rentrer la tête basse et la figure en désordre; il aura entendu parler de sa femme!...

Mais l'institutrice était encore loin de soupçonner la vérité.... Si bien que, quand le duc de Mauves, après lui

avoir raconté sa soirée dans les plus minutieux détails, tomba à moitié à la renverse de peur, de lassitude, de faiblesse enfin, elle comprit tout.

Dans un intérêt ou dans un autre, on avait enlevé la duchesse; le duc avait trouvé la piste : miss Malcolm était sauvée!...

Voilà ce qu'elle pensa, du moins!

— Ainsi, soupira mélancoliquement le duc de Mauves, Dominick m'a trompé!

— Dominick est incapable de mensonge! répondit effrontément l'institutrice.

— Puisqu'il *l'a* vue dans son cercueil, et que je *l'ai* eue toute la soirée en face de moi! dit le duc d'une voix sombre.

— Cher duc! s'écria vivement miss Malcolm, n'accusez pas le loyal Dominick, s'il y a un coupable, c'est moi.

— Toi? dit le duc.

— Moi, cher duc, moi indigne d'un amour comme le vôtre, si le dévouement est une cause de mépris.

— Parle, que veux-tu dire?

— Dominick m'a révélé la vérité.

— Explique-toi! dit le duc, qui conservait peut-être encore à ce moment un dernier doute sur l'identité du jeune Grec et de la duchesse.

— La duchesse n'était pas dans son cercueil! répondit miss Malcolm en se voilant la face, comme pour cacher la rougeur que cette confession devait répandre sur sa figure.

Le duc la regarda les yeux fixes, la bouche béante.

— Pardonnez-moi! poursuivit l'institutrice d'une voix larmoyante; mais était-il possible de vous révéler cette horrible vérité dans l'état de fièvre et d'exaltation où

vous étiez le jour où vous avez trouvé, dans l'orangerie, le bracelet et le mouchoir de la duchesse? J'ai donc contraint Dominick à vous cacher la découverte pendant quelques jours. J'ai espéré arriver, aidée de lui seul, à trouver le mot de cet inexplicable mystère. — Si, en croyant agir pour le bien, j'ai agi pour le mal, je vous en demande pardon, monsieur le duc, et je suis prêt à subir la peine de ma faute.

Cette prière et le ton plaintif et suppliant dans lequel elle était faite émurent profondément le duc de Mauves.

— Toi! chère enfant! s'écria-t-il, toi, me demander pardon d'avoir voulu m'épargner une douleur! Embrasse-moi, chère fille! c'est à moi de m'accuser de tout ce qui se passe! Mais toi, mon cher agneau, tu es aussi innocente que l'enfant qui vient de naître. — Ne t'accuse donc pas, si tu ne veux pas me faire rougir de ma sottise et de ma lâcheté.

Il dit encore mille choses pendant une heure pour la consoler, la voyant triste et la croyant inconsolable. Mais miss Malcolm, la tête dans ses mains, paraissait accablée du fardeau de ses remords.

Pendant ce temps, elle réfléchissait au parti qu'elle devait prendre, et quand le duc n'entendant plus ses soupirs, la crut remise de son émotion, il l'embrassa tendrement et lui dit, sur le ton du plus violent chagrin :

— Qu'allons-nous faire, mon cher ange?

L'ange répondit d'une voix ferme que rien n'était désespéré, mais qu'il fallait consulter Dominick.

Elle écrivit donc, sur la demande de M. de Mauves, une lettre au jeune Malcolm, lettre dans laquelle elle lui mandait que le duc de Mauves l'attendait le lendemain matin.

Le duc sonna et remit la lettre à un valet de chambre, avec ordre de la porter chez le jeune Malcolm dès qu'il ferait jour.

Le lendemain, à huit heures, Dominick arriva, et, avant de voir le duc, entra chez sa sœur pour apprendre d'elle ce qui se passait.

— Il faut quitter Paris et la France le plus tôt possible, dit le jeune Malcolm après avoir reçu la confidence de sa sœur.

— C'est mon avis, répondit celle-ci.

— Passez en Angleterre, continua le bon Dominick; je veillerai ici à vos intérêts, ajouta-t-il en regardant l'institutrice d'un œil expressif.

Miss Malcolm sonna sa femme de chambre, et fit dire à M. de Mauves que son frère était arrivé.

— Monsieur le duc, se hâta de dire Dominick aussitôt qu'il l'aperçut, croyez que c'est sur les seules supplications de ma sœur que j'ai eu l'audace de vous tromper, croyant ainsi agir dans votre intérêt.

— N'en parlons plus, mon bon Dominick, interrompit le duc d'un air paternel, et concertons-nous pour sortir de là.

— Monsieur le duc permet-il de lui donner un avis sincère et bien désintéressé? demanda humblement le jeune Malcolm.

— Parlez, Dominick.

— Eh bien, monsieur le duc, si rigoureux que soit le parti que j'ai l'honneur de vous conseiller de prendre, il faut quitter la France pendant quelque temps, jusqu'à ce que j'aie découvert le mot de cette énigme.

Le duc parut réfléchir un moment.

— Est-ce votre avis, miss? dit-il après un instant de réflexion en regardant l'institutrice.

— Oui, monsieur le duc, répondit celle-ci.

— Alors, nous partirons dès demain, dit M. de Mauves.

— Ce soir, si vous pouvez, monsieur le duc, dit Dominick; j'ai peur que vous n'ayiez pas un seul moment à perdre.

— Vous croyez? demanda le duc en frissonnant.

— Je le crains! monsieur le duc.

— Nous partirons ce soir! reprit vivement M. de Mauves. — Je vais chercher mon passe-port. — Où voulez-vous aller, miss?

— Où vous voudrez, monsieur le duc.

— Voulez-vous aller en Angleterre, en Italie, en Espagne? choisissez, miss; vous comprenez que le pays où je serai avec vous sera ma seconde patrie.

— Si vous n'avez pas de répugnance pour ce pays, dit miss Malcolm d'une voie émue, je choisirai l'Écosse. L'Écosse est le berceau et le tombeau de mes aïeux.

— C'est entendu, miss, et pardon de ne m'être pas souvenu de votre piété filiale. Vous venez avec nous, Dominick!

— Impossible, monsieur le duc.

— Pourquoi donc?

— Qui veillerait, vous parti?... Vous ne voulez pas faire de ce voyage d'agrément un exil éternel, n'est-il pas vrai?

— Sans doute, Dominick.

— Eh bien, monsieur le duc, permettez-moi de chercher à lever les obstacles qui causent votre brusque départ de Paris. J'espère, avec votre autorisation, m'en rendre maître avant peu de temps.

— Je vous donne carte blanche, Dominick, et ma fortune est à votre disposition.

— Merci, monsieur le duc, et soyez certain que je serai discret à cet endroit, comme sur tout autre sujet.

— J'en suis certain.

Le duc alla donc prendre son passe-port pour l'Angleterre et l'Écosse, et, en sortant de la préfecture, il se rendit chez le baron Mossè, non pas pour obtenir de lui, ainsi qu'il l'avait promis à Timoléon, une explication de la mystification dont ils avaient été l'objet, mais pour lui demander de l'argent, ainsi que l'avait prévu Christian.

Le baron Mossè, on le comprend bien, s'attendait à recevoir sa visite; en le voyant entrer, il lui dit cependant, de l'air le plus profondément étonné :

— Comment! vous, mon cher duc! si matin! C'est à peine s'il y a huit heures que nous nous sommes quittés. Aurais-je le bonheur de pouvoir vous rendre un service?

— Précisément, baron.

— Parlez donc bien vite, cher duc. Voyons, de quoi s'agit-il?

— Vous savez, baron, que j'ai de grands intérêts engagés en Angleterre, puisque vous avez eu la bonté, dans votre dernier voyage, de donner un coup d'œil sur la gérance de la société dont je suis le directeur.

— Je le sais, et je crois vous avoir dit, il y a quelque temps, la veille, je crois, de la mort de la duchesse, que vos affaires n'étaient pas en très-bon état.

— C'est juste, mon cher baron; j'ai reçu moi-même ce matin des nouvelles assez graves de Londres.

— Graves?

— De la plus haute gravité, baron, et c'est ce qui vous explique ma visite matinale.

— Voilà qui est malheureux! Mais, pardon, cher duc, vous avez donc des pigeons qui vous apportent des nouvelles de l'Angleterre?

d'un air bonhomme, et je m'étonne que vous m'en demandiez l'explication. — Comment un homme d'une intelligence supérieure, sans doute, mais d'une ignorance absolue en matière d'industrie, peut-il rêver de débrouiller une affaire que des gens spéciaux, experts en pareille matière, se sont donné la peine d'emmêler? — Voyons! savez-vous l'anglais, seulement? — Non! — Le gérant est Anglais, le sous gérant est Anglais, les employés sont Anglais. A qui allez-vous vous adresser? — à un cicérone? — mais un cicérone s'entendra avec le gérant de la société, si ce gérant est un escroc, comme vous semblez le supposer, et vous serez berné comme un enfant. — Vous aurez donc fait un voyage inutile, et en outre, au lieu d'améliorer votre position, vous l'aurez rendue plus mauvaise en éveillant la défiance des intéressés et en les mettant sur leurs gardes. Est-ce clair? me comprenez-vous, maintenant? avez-vous un mot à répliquer?

— Je n'en ai qu'un, baron, mais il en vaut d'autres. Je crois me connaître en matière industrielle, non pas autant qu'un homme spécial, mais autant que l'homme du monde qui s'y entend le mieux.

— C'est cela que vous appelez une réplique? Mais les mots MONDE et INDUSTRIE sont deux mots absolument contradictoires. Je vous accorde, si vous voulez, que vous êtes plus savant que tous les hommes du monde réunis; mais dix mille zéros réunis ne feront pas une unité. Vous me forcez à vous dire les choses les plus élémentaires, et à vous gronder comme un enfant. Voyons, cher duc, personne ne nous écoute; nous sommes bien seuls; nous n'avons pas à chercher les applaudissements d'une galerie; avouez donc, entre nous, que vous êtes le gentilhomme le plus spirituel de Paris,

et le plus industriel... des hommes du monde; mais je vais d'un mot panser la blessure que je vous ai faite, et vous satisfaire au delà de tous vos vœux.

Ici le baron respira.

— Vous tenez à être renseigné au plus vite sur ce qui se passe à Londres, n'est-ce pas? continua le baron Mossè.

— Je voudrais y être déjà, dit vivement le duc de Mauves.

— Attendez donc! vous ne pouvez pas y aller vous-même, pour les raisons que je viens de vous soumettre. Je ne puis pas y aller pour vous, parce que j'en arrive et que j'ai affaire à Paris. Mais mon neveu Samuel, que vous connaissez, par un hasard tout à fait providentiel, va servir de témoin au mariage d'un de ses amis. Il part à midi, par le chemin de fer du Nord, pour Boulogne. Il sera à Londres demain à pareille heure. Vous voyez que vous êtes vraiment privilégié. — Vous n'avez plus d'objections à faire, je pense?

— Écoutez! cher baron, je ne vous ai pas tout dit.

— Ah! ah! s'écria finement le baron Mossè, il y a un dessous de cartes. Eh bien, si vous voulez me croire, je m'en doutais. — Voyons le dessous des cartes : abattez votre jeu.—Je parie qu'il retourne du cœur?

— Impossible de vous en donner à garder, cher baron!

— J'ai deviné? demanda le banquier, en affectant la joie la plus naïve.

— Oui, baron, répondit avec une feinte modestie le duc de Mauves.

— Encore une bonne fortune nouvelle! Vous mourrez dans l'impénitence finale, mon cher duc.

— C'est bien une bonne fortune, baron, mais elle n'est pas nouvelle.

— Est-ce qu'il s'agirait de miss... miss... Comment l'appelez-vous?

— Miss Malcolm.

— Justement. — Est-ce d'elle qu'il s'agit?

— Oui, baron.

— Je ne vous savais pas doué d'une constance aussi... déterminée! Mais les chevaliers qui rapportaient de la Palestine *leur fidélité* à leurs damoiselles étaient des coureurs auprès de vous.

— Plus je la connais, baron, et plus je découvre en elle des qualités surprenantes.

— C'est comme moi, à propos de vous, cher duc... plus je vous connais et plus je découvre en vous des trésors, des qualités... surprenantes, comme vous dites, témoin cette constance acharnée dont je ne vous croyais pas capable. Eh bien, alors où voulez-vous en venir en me parlant de vos affaires industrielles et des affaires... industrieuses de cette jeune Écossaise.

— Vous qui devinez si bien, baron, vous ne devinez pas?

— Vous voulez profiter du mauvais état de vos affaires pour aller faire une promenade sentimentale avec votre belle amie, est-ce cela?

— C'est cela même, baron!

— Vous la déciderez peut-être à aller faire un tour en Écosse, pays de ses nobles ancêtres.

— Pour le coup, vous êtes sorcier, baron, vous venez, en quelques mots, d'exposer mon projet.

— Je vous comprends si bien, cher duc! Je puis même vous dire pourquoi vous partez; je vois la cause de votre départ comme je vous vois.

Ici M. de Mauves frissonna légèrement; il lui sembla que le banquier allait lui dire tout ce qui se passait en

lui. Il eut peur, et en essayant de sourire, il lui dit machinalement :

— Vraiment, vous me diriez cela encore?

— Certainement, répondit le baron, sans paraître remarquer la contrainte du duc; c'est une cause si naturelle! — Vous aimez cette jeune fille; mais, d'un autre côté, vous respectez l'opinion; vous n'osez donc pas la heurter,—et je vous approuve,—en vous montrant publiquement, en quelque sorte, avec cette jeune fille le lendemain de la mort de la pauvre duchesse; de façon que vous allez vous promener avec elle; rien n'est plus simple.

— Si je ne vous avais pas laissé hier soir à l'hôtel Flasham, mon cher baron, je croirais que vous étiez, cette nuit, caché dans mon alcôve, et que vous avez entendu la conversation que j'ai eue avec miss Malcolm à ce sujet.

— Eh bien, voilà qui est entendu. — Maintenant, de quelle façon puis-je vous être utile, ou tout simplement agréable?

— En me donnant de l'argent, baron.

— N'est-ce que cela?

— Sans doute.

— Que ne le disiez-vous plus tôt, vous m'auriez évité de vous gronder pendant une heure!—Ainsi vous n'avez pas vraiment autre chose à me demander?

— Rien absolument, baron.

— Eh bien, parlez, combien vous faut-il?

— Je passerai peut-être six mois en Angleterre et en Écosse; la vie est chère là-bas; j'ai besoin de beaucoup d'argent.

— Vous êtes libre de disposer de votre fortune comme vous l'entendrez. Combien vous faut-il?

— Un million!

— Très-bien! — Quand le voulez-vous?

— Tout de suite, baron.

— Vous voyez bien, dit en souriant le baron Mossè, que vous êtes né pour les affaires comme moi pour la danse de corde. Comment, vous me demandez un million! — tout de suite! — aujourd'hui même par conséquent?

— Sans doute, baron, répondit sèchement le duc, qui commençait à s'impatienter.

— Mais, mon pauvre duc, vous vous imaginez donc qu'on garde des millions dans sa caisse! Qu'est-ce qu'ils rapporteraient, s'ils restaient dans cette léthargie? L'argent est à la banque; vous me demanderiez un million pour demain à midi, je vous dirais : C'est difficile, mais ce n'est pas impossible; un de mes agents de change, quelques instants avant votre arrivée, m'annonçait la banqueroute d'un des membres de la Compagnie. Il y a cinq cent mille francs à trouver avant l'heure de la Bourse; nous allons faire argent de tout.

— Donnez-m'en la moitié, baron; vous m'enverrez le reste.

— Mais c'est impossible, cher duc! je vous répète qu'il n'y a peut-être pas cent mille francs à la caisse. Je regrette de ne pas vous satisfaire complétement, mais vous m'avouerez qu'à moins de fuite, vous pouvez retarder votre départ de vingt-quatre heures.

— Je n'ai pas d'autre motif pour partir si vite, baron, que celui que vous avez dit vous-même tout à l'heure,— la crainte de froisser l'opinion.

— Je le pense bien, cher duc, mais vous pouvez être certain que, d'ici demain, l'opinion n'aura pas le temps de se froisser. Remettez donc votre voyage à

demain. D'ailleurs, il n'y a pas moyen de faire autrement.

— J'en prends mon parti, baron; c'est convenu, à demain.

— A demain, cher duc.

Et le duc de Mauves revint à l'hôtel, où il trouva miss Malcolm en train d'ordonner les préparatifs de départ.

. . . .

Le lendemain matin, à la même heure que la veille, le duc de Mauves entra dans le cabinet du baron Mossè.

Celui-ci, étendu dans un fauteuil, fronça énergiquement le sourcil en voyant entrer le duc de Mauves.

— Vous semblez soucieux, cher baron? dit celui-ci.

— Je le suis en effet, et il y a de quoi; vous allez en juger vous-même.

— De quoi s'agit-il?

— Vous venez chercher votre argent, n'est-ce pas?

— C'est convenu.

— Sans doute, répondit le banquier en hochant la tête.

— Peut-être, dit le duc de Mauves, n'avez-vous pas encore eu le temps de réunir toute la somme; mais rassurez-vous, cher baron, je me contenterai de la moitié.

— J'ai toute la somme, répondit le banquier, en continuant à branler tristement la tête.

— Alors? demanda en hésitant le duc, qui commençait, sans savoir pourquoi, à être inquiet.

— Tenez, dit le baron Mossè en tendant d'un air négligé un papier imprimé au duc de Mauves; connaissez-vous cela?

Le duc de Mauves prit le papier, et le regarda vaguement.

— C'est une opposition, dit-il.

— C'est une opposition, répéta le banquier en faisant de la tête un signe affirmatif.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Lisez, dit laconiquement le baron.

Le duc de Mauves commença la lecture; mais quand il arriva au nom de la duchesse de Mauves, il laissa tomber le papier et fut obligé de s'appuyer sur le bureau du banquier pour ne pas tomber à la renverse.

— Vous avez lu? demanda le baron.

— Oui, cher baron; mais, je vous le répète, qu'est-ce que cela signifie?

— Pardon! mais c'est à moi à vous faire cette question. Permettez-moi de vous l'adresser! Comment se fait-il que, madame la duchesse étant morte, je reçoive une opposition en son nom?

— Il y a là-dessous quelque erreur, balbutia le duc, dont les lèvres tremblaient.

— Il n'y a pas d'erreur, affirma le baron Mossè; en recevant cette opposition hier au soir, j'ai été, comme vous l'êtes en ce moment, frappé d'étonnement. J'ai cru, comme vous semblez croire, à quelque atroce mystification ou à quelque erreur déplorable; j'ai voulu savoir à quoi m'en tenir immédiatement, et je me suis transporté chez l'huissier. L'huissier est un honnête garçon, un de mes plus vieux camarades; j'ai toute confiance en lui; je l'ai interrogé, et j'ai vu qu'il n'y avait ni mystification ni erreur.

— Il faut donc supposer, s'efforça de dire le duc de Mauves, que la duchesse n'était point morte ou qu'elle est ressuscitée!

— Il faut croire qu'elle est vivante! dit avec fermeté le baron Mossè en regardant le mari de la duchesse avec un dédain et un dégoût qu'il ne put qu'avec peine sur-

monter. Une dame voilée s'est présentée hier chez l'huissier qui a envoyé cette opposition, assistée de douze témoins, qui ont affirmé son identité.

— Douze témoins ! s'écria le duc avec effroi.

— Oui, répondit laconiquement le baron Mossè. Et pour vous donner une idée nette de ce témoignage, il est bon de vous apprendre que, parmi ces douze hommes, il y avait un avocat, un huissier et un médecin. Or, ces douze hommes ayant affirmé l'identité de la duchesse, un procès-verbal a été dressé et signé par tous les témoins.

De façon que l'opposition que j'ai reçue était légalement faite ; outre que je refuse de vous donner l'argent que je vous ai promis, j'ai l'honneur de vous demander, monsieur le duc, l'explication de cet étrange événement.

— En vérité, mon cher baron, bégaya M. de Mauves, je suis encore plus embarrassé que vous de trouver le mot de cette aventure. J'ai assisté moi-même à l'ensevelissement de la duchesse, en présence du commissaire des morts et de ses quatre acolytes... J'ai vu de mes yeux son cercueil déposé dans le corbillard. Je l'ai vu descendre dans le caveau, j'ai entendu la porte se refermer sur elle. Maintenant, comment est-elle vivante ? C'est un mystère, je vous le répète, que je suis aussi embarrassé que vous d'expliquer.

— Cependant, monsieur le duc, reprit avec sévérité le baron, si cette aventure vient à s'ébruiter, étant déjà connue de douze personnes, sans parler de l'huissier ; si, dis-je, cet événement devenait public et qu'un juge vous interrogeât, que lui répondriez-vous quand il vous demanderait comment votre femme, que vous avez vu enterrer, est vivante, et comment votre femme, étant vivante, n'est pas retournée au domicile conjugal ?

— Je vous jure, mon cher baron, que je ne saurais que dire, — répondit le duc, qui tremblait de tous ses membres. J'étais si peu préparé à ce qui arrive, que j'en ai la tête un peu troublée.

— Le juge vous demanderait, continua le banquier, si vous avez quelque reproche à vous faire dans votre conduite envers votre femme?

— Je n'ai jamais été amoureux de la duchesse, dit vivement le duc, vous le savez, mon cher, mais je l'ai aimée comme un enfant, et je me suis conduit avec elle comme un père : elle était ma quatrième fille.

Le baron fronça énergiquement le sourcil en entendant cette horrible imposture.

— Enfin, dit-il, que répondriez-vous au juge s'il vous accusait d'avoir enterré votre femme vivante?

— C'est atroce! s'écria le duc, dont les dents claquèrent comme des castagnettes, et dont le visage prit cette teinte cadavéreuse que Timoléon, la veille, avait appelée une figure de déterrée.

— Voilà cependant quelles peuvent être les conséquences de la disparition et de la réapparition de la duchesse, monsieur le duc, et si je vous en parle, c'est afin que, mieux préparé, vous ne soyiez pas surpris du dénoûment de cet événement sinistre.

— De quel dénoûment voulez-vous parler, mon cher baron? s'écria le duc de Mauves.

— Du dénoûment naturel! répondit froidement le baron. Je suppose (remarquez que ce n'est qu'une hypothèse tout à fait gratuite), je suppose donc que la duchesse vous accuse (à tort sans doute), de l'avoir si profondément endormie qu'elle a pu passer pour morte et de l'avoir enterrée vivante.

— C'est atroce! répéta sourdement M. de Mauves.

— En effet, c'est atroce! dit le baron Mossè, en faisant un mouvement de dégoût. Eh bien, vous voyez déjà le lieu où va se préparer le dénoûment; c'est la cour d'assises.

— La cour d'assises! hurla le duc.

— Sans doute! dit d'un ton glacial le banquier. Mais que vous importe? puisque c'est une supposition, le dénoûment est également hypothétique! J'appelle donc votre attention sur les explications que vous pouvez être appelé à donner. Quant à moi, continua le baron Mossè, sceptique comme le don Juan de Molière, si vous voulez me jurer que vous êtes tout à fait étranger à cet événement, je vous réponds de ma discrétion.

— Je le jure, dit solennellement le duc de Mauves, moins vertueux, comme on le voit, que le mendiant de Don Juan.

Le baron ferma les yeux pour ne pas voir cet assassin se parjurer.

— C'est bien, dit le baron après un moment, je vous réponds en même temps de la discrétion de l'huissier, mais là se borne mon pouvoir. C'est à vous, maintenant, à décider ce que vous avez à faire.

— L'huissier ne peut-il me mettre sur les traces de la duchesse? demanda vivement le duc; avec quelques mots, tout s'éclaircirait.

— Peut-être, répondit le banquier, tout pourrait-il s'éclaircir en effet. Malheureusement, la duchesse n'a pas donné son adresse.

— Que faire alors, mon cher baron?

— C'est un conseil que vous demandez? dit froidement le banquier.

— Oui, mon cher baron.

— Eh bien, répondit le baron, si vous n'avez rien à

vous reprocher, vous n'avez qu'à attendre tranquillement les événements.

— C'est ce que je vais faire.

— Vous comprenez que le conseil que je vous donne n'est bon à suivre que dans le cas où vous n'êtes pas coupable, comme je le pense.

— Mais, si par hasard, bégaya le duc de Mauves..., ce n'est toujours... qu'une supposition, quel conseil me donneriez-vous donc, mon cher baron, dans le cas où je serais coupable?

— Le conseil de vous faire sauter la cervelle au plus vite, monsieur le duc, répondit le baron en congédiant M. de Mauves.

XVII

OU IL EST RADICALEMENT PROUVÉ QUE TOUT PÈRE EST SORCIER OU AVEUGLE

Une fois le duc de Mauves congédié, le baron Mossè fut pris d'une tristesse profonde, qui se fût trahie par des larmes si le grand banquier n'eût pas été de cette trempe qui fait les hommes de génie.

Il resta plongé, pendant quelques minutes, dans une amère méditation, inspirée par la scène à laquelle il venait d'assister. Puis, passant sa main sur son front comme pour en dissiper les nuages, il sonna, et reprit son train de vie accoutumé.

Dans le brouhaha des affaires, des allées et venues des visiteurs, des demandes et des réponses, des courriers

expédiés, des dépêches reçues, des ordres donnés aux commis, des audiences accordées aux solliciteurs, des conférences avec tous ces Christophe Colomb d'une idée nouvelle qui forment un essaim matinal chez tous les grands financiers, pendant toute cette matinée, où la machine à vapeur des affaires l'emporta dans tous ses rouages, le baron Mossè oublia momentanément les douloureuses impressions que lui avait laissées son entrevue avec le duc de Mauves. Mais il allait, une fois toutes ses affaires terminées, éprouver une autre impression, qui, quoique de nature toute différente, devait le surprendre par l'imprévu.

En effet, en retrouvant sa fille, qu'il n'avait pas vue depuis la veille, en lui voyant les joues, si rouges d'ordinaire, blanches comme des pétales de lis, le baron Mossè alla vivement à elle, et, lui baisant le front, lui demanda avec émotion de ses nouvelles.

La jeune fille était abattue comme si elle sortait d'une longue maladie; ses yeux, profondément cernés, à peine entr'ouverts, pleins d'une langoureuse tristesse révélaient les premiers symptômes de la fièvre ou d'un secret chagrin.

— Qu'as-tu? demanda le baron en l'entourant de ses bras.

— J'ai eu un peu de fièvre cette nuit, répondit Noëmi en souriant d'un triste sourire. C'est fini maintenant, je n'y pense plus.

Le père comprit, en voyant ce sourire, qu'il masquait une larme; et, en l'entendant dire que c'était fini, il devina que c'était un chagrin naissant.

Quels sorciers que les pères!

— Si c'est fini, mon enfant, dit-il doucement, n'en parlons plus. As-tu des projets pour aujourd'hui?

— Non, répondit la jeune fille.

— Mais, à propos d'aujourd'hui, reprit le baron, voici un grand changement dans ta vie quotidienne.

— Quel changement, mon père?

— A partir d'aujourd'hui, tu peux disposer de tes journées à ta fantaisie.

— Pourquoi donc?

— Parce que tu es libre, ma chère fille.

— Pourquoi suis-je plus libre aujourd'hui qu'hier et qu'avant-hier, et les jours précédents?

— Parce qu'hier, avant-hier et les jours précédents, ma chérie, tu avais un maître, et qu'à dater d'aujourd'hui, tu n'en as plus.

— Tu veux parler de M. Simon Richard, mon père?

— Oui! mon enfant.

— C'est donc bien vrai?

— Quoi donc?

— Son départ.

— Sans doute; tu étais encore là, hier soir, quand je l'ai annoncé, je crois?

— Oui, mon père, répondit mélancoliquement la jeune fille, j'étais encore là.

— Il a trouvé une excellente position en Amérique, et il part.

— Et il part! répéta Noëmi.

— Oui, dit le père, sans remarquer le ton douloureux de sa fille en répétant ces mots : Il part!

— Pour longtemps? demanda Noëmi en jouant de son mieux l'indifférence.

— Je ne sais pas au juste, dit avec une indifférence réelle le baron, pour combien de temps. Il parle de deux ou trois années, je crois.

— Deux ou trois, ou quatre, ou dix années, dit la

jeune fille; je suis sûre qu'il n'en sait rien lui-même. Sait-on jamais l'époque du retour, quand on part?

— C'est vrai. Mais il ne quitte la France que pour étudier les mœurs des pays où la civilisation a laissé sa trace. Il travaille à un grand ouvrage qu'il viendra achever ici. Nous ne le perdons pas pour toujours.

— Oh ! je l'espère bien, mon père.

— Et moi aussi, chère enfant; car c'est un des plus braves cœurs que je connaisse, et son départ me causerait une vive peine, si le but n'en était pas si noble et si beau ! A ce propos, il m'a chargé d'une commission pour toi.

— Ah! s'écria vivement la jeune fille.

— Oui, il m'a dit de l'excuser auprès de toi de ne pas achever ton éducation.

— Il est bien honnête, dit avec dépit Noëmi.

— Il m'a offert, pour le remplacer, un de ses amis, qui est aussi le mien.

— Il est bien bon, dit amèrement mademoiselle Flasham.

— J'écrirai demain à ce jeune professeur et je te le présenterai après-demain.

— C'est convenu, mon père.

— Ce changement de maître ne te répugne pas?

— Non, mon père.

— Eh bien, ma chère enfant, tu me ravis; je puis te l'avouer, à présent que je connais ton sentiment : j'avais peur que notre projet ne fût pas de ton goût.

— Oh! quelle méchante pensée, mon père! n'ai-je pas l'habitude de vous obéir en toutes choses?

— C'est vrai, ma chérie, mais songe que tu vas avoir bientôt dix-sept ans! tu es une grande fille, et je ne me crois pas le droit d'exiger de toi une obéissance passive.

Tu as un petit bon sens, dont j'ai des preuves, qui te permet d'être ton propre juge; je n'ai donc pris ce parti qu'à condition qu'il aurait ton approbation.

— Vous l'avez, mon cher père, dit la jeune fille avec une feinte tranquillité.

— Dans six mois, tu seras tout à fait une femme, — et une femme savante, qui plus est. C'est donc quelques semaines de patience.

— Oh! je connais la patience! s'écria avec expression Noëmi; c'est ma plus grande vertu!

Le baron Mossè, qui, sans en avoir le moindre doute, venait de torturer sa fille, embrassa Noëmi, et il allait se retirer, quand elle lui dit de l'air le plus insouciant du monde :

— A propos de mon éducation, mon père, j'ai un grand nombre de livres qui appartiennent à M. Simon Richard.

— Eh bien, chère enfant?

— Eh bien, mon père, je ne veux pas garder ces livres.

— Je le pense bien! Où veux-tu en venir?

— Est-ce qu'il ne viendra pas les chercher? demanda d'une voix émue Noëmi.

— Naturellement, il reviendra les chercher, dit en souriant le baron; les livres sont la fortune des professeurs! A t'entendre, on le croirait déjà parti! Heureusement qu'il n'en est rien.

— Oh! oui, bien heureusement, mon père, dit en soupirant la jeune fille.

— Noëmi, dit le père, au cœur duquel alla ce soupir, tu me caches quelque chose!

— Non, mon père, répondit-elle en rougissant.

— Tu vois bien que si, dit le père en la prenant de nouveau dans ses bras, puisque tu rougis.

— C'est la fièvre, mon père, riposta vivement Noëmi.

— Tu es donc menteuse? reprit doucement le baron. Tu m'as dit, tout à l'heure, que c'était fini et que tu n'y pensais plus!

— Je n'ai rien! répondit Noëmi en sanglotant et en laissant tomber sa tête sur la poitrine de son père pour cacher ses larmes.

— Alors, pourquoi te caches-tu pour pleurer? demanda le baron profondément ému, sans savoir pourquoi.

— C'est une crise de nerfs. Je vais aller faire un tour au bois. Ce soir, il n'y paraîtra plus; tu verras, je n'aurai jamais été si bien portante.

— Hum! hum! grommela tristement le banquier. Voilà ta crise nerveuse qui me gagne, et j'ai envie de pleurer comme toi.

— Toi! cher père, s'écria la jeune fille, redevenant enfant, et s'élançant au cou du baron qu'elle couvrit de caresses : toi, pleurer, mon bon, mon excellent père, mon meilleur et mon plus cher ami! Que se passe-t-il donc? je suis donc devenue mauvaise depuis hier? Pardonne-moi, mon père chéri, je souffre affreusement.

En disant ces mots, la jeune fille sanglota de nouveau, et des larmes brûlantes inondèrent le visage du père.

— Noëmi! Noëmi! dit-il d'une voix douce comme la voix d'une mère, parle! confie-moi ton secret! Si la crainte de mes larmes te fait pleurer, écoute, ma chérie! redeviens enfant un moment! Te souviens-tu qu'avant de t'endormir, quand tu étais petite, tu me disais de te raconter une histoire? Eh bien, redevenons plus jeunes tous les deux! En voici une qui t'intéressera doublement,

car nous en avons été les héros. C'était à la fin du printemps de 1836, tu venais d'avoir dix ans, pendant le premier voyage que tu as fait avec moi en Écosse. Nous étions sur les bords d'un beau lac, et je te faisais remarquer les divers effets de lumière. Tout à coup, en poussant un cri d'admiration que t'inspirait la vue du feu d'artifice que le soleil donnait dans l'eau, ta poupée tombe dans le lac; tu pousses un second cri, mais de douleur, cette fois, et tu te mets à pleurer à sanglots, comme tu faisais tout à l'heure. — Je cherche à te consoler, mais vainement. — En effet, c'était un horrible malheur; et ce qui le rendait plus horrible, c'est qu'il était irréparable; car dans le pauvre village que nous habitions, on ne pouvait pas espérer de remplacer cet objet précieux. Que faire? J'eus beau appeler à mon aide toutes les ressources de mon imagination, après mille recherches infructueuses, je revins au seul moyen qu'il y avait de te tirer de peine, et que j'avais primitivement rejeté. — J'ôtai mes habits et je plongeai dans le lac, — à ta grande stupeur, car du fond de l'eau j'entendis un cri perçant, et, sans en savoir la cause, je frissonnai. J'eus le bonheur de retrouver la poupée perdue! et je revins à terre, où je te trouvai étendue, à demi-morte de chagrin et de peur. — Quand tu rouvris les yeux, en m'apercevant avec ta poupée dans les bras, tu eus un éclat de bonheur indicible. — Lequel de nous deux vis-tu en premier, de la poupée ou de moi? Lequel t'inspira cette joie suprême? Je ne saurais le dire. — Tu nous confondis évidemment dans ton élan de reconnaissance, et, après m'être revêtue de mes habits, je te pris par la main, en te disant: Souviens-toi, mon enfant, que j'ai plongé dans un lac, à deux ou trois cents pieds de profondeur, pour te trouver un joujou, et que je plon-

gerai ainsi dans la vie pour te donner, quel qu'il soit, le hochet désiré ou le hochet perdu.

— Cher, bien cher père! s'écria la jeune fille, qui saisit rapidement le sens de cette histoire allégorique, et dont les yeux rayonnèrent de reconnaissance et de tendresse filiale.

— Voilà comme tu me regardais quand tu étais enfant, dit le père aussi radieux qu'elle. Allons, donne-moi vite ton secret : dans quel lac as-tu laissé tomber ta poupée? Vois! j'ôte déjà mon habit.

— Oh! mon adoré père! s'écria Noëmi en le caressant à la manière des enfants; oui, je vais tout te dire... mais j'ai peur que le lac où tu plongerais pour moi soit sans fond!

— Parle vite! ma chère âme, dit le baron inquiet.

— Il s'agit toujours de mon éducation, reprit en hésitant Noëmi.

— Je le pense bien, dit malicieusement le père, qui avait tout deviné.

— Quand je dis mon éducation, je m'entends, continua la jeune fille en mettant un doigt sur sa bouche.

— Je t'entends aussi, interrompit en souriant le baron. En parlant de ton éducation, ce n'est pas de ton éducation que tu parles.

— Que tu es méchant! interrompit Noëmi en lui tapant doucement la joue du revers de sa main; si tu te moques de moi quand j'ai besoin d'encouragement, je ne continue pas.

— Veux-tu que je t'aide?

— Toi! dit Noëmi en tournant fièrement la tête et en regardant son père d'un air de défi, toi! je t'en défie bien! Tu ne sais pas seulement de quoi je vais te parler!

— C'est vrai! répondit le baron d'un air convaincu.

— Là! tu vois bien, répondit victorieusement la jeune fille. Si tu pouvais m'aider, ce ne serait plus un secret.

— Très-juste, excessivement juste, dit, en feignant le plus grand sérieux, le baron Mossè.

— Tu as l'air de te moquer de moi, murmura Noëmi en faisant une moue grondeuse, mais tu vas voir si tu en as sujet; je vais te conter aussi une petite histoire qui servira de préface à la grande et qui te prouvera, en passant, que j'ai aussi la mémoire des voyages et le goût des paraboles.

Deux années après l'aventure de la poupée, j'avais douze ans, nous étions encore ensemble; mais, cette fois, ce n'était plus au bord d'un lac, — c'était au milieu d'un golfe, — dans l'île d'Ischia, où des jeunes enfants jouaient aux boules, avec des citrons et des oranges.

Parmi eux, j'en aperçus un si joli, si beau, si beau, que je me pris de passion pour lui aussitôt que je l'aperçus.

C'était un grand enfant de sept ans, noir et blanc, tout pâle de figure, tout brun de cheveux! Habituée comme je l'étais à te voir satisfaire toutes mes volontés, je te dis : Père chéri, je voudrais cet enfant si joli, au lieu de ma poupée, parce que celui-là a l'air de parler et de marcher tout seul. Toi, disposé à sacrifier ta fortune, et, au besoin ta vie, pour me complaire, tu allas gravement trouver les parents, et tu leur proposas je ne sais combien d'argent pour m'avoir l'enfant. Les parents refusèrent, et tu revins tout malheureux m'apprendre le résultat de ta démarche. J'en tombai si malade que tu fus obligé de me ramener bien vite à Paris, où je gardai le lit pendant deux mois.

Tu vois, père, que, malgré toute la bonne volonté du

monde et tous les trésors de la terre, il y a des désirs que nous ne pouvons pas satisfaire. Eh bien, j'ai un désir de cet ordre, et voilà pourquoi je t'ai dit que cette historiette ne serait que la préface d'une grande histoire.

— Tu me fais mourir de curiosité, dit le baron, qui n'avait plus rien à apprendre, ayant lu couramment dans le cœur de sa fille comme dans le cœur d'un enfant de dix ans.

— Je t'ai dit, reprit Noëmi, que ma première vertu était la patience. Prends donc exemple sur moi. Tu m'as donné assez de vertus pour que je t'en rende.

Ici la jeune fille parut méditer profondément.

Évidemment, elle ne savait par quel bout égrener le chapelet de ses confidences. Après quelques minutes de réflexion, elle trouva, contrairement aux lois de la géométrie, que la ligne droite était le chemin le plus long d'un point à un autre, et elle choisit la ligne courbe.

Disons, pour la défendre, qu'autant l'axiome est bon à suivre en géométrie, autant il est mauvais quand il s'agit d'une confidence épineuse ou d'une promenade. Pour ma part, j'aime mieux faire, pour arriver à un but, deux lieues par un sentier qu'un quart de lieue sur une grande route.

Noëmi, dont c'était aussi l'opinion apparemment, au lieu d'aller droit au fait, peut-être par pudeur, peut-être par crainte, s'engagea dans le premier sentier qu'elle aperçut.

— Sais-tu, dit-elle, comme si elle retrouvait une idée perdue, toujours à propos de mon éducation, qu'il y a une nuance d'ingratitude dans la conduite de M. Simon Richard à ton égard?

— Tu trouves? répondit le baron Mossè d'un air qu'il essaya de rendre indifférent.

— Mais, certainement, père !

— Je t'avoue que cette idée ne m'était pas venue encore.

— Est-ce possible ?

— On ne songe pas à tout.

— Eh bien, songes-y, cher père, et tu verras que nous quitter ainsi du jour au lendemain, sans même nous prévenir, car ce n'est qu'hier soir seulement que tu as su qu'il nous quittait....

— Hier soir seulement.

— Eh bien, je dis que cette conduite est celle d'un homme ingrat.

— Tu pourrais bien avoir raison.

— Oh! ce n'est pas un conditionnel, cher père, c'est un présent; j'ai raison ! c'est une noire ingratitude.

— En effet, en y réfléchissant bien, il y a une nuance d'ingratitude.

— Une nuance ! s'écria la jeune fille avec passion, une nuance! tu peux bien dire une couleur de la plus sombre espèce ! Comment, un homme qui est resté près de nous pendant douze ans, qui a fait partie de la famille, que tu as traité comme ton fils, car c'est justice à te rendre, cher père, il était ici l'égal de Lawrence; comment! un homme ainsi choyé, aimé, s'en ira un beau soir en Chine!

— C'est en Amérique qu'il va, dit gravement le baron.

— En Chine ou en Amérique, dit avec humeur Noëmi, — c'est peut-être différent pour ceux qui partent, mais c'est la même chose pour ceux qui restent. Eh bien, je dis qu'il n'y a jamais eu d'ingrats, si celui-ci ne les dépasse point tous.

— Décidément, je partage ton opinion : il y a plus qu'une nuance d'ingratitude dans son fait.

— N'est-ce pas?

— Oui! certainement. — Maintenant, dit le baron Mossè à sa fille, à quel propos m'as-tu parlé de Richard?

— A propos de mon éducation, cher père.

— C'est vrai! Mais alors, à quel propos m'as-tu reparlé de ton éducation? Je croyais le sujet épuisé.

— C'est un sujet si vaste!

— C'est encore vrai! mais je te répète qu'il était, sinon épuisé, au moins abandonné pour le moment. Je t'avais proposé un autre précepteur, et tu avais accepté mon offre sans répugnance.

— Sans répugnance? dit Noëmi d'un air de doute; en es-tu bien sûr?

— Positivement.

— Alors, c'est que j'ai manqué de bon sens, quoique tu prétendes que j'en ai une petite dose.

— Que veux-tu dire?

— N'est-ce pas être dépourvu de bon sens que d'accepter aveuglément pour précepteur, c'est-à-dire pour témoin et compagnon de votre vie quotidienne, le premier venu?

— Mais tu ne l'acceptes pas aveuglément, puisque c'est moi qui te le présente.

— Enfin, c'est un nouveau visage.

— Pour toi; mais pas pour moi, puisque, je te le répète, je le connais!

— On connaît les gens... plus ou moins, objecta la jeune fille.

— C'est un de mes meilleurs amis.

— Enfin, que veux-tu! cher père, dit Noëmi, à bout d'arguments; puisque c'est ton ami, je n'ai plus rien à dire. Ce n'est plus qu'une répugnance instinctive!

— Décidément, c'est une répugnance?

— Je le crois bien, cher père!

— Voilà que tu ne fais que le croire maintenant.

— J'en suis sûre! reprit avec vivacité la jeune fille.

— N'en parlons plus; je chercherai un autre précepteur.

— Pourquoi, père?

— Puisque celui que je te propose te déplaît.

— Il ne peut pas me déplaire, puisque je ne le connais pas.

— Cependant, c'est ce qui arrive.

— Enfin, je ne sais comment t'expliquer cela. Mais je ne voudrais ni du précepteur que tu m'offres, ni d'un autre.

— Tu ne veux donc pas achever ton éducation?

— Au contraire, cher père! il y a deux ou trois sujets que nous n'avons fait qu'ébaucher avec M. Richard, et sur lesquels je suis d'une ignorance révoltante.

— Vraiment!

— Comme je le dis.

— Alors, comment faire?

— Je te le demande, cher père?

— Tu vois bien que je puis t'aider.

— Oui! en cette matière-là.

— Il me vient une idée, que je mettrai dès aujour'hui à exécution, si j'ai ton approbation.

— Quelle idée, cher père?

— Remarque bien, pour la comprendre, que le choix des moyens, pour sortir d'embarras, c'est-à-dire d'achever ton éducation sans précepteur, remarque, dis-je, que le choix des moyens est difficile, le nombre en étant fort restreint.

— Je le remarque, père! Voyons ton idée?

— Eh bien, j'ai l'idée d'aller trouver Richard.

— Puisqu'il part, père?

— Attends donc! J'ai dans l'idée d'aller le trouver et de lui dire : or çà, maître Richard, vous êtes resté pendant douze ans près de nous ; vous avez fait partie de la famille ; je vous ai traité comme mon fils ; vous avez été choyé, aimé!...

— Mais, père, c'est ce que je te disais de lui tout à l'heure, à propos de son manque de reconnaissance envers toi!

— Tu as dit ingratitude!

— Il est possible que j'aie dit ce mot-là.

— Eh bien, je lui répéterai tes paroles.

— Vous ne lui direz pas que c'est moi qui les ai prononcées.

— Par exemple!

— A quoi bon lui faire ce reproche?

— Pour le rappeler au sentiment de ses devoirs, qu'il a outrageusement oubliés ; l'hospitalité, qu'il a indignement violée.

— Oh! père, tu vas trop loin.

— Comment! un homme pour qui on a tant fait s'en ira un beau soir en Chine!

— Tu disais en Amérique, père.

— En Chine, en Amérique, les pays se ressemblent pour ceux qui restent.

— C'est bien vrai, cher père, ce que tu dis-là, soupira mélancoliquement la jeune fille, sans apercevoir que depuis un instant son père se moquait d'elle en lui répétant ses propres paroles.

— Ce qui me plaît en toi, ma chérie! dit le baron en souriant, c'est que depuis une demi-heure, tu ne penses pas plus à ce que je dis, que tu ne me dis ce que tu penses! N'importe, j'achève courageusement de t'exposer mon idée. Je propose à Richard, après l'avoir tancé

vertement, de continuer ses leçons jusqu'à la fin de l'année, selon nos conventions.

— Il refusera, mon père.

— Crois-tu?

— J'en suis certaine.

— Enfin, s'il accepte?...

— S'il accepte, mon père, balbutia Noëmi, vous verrez ce que vous aurez à faire. Je m'en rapporte aveuglément à vous, comme en toute autre matière.

— Excepté en matière d'autre précepteur, dit railleusement le baron.

La jeune fille n'entendit pas ou fit semblant de ne pas entendre cette épigramme; elle reprit avec vivacité :

— Mais, s'il refuse, mon père?

— Eh bien, s'il refuse, je lui demande raison de son refus; des explications s'ensuivent, je le provoque... nous allons sur le terrain... nous nous battons, et, comme Dieu est juste, je le tue!

La jeune fille poussa un cri de douleur et ferma les yeux, comme si elle redoutait de voir le corps ensanglanté de son amoureux.

— Pauvre enfant! songea le baron; comme elle l'aime!

Elle rouvrit les yeux sous les baisers de son père, et les baissa vivement de peur de trahir son secret.

— Ma chérie, dit doucement le baron en caressant la tête de la jeune fille, je sais tout.

— Qui te l'a dit? s'écria Noëmi en relevant la tête et en regardant son père fièrement.

— Mais, toi, chère fille, tes soupirs, tes sanglots, tes larmes, tes regards, tes pauvres yeux cernés, tes joues blanches, tes paroles, ton silence, le désordre de tes pensées et le trouble de ton cœur... tu aimes, chère enfant! voilà pourquoi tu t'es évanouie hier, quand j'ai

brutalement annoncé son départ. Je t'ai torturée, je t'ai fait bien souffrir, ma chère fille!... Hélas! ajouta-t-il mélancoliquement, quand l'amour d'un homme entre dans le cœur d'une jeune fille, l'amour du père en sort; voilà peut-être pourquoi Dieu fait le père à demi aveugle, pour qu'en voyant son ombre, il croie voir son enfant.

— Oh! cher père, s'écria avec une tendresse ardente Noëmi, jamais je ne t'ai tant aimé!

— Et lui, demanda lentement le père, comment l'aimes-tu?

La jeune fille baissa la tête sans répondre.

— Tu ne réponds pas, dit le banquier, mais j'ai tort de te le demander; ne le sais-je pas aussi bien que toi! Et... continua-t-il avec une sorte d'effort, comment t'aime-t-il!...

Noëmi cacha si profondément sa tête sur la poitrine du baron, qu'il ne vit plus que son col.

— Eh bien, Noëmi?

Elle articula quelques mots dont le banquier ne comprit pas le sens.

— Oh! parle-moi, ma chérie, t'aime-t-il?

— Je n'en sais rien, père, répondit la jeune fille.

— Comment, tu n'en sais rien? dit le baron étonné.

— Non, père! répondit-elle en relevant lentement la tête.

— Il ne t'a jamais adressé une parole d'amour?

— Jamais, père.

— J'admets qu'il ne t'en ait jamais parlé; mais, sans que le mot d'amour entre dans la conversation, poursuivit le baron, il y a mille moyens de faire comprendre qu'on aime; ne l'as-tu pas deviné, dans un regard, dans un sourire, dans une émotion quelconque?

— Non, père.

— Tu me confonds. Quand t'es-tu aperçue que tu l'aimais?

— Depuis sa maladie.

— Et depuis cette époque, rien ne t'a révélé ce que tu devais désirer tant apprendre?

— Rien! cher père.

— C'est incompréhensible! Crois-tu plutôt à son amour qu'à son indifférence?

— Hier, je croyais plutôt à son amour.

— Et pourquoi n'y crois-tu plus aujourd'hui?

— Écoutez, cher père, je ne sais que croire ou ne pas croire; je ne sais qu'une chose, c'est que je suis désolée de son départ et que j'en ferai une maladie, comme à propos du petit garçon de l'île d'Ischia.

— Rassure-toi, ma chérie, dit le baron, que l'exaltation croissante de sa fille commençait à inquiéter vivement; rassure-toi, il ne partira pas.

— Qui te l'a dit?

— Mon cœur, qui ne se trompe pas quand il s'agit de toi.

— Mais, s'il refuse, tu ne le tueras pas? dit les larmes aux yeux la jeune fille.

— Enfant! répondit le père, est-ce qu'on tue son fils?

— Oh! que je t'embrasse pour cette bonne parole!

— Pauvre enfant! songea en soupirant le baron, elle croit m'embrasser par tendresse filiale, et c'est par amour pour lui. Faisons donc nos conventions, reprit-il; engage-toi à ne jamais lui révéler ton amour, et je m'engage à le ramener ici.

— Je le jure, mon père! dit avec fermeté la jeune fille.

— Tu comprends, sans que je te le dise, que le moyen de savoir s'il t'aime ne peut pas être de lui apprendre qu'il est aimé.

— Je le comprends bien, mon père.

— Maintenant, embrasse-moi, et va faire un tour au bois, afin que si, par hasard (le hasard est si grand !), tu le rencontrais ici ce soir, il te revoie avec tes belles couleurs roses.

— Mon père! s'écria Noëmi en l'embrassant, vous êtes bon comme le bon Dieu.

— Quand il donne des joujoux aux jeunes filles, continua malicieusement le baron.

XVIII

SCÈNE DE HAUTE COMÉDIE

Pendant que cette scène se jouait à l'hôtel Flasham, voici ce qui se passait à l'hôtel de Mauves.

Le duc trouva le frère et la sœur s'occupant des apprêts du voyage.

— Tout est perdu! dit-il en entrant et en se laissant tomber sur un fauteuil.

L'institutrice fronça les sourcils en signe d'impatience. Ces terreurs du duc qui avaient commencé huit jours avant cette époque, et qui n'avaient fait que s'accroître à toute occasion, agaçaient les nerfs de la jeune femme à un point extraordinaire. Elle se réserva bien de lui rendre un jour les ennuis qu'il lui causait; mais en ce moment, ne pouvant le blâmer, elle était encore forcée de le plaindre.

— Eh bien, mon cher duc, qu'y a-t-il encore? demanda-t-elle.

— Tout est perdu, répéta le duc.

— Qu'y a-t-il encore de perdu? dit miss Malcolm d'un air ennuyé.

— Le baron Mossè a dans les mains les preuves de l'existence de la duchesse!

— Permettez, mon cher duc, objecta l'institutrice; si nous revenons toujours sur nos pas, nous n'arriverons jamais à notre but. Il y a longtemps que nous savons à quoi nous en tenir là-dessus, et les preuves que le baron Mossè peut avoir entre les mains ne rendent la situation ni pire ni meilleure.

— Mais, chère enfant, insista le duc, la preuve que le baron a entre les mains est formidable. C'est une opposition au nom de la duchesse de Mauves, envoyée par elle, par le ministère de je ne sais quel huissier.

— Une opposition signée par la duchesse! Diable! murmura le jeune homme qui, jusque-là, n'avait pas dit un mot.

— Qu'est-ce qu'une opposition? demanda naïvement miss Malcolm.

— C'est un papier timbré, répondit Dominick, qu'on vous présente quand vous allez toucher vos rentes, en vous disant, avec toute sorte de politesse : « Vous avez un créancier qui me défend de vous remettre vos fonds; veuillez donc vous entendre avec lui. »

— De façon, dit miss Malcolm, comprenant à merveille, que la duchesse à laquelle appartient la fortune a mis opposition?

— Parfaitement compris! miss Malcolm, dit le frère.

— Vous savez toute la vérité, chère enfant, soupira le duc.

— Alors, qu'allons-nous faire? soupira l'institutrice qui commençait à s'alarmer.

— Ce que vous voudrez ; je suis à vos ordres, répondit piteusement le duc de Mauves.

— Je n'ai pas d'ordres à vous donner, murmura sèchement miss Malcolm.

— Étudions la situation sans nous fâcher, dit le jeune Malcolm, qui venait de s'apercevoir que sa sœur perdait le sang-froid nécessaire en cette occasion.

— Partons-nous ou ne partons-nous pas? demanda l'institutrice en regardant avec tristesse les préparatifs commencés.

— Le moyen de partir sans argent? fit le duc en baissant la tête.

— Le baron ne vous a donc rien donné! s'écria la jeune femme, qui mesura à ce moment seulement toute l'étendue de son malheur.

— Rien absolument, répondit M. de Mauves.

Ce fut le tour de miss Malcolm de s'évanouir, ou du moins de faire semblant.

Toutefois, elle se sentit prise véritablement d'une telle faiblesse, qu'elle se laissa tomber sur une causeuse.

— Chère enfant! s'écria le duc en la voyant chanceler, et se précipitant vers la causeuse.

— Ce n'est rien, monsieur le duc! dit d'une voix émue l'institutrice; mais depuis une semaine, vous m'avez fait passer par une série d'émotions si énervantes, que je suis littéralement brisée et que j'ai besoin de repos.

— Voulez-vous passer dans votre chambre, miss? demanda le duc.

— J'y songeais, répondit la jeune femme en se levant; quelques instants de repos me remettront. — Permettez-moi donc de me retirer.

Le duc lui baisa la main, et la conduisit jusqu'à la porte du salon.

Demeuré seul avec Dominick, il reprit les forces qu'il avait perdues en présence de miss Malcolm, et prenant vivement les mains du jeune homme, qu'il serra avec effusion :

— Mon bon Dominick! dit-il, — à présent que miss Malcolm n'est plus là, et que nous pouvons parler de nos projets sans l'effrayer, — dites-moi ce qu'il vous paraît bon de faire.

— J'y songe, monsieur le duc, répondit le jeune homme, qui, en effet, paraissait réfléchir profondément.

— Je vous ai dit, reprit le duc de Mauves, que je vous donnais carte blanche, et que j'étais tout à votre disposition.

— C'est vrai, monsieur le duc; mais quand vous m'avez dit cela hier, vous étiez riche!

— Eh bien, Dominick!

— Eh bien, monsieur le duc, — vous ne l'êtes plus.

— Eh quoi! Dominick! c'était donc seulement à cause de ma fortune que vous m'offriez les preuves de votre dévouement?

— Je ne dis pas cela, monsieur le duc, répondit le jeune Malcolm; loin de moi cette horrible pensée, qui ferait de ma reconnaissance pour vous une basse spéculation.

— A la bonne heure! s'écria joyeusement le duc de Mauves, qui avait craint, pendant un moment, de voir son complice l'abandonner à son malheureux sort, — et je reconnais bien là le descendant des Malcolm!

— Ce que je voulais dire, monsieur le duc, reprit Dominick, c'est que nous avons affaire non-seulement au baron Mossè, — qui est puissant, — à un huissier, éga-

lement puissant, puisqu'il est payé pour jouer de *la loi*, — mais à douze inconnus, dont un avocat et un médecin, d'autant plus redoutables, qu'on ne les connaît pas! Je ne refuse pas de faire la guerre à ces quatorze ennemis, — au contraire, — je suis fou de ces escarmouches aventureuses. — Mais le nerf de toute guerre, monsieur le duc, c'est l'argent! — Songez bien qu'il s'agit de perdre une femme retrouvée, et de retrouver une fortune perdue. — Vous n'imaginez pas que je vais combattre tout seul, en bataille rangée, nos quatorze ennemis? — Il me faut donc accomplir mon projet. — Mais les gens les plus dévoués ont faim à leurs heures, monsieur le duc, et puis le dévouement qui ira jusqu'à ouvrir un cercueil pour y regarder une femme, n'ira pas, sans récompense, jusqu'à refermer la porte, si elle est vivante. — L'argent est fait précisément pour récompenser ces mérites cachés; l'or est la croix d'honneur de ces héros mystérieux. — Ne trouvez donc point extraordinaire, monsieur le duc, qu'en m'embarquant dans cette aventure, je m'inquiète des moyens de nourrir mes hommes pendant la traversée, afin d'arriver sains et saufs au port.

— Vous avez raison, interrompit le duc, aussi n'ai-je jamais entendu recevoir gratuitement de semblables services. Je vous le répète donc, tout ce que j'ai, ou, pour mieux dire, ce que j'aurai, est à votre disposition.

— Que vous reste-t-il de votre fortune personnelle, monsieur le duc?

— Rien! répondit laconiquement M. de Mauves.

— Rien! répéta Dominick.

— Rien absolument! répéta le duc.

— Diable! fit le jeune Malcolm, en se grattant l'oreille; — nous ne pouvons pas aller bien loin.

— J'emprunterai, dit vivement le duc.

— A qui? demanda le jeune homme en regardant le duc d'un air incrédule.

— A mon neveu, répondit M. de Mauves; il est très-riche.

— C'est vrai, mais vous lui devez une somme considérable déjà, cinq ou six cent mille francs, je crois.

— Vous connaissez ma fortune aussi bien que moi, Dominick : je lui dois juste six cent mille francs.

— Je crois qu'il ne faut pas songer à lui, dit le frère de l'institutrice.

— Pourquoi? demanda le duc étonné. — Je lui conterai ce qui m'arrive; il est impossible qu'il ne me mette pas à même de recouvrer ma fortune. Je l'intéresserai d'ailleurs.

— Gardez-vous bien de lui dire un mot de tout cela, monsieur le duc. C'est un bavard et un sot; il dérangerait nos plans. — Or, partons de là. — Votre neveu refusant, où trouverez-vous de l'argent?

— Il ne refusera pas, dit le duc en fronçant le sourcil.

— Alors vous avez un irrésistible moyen d'action sur lui? demanda le jeune Malcolm.

— Sans doute.

— Parlez vite, monsieur le duc, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Je n'ai pas besoin de vous dire que je vous confie un secret de la plus haute importance.

— Vous ne pouvez plus avoir de secret pour moi, monsieur le duc, objecta le jeune Malcolm; — qui sait le plus peut apprendre le moins... allez!

— Il a fait... une fausse lettre de change! dit mystérieusement le duc.

— Bon ceci ! — murmura joyeusement le jeune homme.

— De dix mille francs ! continua le duc.

— La somme importe peu, interrompit Dominick. — A quelle époque?

— Il y a deux ans.

— Bien ! il n'y a pas prescription.

— Cette lettre de change, je l'ai payée.

— Vous avez bien fait, puisqu'elle va nous être utile, — et puis, il faut encourager la jeunesse. — Je suppose que vous avez gardé cette lettre?

— Naturellement.

— Vous êtes bien certain de l'avoir?

— Je ne l'ai pas sur moi.

— Sans doute. — Où est-elle? je vous le demande pour savoir si elle est en lieu sûr.

— Elle est dans un des tiroirs de mon cabinet, cachetée et enfermée à double tour. Timoléon est venu rôder par là plusieurs fois, et je n'avais pas assez de confiance en lui pour ne pas prendre mes précautions.

— Il sait donc que cette lettre est en votre possession ? — demanda le jeune Malcolm.

— Non, il croit que je l'ai brûlée. — Un jour, en entrant dans mon cabinet et en voyant un monceau de cendres encore rouges dans ma cheminée, il me dit : Vous brûlez vos lettres d'amour, mon oncle? — Et tes lettres de change, lui ai-je répondu. — Il se l'est tenu pour dit, et ne m'a jamais adressé une question à ce sujet.

— De mieux en mieux, dit Dominick, qui entrevoyait, au bout de la route dans laquelle il s'engageait, les confins de la terre promise, c'est-à-dire une fortune, pour le moins aussi grande, que celle du baron Mossé, qu'il

prétendait un jour écraser par son luxe, et ruiner, s'il en trouvait l'occasion. — Eh bien, puisque nous voilà à peu près rassurés, du côté du nerf de la guerre, dressons nos batteries. — Il y a deux moyens d'arriver au résultat que nous nous proposons.

— Parlez! s'écria le duc, qui se croyait déjà délivré de tout souci, et enfin libre de remonter le cours de sa vie.

— Le premier moyen dépend de vous, dit Dominick.— Si vous êtes assez lié avec le préfet pour qu'il vous prête son appui, nous sommes maîtres de la situation.

— Mais quelle sorte d'appui? demanda le duc, devenu de nouveau inquiet en entendant parler du préfet de police.

— Il s'agit tout simplement, dit Malcolm, d'obtenir de lui une copie du procès-verbal signé par les douze témoins de la duchesse, et déposé chez l'huissier; quand nous saurons le nom et l'adresse des chiens de garde, nous saurons bien où trouver la bergère.

— Mais, objecta en tremblant M. de Mauves, il faudra tout confier au préfet de police.

— Non pas *tout*... absolument.

— Que lui dire pour obtenir de lui un pareil service, s'il voit ou s'il pressent seulement que ma situation est équivoque? C'est un très-honnête homme, je le connais depuis vingt ans; il est de taille à m'envoyer promener, — tout simplement.

— Non! dit d'un air assuré le jeune Malcolm; il y a une histoire très-intéressante à lui raconter, et à laquelle il ne manquera pas d'ajouter foi.

— Parlez, cher Dominick, s'écria vivement le duc.

— Pour que douze hommes soient les défenseurs d'une femme, continua le jeune homme, il faut qu'ils aient un grand intérêt à ce protectorat. — Or, quel est

l'intérêt dominant d'un homme vis-à-vis d'une femme, quand surtout cette femme est jeune, jolie et noble, et, ce n'est pas pour vous faire de la peine, — mais madame la duchesse est une des plus jolies femmes que j'aie vues de ma vie! L'intérêt du protecteur d'une telle personne, dis-je, quel peut-il être, sinon l'amour! Depuis quelque temps, je remarquais, — (c'est vous qui parlez ainsi à M. le préfet, monsieur le duc), — je remarquais depuis quelque temps, dans les façons d'être de la duchesse envers moi, un changement si extraordinaire, — je la voyais se troubler si vivement à mon approche, rougir si facilement quand elle me rencontrait par hasard, — enfin, j'observais en elle des manières d'agir si différentes de ses manières précédentes, que je conçus de violents soupçons sur sa vertu. — J'allais sans doute avoir la preuve complète de sa perfidie, quand, en sortant d'un bal où je l'avais vue vingt fois changer de couleur en un quart d'heure, elle rentra chez elle, ferma sa porte, et, à ma grande surprise, quatre ou cinq heures après son retour, sa nourrice vint m'apprendre qu'elle se mourrait. — Je fis appeler le médecin malheureusement trop tard : il ne put que constater sa mort. J'en étais donc là, monsieur le préfet, — (c'est toujours vous qui parlez, monsieur le duc), — quand, en allant chez mon banquier chercher de l'argent, je trouve, à ma grande stupeur, une opposition au nom de ma femme, que je croyais morte et enterrée! — Voyez-vous d'ici, monsieur le duc — (les préfets, même les préfets de police, sont des hommes), — voyez-vous, dis-je, monsieur le duc, l'émotion qu'éprouve M. le préfet, en entendant cet effroyable récit?

— Je la vois, dit le duc enchanté de la proposition du jeune homme.

— Or le préfet attendri, continua Dominick, — qu'arrive-t-il? — Vous le voyez encore d'ici, monsieur le duc : lequel de ces douze hommes est l'amoureux de la duchesse, et, par conséquent, l'auteur du guet-apens? Peu importe; nous le saurons plus tard. Mais il a onze amis, c'est-à-dire onze complices, puisque la femme adultère a douze témoins de son existence et de ses crimes! — Ce n'est pas vous qui dites cela, monsieur le duc; c'est M. le préfet lui-même, de son propre mouvement; il laisse éclater franchement l'indignation que lui inspire un pareil forfait! — C'est alors que vous reprenez, monsieur le duc : « Je pardonne à la malheureuse; mais, pour Dieu! après m'avoir déshonoré, qu'elle ne traîne pas le nom de mes aïeux dans la boue! » c'est-à-dire sur les bancs de la police correctionnelle ou de la cour d'assises. — Le préfet se rend à ce désir, bien compréhensible de la part d'un homme dont les ancêtres ont inondé de leur sang généreux plus de trois cents champs de bataille; il vous interroge sur les moyens à employer pour éviter le scandale. — Vous demandez tout simplement à avoir la communication du procès-verbal qui constate l'existence de la duchesse, signé par ces douze inconnus, et vous ne manquez pas de rappeler que c'est agité par de sombres pressentiments, que vous êtes venu, à ce propos, la semaine précédente, demander l'autorisation de faire exhumer la duchesse. — Le préfet s'écrie : C'est vrai! je m'en souviens. — Il vous dit : Pourquoi vouliez-vous donc faire cette exhumation la nuit? vous répondez : Toujours pour éviter le scandale. — Enfin, vous vous servez de mon expédition au cimetière, en lui rappelant que le gardien, bâillonné et jeté dans la fosse, a vu tant d'hommes autour de lui, qu'il n'en sait pas le nombre. On le sait maintenant à coup

sûr : ils étaient douze! — Ce sont nos douze hommes, les témoins et les complices de la malheureuse duchesse.— De façon que M. le préfet vous adresse au chef de la sûreté générale, — et que vous vous entendez avec lui sur les moyens d'avoir communication de cette pièce importante.

— Cher Dominick! s'écria le duc de Mauves en pressant avec ardeur les deux mains du jeune homme qui venait de lui tracer si nettement la route à suivre! Cher Dominick! que de reconnaissance je vous devais déjà, et que de reconnaissance vous devrais-je bientôt; j'ai peur de ne pouvoir jamais m'acquitter.

— N'ayez pas cette crainte, monsieur le duc, dit le jeune homme en réprimant un sourire.

— Bon, — excellent Dominick! — continua M. de Mauves en le regardant avec une affectueuse admiration.

Celui-ci fit l'impossible pour sourire modestement.

— C'est dit, reprit le duc, je vais à l'instant chez le préfet.

— Il y a une affaire plus pressée, interrompit le jeune homme.

— Quoi donc? demanda M. de Mauves, qui craignait déjà de voir échouer un plan dont la réussite lui paraissait si rapide et assurée.

— L'argent! — répondit laconiquement le jeune Malcolm; vous ne pouvez pas rester sans argent jusqu'au dénoûment de cette aventure.

— C'est juste! dit le duc de Mauves ne songeant qu'à lui.

— Et j'ai quelques avances, continua Dominick, à faire aux hommes que nous mettrons en campagne dès que vous aurez pris connaissance du procès-verbal.

— C'est on ne peut plus juste, répéta M. le duc de Mauves. — Eh bien, je vais en demander à Timoléon.

— Quand? insista Dominick.

— Tout à l'heure; je l'attends : je lui ai écrit que j'allais partir, et il doit venir me faire ses adieux; je suis étonné qu'il ne soit pas déjà ici.

— Bien, dit le jeune homme en saluant pour se retirer.

— Vous ne restez pas à déjeuner avec nous? demanda le duc d'un air peiné.

— Merci, monsieur le duc, répondit Dominick. J'ai affaire ce matin. — Croyant que vous partiez, j'ai pris un rendez-vous avec mon avoué. — A propos d'avoué, comment nommez-vous l'huissier qui a expédié l'opposition au baron?

— Ma foi, dit le duc, je n'en sais rien. J'étais si troublé; je n'ai pas vu son nom ou je l'ai mal vu; ces huissiers écrivent si mal.

— Ils savent bien ce qu'ils font, dit le jeune homme; n'est-ce pas l'huissier du baron Mossè?

— Oui, en effet, un de ses vieux camarades.

— C'est cela. — Eh bien, il se nomme Lefert, et il demeure rue des Lavandières-Sainte-Opportune. — Inscrivez son nom et son adresse sur votre carnet, pour éviter les retards.

— C'est fait, dit le duc en inscrivant vivement le nom de l'huissier.

— Je vais dire adieu à Lisbeth, et je m'en vais, monsieur le duc, dit Dominick en saluant profondément. J'aurai l'honneur de vous voir dans l'après-midi, à votre retour de la préfecture.

— Eh bien, cher enfant, venez dîner avec nous.

— C'est convenu, monsieur le duc, dit Dominick en se retirant.

— A ce soir, lui cria M. de Mauves.

Laissons le duc passer dans son cabinet de toilette et s'habiller, et rentrons dans la chambre à coucher, où miss Malcolm, étendue sur une causeuse, déchire d'impatience et d'inquiétude son mouchoir à belles dents.

On comprend le sujet de ses inquiétudes, sans qu'il soit besoin de le décrire longuement. — Elle était exactement dans la situation d'un homme qui vient de mettre sa dernière pièce d'or sur un tapis vert. — Rouge ou noir, — pair ou impair, — la fortune ou la pauvreté, — le bonheur ou l'infortune, — la vie ou la mort! — En cet instant, où elle était étendue sur une causeuse, occupée à déchiqueter un mouchoir, son destin se tramait à deux pas d'elle! Serait-elle duchesse, ou retournerait-elle prendre le collier de misère? — Celui des deux, du duc ou du jeune homme, qui allait entrer dans sa chambre, lui apporterait le mot de sa destinée.

Attente horrible pour elle! anxiété fiévreuse qui faisait bouillonner son sang dans ses veines!

Instinctivement, elle poussa un cri de joie en voyant entrer le jeune Malcolm; il semblait qu'il apportait le bonheur sous les plis de son manteau. — Elle l'avait vu pâlir et froncer le sourcil quand le duc de Mauves avait annoncé le résultat de sa visite chez le baron Mossè; elle avait eu peur et elle s'était enfuie.

Or, il revenait rayonnant.

Il faisait son entrée dans la chambre avec cette satisfaction qui est l'expression du visage d'un homme qui vient de sortir victorieux d'un mauvais pas.

Elle se leva rapidement, lui sauta au cou, l'embrassa en disant :

— Tu m'as sauvée !

— Parbleu ! répondit simplement celui-ci.

Elle ne lui demanda pas comment ! — à quoi bon ! elle était sauvée ! Que pouvait-il y avoir en ce moment, où elle passait de la déception à l'espérance, de plus intéressant pour elle que son salut. — Elle en manifesta donc si brusquement sa joie, que Dominick fut obligé de l'interrompre.

Il lui raconta mot à mot sa conversation avec le duc de Mauves, au grand contentement de miss Malcolm, dont cependant le front se rembrunit quand le jeune homme eut achevé son récit.

— Qu'as-tu ? dit-il.

— Nous ne sommes pas au bout de nos peines, répondit miss Malcolm en secouant lentement la tête.

— Un peu de patience, que diable ! nous ne faisons que commencer.

— On peut bien se débarrasser d'une femme, dit d'une voix sombre l'institutrice; mais de douze hommes !...

— Bast ! murmura avec insouciance Dominick, un homme en vaut un autre, et deux hommes valent mieux qu'un. — Ils sont douze; nous serons vingt-quatre. — Ce n'est pas cela qui m'inquiète.

— Qu'est-ce donc?

— L'argent, répondit Dominick aussi laconiquement qu'il avait répondu à M. de Mauves.

— Le duc ne va-t-il pas avoir trois ou quatre cent mille francs de ce petit niais de Timoléon?

— Qu'est ce que quatre cent mille francs ! dit le jeune homme en haussant dédaigneusement les épaules.

— Dominick ! s'écria vivement la sœur, tu deviens trop ambitieux; d'année en année, tes désirs augmentent d'un million.

— Que veux-tu, chère Lisbeth, je ne suis pas amoureux, — je suis ambitieux. — Il faut toujours qu'une passion en remplace une autre. — Eh bien, l'ambition a cela de commun avec l'amour, que c'est une passion sans limites. — Je veux devenir plus riche que le baron : voilà mon rêve!

— Nick! tu te perds; j'aimerais mieux te voir amoureux.

— Malheureusement, on n'est pas libre de l'être quand il vous plaît.

— Pourquoi ne deviens-tu pas amoureux... de ta femme?

— Allons, je vois que tu vas tout à fait bien! tu commences à dire des sottises. — Adieu, je reviendrai ce soir; je dîne avec vous! le duc m'a invité officiellement.

— A ce soir donc, mon bon Nick.

Et le jeune homme quitta la chambre à coucher, juste au moment où Timoléon entr'ouvrait la porte du cabinet de toilette de son oncle.

— C'est moi, mon oncle, dit-il.

— Entre! cria le duc; je ne t'attendais plus.

— C'est vrai, j'arrive un peu tard, mon bon oncle; mais, imaginez-vous que Flora a eu ce matin une si singulière fantaisie que j'ai bien cru ne pas pouvoir venir vous faire mes adieux. — A propos, mon bon oncle, à quelle heure partez-vous donc?

— Je ne pars pas aujourd'hui, répondit le duc.

— Ah bien, si j'avais su! s'écria le jeune homme...

— Tu ne serais pas venu? dit le duc achevant sa phrase.

— Naturellement; et quand Flora va apprendre que vous n'êtes pas parti, elle sera furieuse contre moi. — Je l'ai laissée toute seule aux Champs-Élysées, au Moulin-

Rouge, où elle m'attend pour déjeuner, à moins qu'elle ne déjeune en m'attendant.

— Eh bien, j'aurais été très-fâché de ne pas te voir.

— Vous avez donc quelque chose d'intéressant à me dire?

— De très-intéressant.

— Pour moi?

— Pour toi et pour moi, garçon : nos intérêts ne sont-ils pas communs?

Le jeune homme fit une singulière moue en entendant ces mots : nos intérêts ne sont-ils pas communs?

Il flaira vaguement le sujet de la conversation, — à savoir, qu'il allait être question d'argent; mais à quel propos, dans quelle limite? il ne sut pas le deviner.

Cependant il fit bonne contenance, et, s'appuyant sur la pomme de sa canne, qu'il fit ployer, il dit, en se dandinant :

— Je parie, mon oncle, que je devine de quoi il s'agit?

— Toi! dit le duc de Mauves ayant l'air de le défier.

— Moi! moi! répéta-t-il en se frappant la poitrine; moi, Timoléon de Chastel, je parie que je devine ce que vous avez d'intéressant à me dire!

— Après tout, c'est possible, dit M. de Mauves d'un air insouciant; tu es très-perspicace.... quand tu veux.

— Eh bien, mon oncle, vous allez me parler du baron Mossè, et m'apprendre s'il nous a mystifiés, oui ou non. — Est-ce cela ?

— Timoléon, dit le duc de Mauves avec la plus grande gravité, regarde-moi bien en face!

— Pourquoi voulez-vous que je vous regarde en face, mon bon oncle? Vous me connaissez depuis vieux temps, puisque vous m'avez vu naître.

— C'est égal! on a d'autant plus de plaisir à voir les gens qu'on connaît, qu'on les aime davantage.

— Merci, mon bon oncle.

— Regarde-moi donc!

— Je vous regarde.

— Tu as vu le baron?

— Quel baron?

— Le baron Mossè?

— Naturellement, je l'ai vu, et vous aussi, puisque nous avons dîné avec lui avant-hier (à huit heures, en passant).

— Je veux dire que tu l'as vu depuis, et malgré la prière que je t'avais faite, tu lui as sans doute parlé du jeune Grec?

— Je vous assure que je ne l'ai pas vu depuis avant-hier; par conséquent, je n'ai pas pu lui parler du Télémaque, dont il est le Mentor.

— Tu me l'affirmes, garçon?

— Je vous le jure, mon oncle! dit Timoléon en levant la main.

— Je te crois, Timoléon! Alors, tu es doué de plus de perspicacité encore que je t'en prêtais!

Phénomène intellectuel extraordinaire, inexplicable pour moi du moins, — ces mots bien simples en apparence : *Plus de perspicacité que je ne t'en prêtais*, ramenèrent le jeune homme à ses premières conjectures sur le sujet principal de la conversation. Le mot *prêtais*, particulièrement, lui fit vaguement soupçonner qu'il allait être question d'emprunt, et il résolut, ayant cette crainte, d'aller au devant de la nouvelle demande de son oncle, c'est-à-dire de la comprimer, en lui parlant, n'importe à quel propos, de la nécessité où le mettaient ses besoins de réclamer le payement de ses dettes.

C'était, en apparence, une assez bonne combinaison, et le jeune homme en poussait le contentement jusqu'à la fierté.

Malheureusement, le duc de Mauves, qui connaissait son neveu à fond, en le voyant réfléchir, c'est-à-dire se livrer à un exercice tout à fait en dehors de ses habitudes, le duc de Mauves, disons-nous, se mit tout naturellement en garde, et il l'attaqua sans lui donner le temps de se reconnaître.

— Allons droit au fait, Timoléon, dit-il ; entre gens comme nous, on s'entend bien vite.

Le jeune lion le voyant lancé à fond de train sur lui, voulut parler, mais le duc l'arrêta :

— Tais-toi! dit-il ; je suis ton oncle, tu es mon neveu! — Voilà par quels liens du sang nous sommes unis tous les deux. — Mais il s'est trouvé, par hasard, que la sympathie la plus touchante a confirmé ces liens naturels. — En un mot, nous sommes aussi dévoués l'un à l'autre que deux frères. Eh bien, Timoléon, je fais appel à ton dévouement.

Le jeune homme voulut l'empêcher d'aller plus loin; il n'avait plus rien à deviner, il n'avait plus qu'à se défendre; mais le duc de Mauves ne lui laissa pas le temps de riposter.

— Je pourrais être ton père, poursuivit-il avec chaleur; c'est sans doute pourquoi, n'ayant pas d'enfant mâle, je t'ai aimé comme un fils. — Cette perspicacité dont je te complimentais, tout à l'heure, cette expérience précoce, si rare chez les jeunes gens d'aujourd'hui, cette profonde connaissance du cœur humain, que tu possèdes à un si haut degré; toutes ces qualités précieuses, c'est moi, — j'en suis fier, — qui te les ai données! — Tu es homme à l'âge où les jeunes gens balbu-

tient encore l'alphabet de la vie. Eh bien, au nom de cette science du monde, que j'aie payée si cher et que je t'ai donnée gratuitement, écoute-moi, mon neveu!... mon fils!...

XIX

OU UN ONCLE FAIT CHANTER SON NEVEU

Celui qui écrira un livre sur les comédiens du monde, une comédie, — fera une belle œuvre. Elle ne sera peut-être pas plus belle que la *Comédie humaine* du grand Balzac, à laquelle il manque malheureusement un dénoûment; mais celui-là révélera, sans aucun doute, à ses concitoyens, un des fragments les plus touchants de l'histoire des sociétés, négligé par Bossuet, dans son oraison sur l'histoire universelle.

A l'exception de deux ou trois véritables comédiens, comme celui que nous avons appelé l'illustre Champrosé, nous connaissons dans tous les théâtres de France peu d'artistes comparables à ceux que nous avons rencontrés dans les spectacles de la vie privée.

Le duc de Mauves était un des principaux acteurs de ce grand drame que la France joue quotidiennement devant les autres nations, et dont le décor représente Paris.

Nul mieux que lui ne savait débiter une tirade, se grimer, se voûter, se rajeunir ou se vieillir à volonté. A l'exception de l'objet de ses amours libidineuses, il n'aimait absolument rien; il ne ressentait aucune émotion,

et il n'avait fallu rien moins que la résurrection de sa femme pour lui faire connaître la terreur.

On connaît, d'autre part, la niaiserie, la sottise et la vanité de Timoléon; on peut donc à peu près deviner le résultat de leur entrevue.

— Écoute, dit le duc en l'entraînant dans son cabinet, et en le faisant asseoir sur un divan.

— Cela va être long! songea Timoléon avec la tristesse d'un homme qui, étant condamné à mort, voit préparer froidement devant lui les engins de torture.

— Combien te dois-je environ, mon cher garçon? demanda le duc d'un air négligé, six ou sept cent mille francs, je crois?

— Six cent mille francs juste, mon oncle! s'écria Timoléon, qui crut, mais vainement, avoir une excellente occasion de déclarer la nécessité où il était de réclamer... etc.

— Je croyais que c'était plus, dit le duc de l'air le plus candide; je te dois donc six cent mille francs; je vérifierai, pour que tu ne me trompes pas à ton désavantage. — Admettons que c'est six cent mille francs. — Sais-tu ce qui m'arrive?

— Non, répondit vivement Timoléon; mais, à cette occasion, mon bon oncle...

L'oncle ne lui laissa pas le temps d'ajouter un mot de plus.

— Frémis, dit-il vivement en serrant les mains de son neveu; prends encore exemple sur moi, et profite de mon expérience : j'ai été trompé!

— Vous, mon oncle?

— Moi, Timoléon!

— Par votre institutrice? — Je ne vous le disais pas, mon oncle, mais j'en étais sûr.

— Tais-toi, enfant, reprit le duc avec une mélancolie qui n'avait rien de feint, — et ne calomnie pas la vertu la plus pure qui soit sous la coupole des cieux!

— Ah! ce n'est pas elle! dit Timoléon; alors, c'est une autre!...

— Ce n'est pas d'une femme que je te parle, mon cher enfant.

— Ah! fit pour la seconde fois le jeune lion. C'est que quand on parle de tromperie, voyez-vous, mon oncle, moi, je pense tout de suite aux femmes... et aux hommes, par conséquent.

— Non, cher Timoléon, il ne s'agit ni de miss Malcolm ni d'aucune autre femme; il s'agit d'un homme en qui j'avais mis toute ma confiance.

— Ah! dit pour la troisième fois Timoléon; vous avez confiance dans la vertu des hommes, vous, mon oncle?

— Rassure-toi, cher enfant, c'est la dernière fois! Que je devienne un scélérat si j'ajoute encore foi aux promesses des hommes! Enfin, un homme avait surpris ma confiance! Il était jeune, riche, beau, noble, et d'excellente maison! Un des beaux noms de sa contrée! — A première vue, ce personnage m'avait été sympathique, et je lui accordai instinctivement toute ma confiance! — Il était à la tête d'une des plus grandes entreprises qui soient jamais écloses sous cette cloche qu'on appelle le cerveau d'un homme. Comme tous les grands inventeurs, il était pauvre! — Je ne le laissai pas tendre la main. — Je l'avais deviné depuis longtemps. Je lui conseillai de mettre sa découverte en actions; et je lui offris spontanément, sans arrière-pensée, sans défiance, de prendre pour cinq cent mille francs d'actions dans l'exploitation de sa découverte.

— Mais c'est votre affaire de Londres que vous me contez là, mon oncle! s'écria Timoléon.

— En effet, repartit l'oncle d'un air à demi fâché; mais de quoi donc veux-tu que je t'entretienne, puisque je t'ai annoncé que je te parlerais de choses qui nous intéressaient tous les deux?

— C'est vrai, mon oncle!

— Je continue. — Cet homme, par une fatalité sans pareille, a rencontré pour gérant un pauvre diable comme lui (voilà ce qui a pu exciter sa sympathie), d'une ignorance, d'une paresse ou d'une malhonnêteté incurables, de façon que peu à peu le conseil d'administration s'est fâché, et il a demandé l'expulsion de ce gérant.

— Il a bien fait, le conseil, dit Timoléon pour avoir l'air de dire quelque chose.

— Sans doute, garçon, reprit le duc de Mauves. — Aussi ne suis-je pas absolument inquiet.

— Ah! tant mieux! s'empressa de dire le neveu, qui recouvrait l'espoir de demander son remboursement.

— Je ne suis pas absolument inquiet, continua le duc, — puisque je connais ton dévouement.

La grimace que fit Timoléon, en entendant ces derniers mots, est intraduisible; il y a des choses qu'il faut renoncer à exprimer. Il fut si vivement impressionné, qu'il n'osa pas interrompre son oncle, et qu'il s'abandonna à son bon destin.

— Il faut trois millions pour remettre l'affaire en marche, dit froidement le duc de Mauves.

Timoléon bondit.

— Ne t'effraie pas, garçon, reprit l'oncle; je ne te demande pas trois millions, je ne veux pas t'égorger, que diable!...

Timoléon sourit, comme s'il allait se battre en duel.

— Il ne me manque plus, continua le duc de Mauves, pour compléter ces trois millions, que cinq cent mille francs.

— C'est une somme, mon oncle!

— En effet, Timoléon! et je le sais d'autant mieux que c'est moi qui suis obligé de la fournir. Or, je ne puis en ce moment disposer que de cent mille francs!

— Êtes-vous heureux, mon oncle! s'empressa de dire Timoléon, qui crut avoir trouvé un joint, moi qui allais justement vous demand...

Le duc lui coupa la parole en lui saisissant violemment le bras.

— Laisse-moi achever, dit-il; il me manque donc quatre cent mille francs pour parfaire la somme. — Eh bien, voici où je vais avoir la preuve irrécusable de ton dévouement. Je ne fais pas de finesse avec toi. Je n'y vais pas par quatre chemins : je te demande simplement de me prêter ces malheureux quatre cent mille francs!

— Écoutez, mon bon oncle, je vous assure que ce serait avec le plus grand plaisir que je vous rendrais...

— Je n'ai pas besoin de t'entendre, interrompit le duc; je connais ta pensée mieux que tu ne la connais toi-même; tu es affligé de ne pas trouver l'occasion de me rendre un service d'une plus grande importance; console-toi, garçon, cette occasion *se présentera, garde-toi d'en douter*.

— Non, mon oncle, je n'ai pas cette pensée, s'écria Timoléon, et loin de là : j'avais l'intention de vous réclam...

— Tu n'as pas même cette pensée, reprit le duc. — Merci, cher enfant. — Heureux celui dont la main droite ne sait pas ce que donne la main gauche.

— Mais, mon oncle...

— Pourquoi une explication? je te comprends.

— Non... mon oncle, laissez-moi vous dire que je désirais...

— Rien, Timoléon, rien; je te sais par cœur. — Tu ne peux donc rien me dire que je ne sache d'avance. Tu refuses mes remercîments; tu n'acceptes pas les témoignages, bien naturels cependant, de ma reconnaissance. — Soit; n'en parlons plus! J'ai été jeune comme toi; je comprends ces élans généreux.

— Mais tout au contraire, mon oncle, dit Timoléon en se levant, je voulais vous dire...

— Que tu es enfant, Timoléon! Est-ce que j'ai besoin de tes protestations d'amitié? Est-ce que...

— Sacredié! mon oncle; vous m'entendrez! — s'écria le jeune lion en se bouchant les oreilles, comme pour faire bien comprendre à son oncle qu'il ne voulait plus l'écouter. — Si vous parlez toujours, nous ne pourrons pas nous entendre. — Je vous dis qu'en ce moment je suis gêné moi-même, et qu'en venant vous voir j'avais l'intention de vous demander...

— Tu es gêné, mon cher enfant! dit le duc de l'air le plus attendri. — Comment! mon fils d'élection est dans la gêne, et je n'en savais rien! Mais, rassure-toi, je te fais entrer dans une affaire superbe! Tes quatre cent mille francs nous en rapporteront quatre-vingt mille avant six mois. — C'est quarante pour cent d'intérêt; connais-tu un meilleur placement?

— Je ne nie pas les avantages, mon oncle, mais je vous répète que je n'ai pas d'argent, et que, par conséquent, loin de vous en prêter, je me berçais de l'espoir de vous en demander.

— Timoléon, nous nous comprenons enfin! — Tu es

gêné, tu as besoin de gagner de l'argent, et la meilleure preuve, c'est que tu venais ici pour m'en demander.

— C'est cela !

— Eh bien, il n'y a qu'un moyen de gagner de l'argent, c'est de spéculer. — Envoie-moi donc, dans le plus bref délai, ces quatre cent mille francs, et qu'il n'en soit plus jamais question entre nous. — Je suis honteux d'en avoir si longtemps parlé. Tu dois avoir faim, mon cher enfant; allons vite déjeuner.

Et, ce disant, le duc de Mauves essayait d'entraîner Timoléon; mais celui-ci, se campant sur sa canne, résista assez vigoureusement à l'appel du duc.

— Sacredié! dit-il (juron qui lui était familier), il y en a un des deux qui ne comprend pas l'autre; je vous dis, mon oncle, que je venais vous demander de l'argent; vous me devez six cent mille francs, que diable!

— Six et quatre que tu vas me donner, dit le duc, font dix; c'est juste un million que je vais te devoir.

— Écoutez, mon oncle, dit Timoléon hors de lui, puisque cela paraît vous faire plaisir, je vous aime, je vous adore, je vous vénère même, — si vous voulez; mais que je sois pendu si je vous donne un sou !

— Que tu es enfant, Timoléon! reprit le duc en se rapprochant de lui : est-ce que tu voudrais me laisser dans la peine? Est-ce que ton cœur ne bat pas, à la pensée que le nom de nos ancêtres peut être en jeu? Pour tout te dire, je suis à la veille de manquer aux engagements les plus sacrés.

— Écoutez, mon oncle, vous n'êtes pas franc avec moi, dit résolûment le jeune lion.

— Tu me taxes d'imposture ! s'écria le duc de Mauves en feignant la plus grande indignation.

— Pas précisément, mon oncle; mais vous me prenez

pour un autre. — Il vous reste encore huit jolis millions, et je ne puis pas m'expliquer comment au lieu de me demander de l'argent, quand vous m'en devez déjà, vous n'en prenez pas tout simplement chez le baron de Mossè, qui est l'administrateur de votre fortune.

— Tu aurais raison, dans toute autre circonstance; mais songe donc que le baron meurt d'envie d'acheter l'affaire. Si je prends chez lui tout d'un coup, brusquement, une aussi forte somme, il est homme à m'en demander l'emploi, et à deviner ce qui se passe. Si bien qu'il se dégoûtera de l'affaire, ou qu'il voudra tout accaparer; mais vous autres, jeunes gens du monde, ajouta-t-il en se souvenant des reproches du baron Mossè, vous êtes d'une ignorance crasse en matière d'industrie. — Je ne dis pas cela pour toi, qui es un des jeunes hommes les plus intelligents de ta génération.

— Écoutez, mon oncle, interrompit Timoléon, nous ferons des théories là-dessus une autre fois.

— Pourquoi pas aujourd'hui? je suis libre toute la journée, et je serais enchanté de la passer avec toi où tu voudras.

— Vous êtes bien aimable; mais je vous ai dit que Flora m'attendait au Moulin-Rouge; je ne puis donc pas accepter votre invitation. — J'ai le regret, en outre, de ne pas pouvoir vous satisfaire d'un autre côté.

— Que veux-tu dire?

— C'est une allusion aux quatre cent mille francs.

— Tu me les refuses donc? Que ne le disais-tu franchement?

— Mais voilà une demi-heure que je ne vous dis pas autre chose.

— Ainsi, le nom de tes ancêtres traîné dans la boue! le blason de tes pères honteusement souillé! la gloire

des siècles passés, la fierté des temps présents, rien ne t'émeut, rien ne t'attendrit?

— Vous exagérez beaucoup votre situation ; il ne faut pas crier avant qu'on ne vous écorche !

— Ingrat ! murmura le duc de Mauves en se frappant le front.

— C'est cela, dites-moi des sottises; injuriez-moi tant que vous pourrez, je ne m'en formaliserai pas; mais, sacredié ! ne me demandez plus d'argent, et là-dessus, adieu, mon oncle ! et je vous pardonne la scène que Flora va me faire quand je vais arriver.

— Ainsi, rien ne te touche ! dit le duc en croisant les bras et en regardant son neveu fixement.

— Adieu, adieu, mon oncle.

Il allait sortir, quand le duc de Mauves lui prit violemment le bras, comme il avait déjà fait pour le retenir.

— Dieu me pardonne! tu es fou, mon garçon, dit-il.

— Mon oncle, laissez-moi, dit en le repoussant le jeune homme exaspéré.

— Va-t-en, si tu veux, dit le duc de Mauves, qui, après après avoir employé tous les moyens de séduction dont il se servait auprès de son neveu, fut contraint d'en venir aux moyens extrêmes. — Va-t-en si tu veux, garçon; mais aussi vrai que je crois être ton oncle, je t'envoie dès demain en cour d'assises !

— Vous, mon oncle ! s'écria le jeune homme en pâlissant.

— Moi? mon neveu ! répondit le duc en lui lâchant le bras.

— Que voulez-vous dire?

— Va-t-en donc, puisque tu es si pressé. Flora va te gronder !...

— Expliquez-vous !

— Je n'ai pas d'explication à donner à un ingrat.

— Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas?

— C'est une question que vous pourrez adresser demain au procureur du roi.

— Le procureur du roi! balbutia le jeune homme, tremblant de tous ses membres.

— Votre affaire est de son ressort, continua le duc de Mauves.

— Mon oncle! dites-moi que c'est pour m'effrayer.

— Je ne suis plus votre oncle!

— Vous parliez tout à l'heure de l'honneur de votre nom; si je vous comprends bien, votre accusation l'entacherait diablement, car vous ne pouvez que me dénoncer, vous n'avez plus de preuves!

— Je n'en ai qu'une, dit froidement le duc de Mauves.

— Laquelle? demanda le jeune homme avec effroi.

— La lettre de change, répondit M. de Mauves en fronçant le sourcil, pour donner à son visage l'expression de la plus violente colère.

— La lettre de change! répéta Timoléon, dont le visage se décomposa.

— Oui! dit laconiquement le duc.

— Ce n'est pas possible..., bégaya le jeune faussaire... Vous voulez m'éprouver; je sais bien que vous n'avez plus ma lettre...

— Comment le sais-tu? demanda le duc en le regardant d'un air de mépris.

— Vous me l'avez dit!

— Imbécile! fit le duc en haussant les épaules.

Puis, ouvrant un des tiroirs de son bureau, il tira un papier cacheté, et montrant à Timoléon la suscription :

— Lis! dit-il.

Le jeune homme lut cette phrase :

« Ne jamais tomber à *faux!* »

Mais Timoléon ne comprit pas le sens de cette épigraphe à double entente.

Il relut une seconde et une troisième fois cette courte phrase sans pouvoir arriver à en tirer une conclusion, et surtout une moralité quelconque.

— Comprends-tu? demanda le duc.

— Non! répondit le jeune homme.

Le duc décacheta le paquet, et, tirant un papier timbré, il le présenta de loin à son neveu.

— Tu as l'entendement difficile! dit-il.

Timoléon, en reconnaissant la lettre de change, bondit pour la saisir.

— Es-tu bête! dit froidement le duc de Mauves, qui s'attendait à cette aventure, en le repoussant si vigoureusement de la main, qu'il alla tomber sur le divan; comment, tu me crois assez naïf, après avoir conservé si précieusement ton autographe, ou pour mieux dire, en marchant sur les racines grecques, ton *faux tographe*, tu me crois, dis-je, assez naïf pour me le laisser prendre? — Mais, malheureux que tu es, on doit te voler ta montre en plein midi; et cela refuse, ajouta-t-il en haussant dédaigneusement les épaules, de prêter de l'argent à son oncle! — Allons! remets-toi, espèce de Jocrisse, et tâchons de causer sérieusement, si c'est possible.

— Ah! mon oncle, dit sourdement le jeune homme en baissant la tête; exclamation qui signifiait à la fois : Que d'admiration et de mépris j'ai pour vous!

— Quand tu te récrieras! dit durement le duc, tu n'en auras pas moins fait une fausse lettre de change, et tu ne m'en prêteras pas moins quatre cent mille francs!

— Mon oncle, dit piteusement Timoléon, vous êtes maître de moi.

— Parbleu ! fit le duc.

— Je vous trouverai vos quatre cent mille francs dans quelques jours.

— J'en ai besoin demain! dit impérieusement M. de Mauves.

— Demain, c'est bientôt, objecta le jeune homme.

— Si demain, à quatre heures, continua le duc, je n'ai pas les quatre cent mille francs, à cinq heures je remets ta lettre au procureur du roi.

— Vous ne ferez pas cela ! s'écria Timoléon.

— Aussi vrai que tu es un âne bâté, je le ferai.

— Eh bien, mon oncle, demain vous aurez votre argent ; mais vous me rendrez cette maudite lettre.

— Je fais des conditions, répondit orgueilleusement le duc, mais je n'en accepte pas.

— Cependant, vous ne pouvez pas tenir suspendu éternellement ce couteau sur ma tête ! Ma fortune tout entière n'y suffirait pas.

— Selon que tu agiras, j'agirai.

— Voyons, mon oncle ! promettez-moi de me remettre la lettre quand je vous remettrai les quatre cent mille francs ! Donnant, donnant.

— Je ne dis pas non.

— Demain, à midi, vous les aurez ! s'écria Timoléon, qui s'en alla en croyant avoir remporté une grande victoire.

Le cabinet du duc de Mauves donnait d'un côté dans le salon par lequel était sorti Timoléon, et, d'un autre côté, dans un corridor qui faisait le tour de son appartement.

Or, pendant toute cette conversation du duc de Mauves et de son neveu, miss Malcolm, qui était tout à fait remise de ses émotions par le calmant que lui avait

administré Dominick, mademoiselle Malcolm, disons-nous, était sortie de sa chambre sur la pointe des pieds, et, entendant dans le corridor du duc de Mauves un bruit de voix, avait collé son oreille contre la porte du cabinet, et avait entendu toute la conversation de l'oncle et du neveu.

De cette discussion entre bons parents, miss Malcolm avait tiré une conclusion bien simple : c'est que le moyen de soutirer de l'argent au jeune Timoléon reposait tout entier, comme l'avait indiqué Dominick, sur la lettre de change du susnommé Timoléon. Or, de la connaissance de cette vertu qu'avait une lettre de change au désir de se l'approprier pour en faire l'épreuve, il n'y avait qu'un pas, et la jeune miss n'hésita pas à le franchir.

Elle eut donc un désir immodéré de se saisir de cette pièce précieuse. — Les moyens n'étaient pas nombreux; mais l'institutrice était douée d'une imagination pour le moins aussi vive que celle de son frère Dominick. Elle choisit donc le moyen qui s'offrit à elle le premier, certaine que c'était le meilleur.

Elle entra dans le cabinet du duc presque aussitôt que le jeune Timoléon en sortit.

Elle entra brusquement, sans frapper, à l'improviste; elle souleva rapidement la portière, et elle fut près du duc de Mauves, qui était en train de remettre la lettre de change dans l'enveloppe d'où il l'avait extraite.

— Toi! s'écria-t-il joyeusement en apercevant miss Malcolm.

— Je vous cherche partout, mon cher duc, répondit l'institutrice en jetant à la dérobée un regard sur le papier que tenait le duc de Mauves et sur le tiroir entr'ouvert dans lequel il allait le replacer.

— Tu me cherches, mon enfant? demanda le duc avec tendresse.

— Depuis un quart d'heure.

— Je n'ai pas osé te déranger! dit-il. J'ai cru que tu dormais, et je ne voulais te réveiller qu'à l'heure du déjeuner.

— Il est servi, dit-elle. — Mais vous semblez très-occupé; je vous laisse.

— Je n'ai rien à faire, ma chérie!

— Vous écrivez, je crois?

— Non.

— N'est-ce pas une lettre que vous tenez à la main?— A qui écrivez-vous s'il vous plaît, monsieur le duc?

— Ce n'est pas une lettre, dit le duc de Mauves en tirant de l'enveloppe la lettre de change confectionnée par Timoléon, et en en montrant la moitié à l'institutrice; c'est un objet que ne doivent jamais voir les jeunes filles; c'est un papier timbré.

— Fi! dit miss Malcolm d'un air dédaigneux; cachez cela bien vite, et venez déjeuner; on nous attend.

Le duc fourra vivement la lettre dans le tiroir de son secrétaire, qu'il ferma à double tour, et il remit la clef dans la poche de son habit.

Puis, offrant le bras à miss Malcolm, ils passèrent dans la salle à manger.

Le déjeuner, auquel assistaient les deux autres filles du duc de Mauves, fut silencieux et froid, comme tous les repas de famille.

Nous n'en parlerions donc pas si un incident n'avait fourni à l'institutrice un moyen d'accomplir son projet, c'est-à-dire de s'emparer dans la journée de la lettre de change, puisque le duc de Mauves était homme à la rendre à son neveu, le lendemain en recevant l'argent.

Les deux filles du duc venaient de sortir, laissant leur institutrice en tête-à-tête avec leur père, quand miss Malcolm, qui avait l'habitude de servir le café, laissa tomber la cafetière sur l'épaule du duc.

— Aïe! aïe! cria le duc, dans le cou duquel quelques gouttes de café étaient tombées.

— Ah! monsieur le duc! s'écria miss Malcolm d'un air terrifié, vite! vite! ôtez votre habit!

Le duc ôta son habit.

L'institutrice s'en saisit; puis, faisant un seul saut jusqu'à la porte de la salle à manger, elle sortit en disant : Je vais en chercher un autre.

La porte était à peine fermée, qu'elle avait la clef du bureau.

Une autre se fût contentée de courir la chance que le duc de Mauves, en endossant un nouveau vêtement, ne réclamât pas les objets divers contenus dans l'ancien.

Mais miss Malcolm, bohémienne s'il en fût, était fataliste : elle croyait fermement à l'impossibilité de se soustraire aux bons comme aux mauvais sorts. Si bien qu'elle aimait mieux prendre qu'apprendre, et tenir que courir.

Elle s'imagina donc que son destin lui commandait de satisfaire son désir aussitôt qu'elle en aurait l'occasion, et, au lieu d'aller chercher un habit dans la garde-robe du duc de Mauves, elle se dirigea vers son cabinet de travail, et après avoir regardé de côté et d'autre dans le corridor si personne n'était devant ou derrière elle, elle entra résolûment dans le cabinet, ouvrit le tiroir du bureau dans lequel était la lettre, la prit, referma le tiroir, et sortit avec un sang-froid digne d'un plus ancien chef de brigands.

Elle franchit rapidement l'espace qui la séparait du

cabinet de toilette, et après avoir mis dans l'habit qu'elle prenait tous les objets trouvés dans les poches de l'habit qu'elle laissait, elle rentra dans la salle à manger, où le duc l'attendait en grelottant.

Cette opération, si importante pour l'institutrice, puisqu'elle offrait à son frère et à elle une source de fortune pour l'avenir si les *vivres* venaient à manquer, ne dura pas certainement cinq minutes.

Aussi miss Malcolm arriva-t-elle tout essoufflée.

Le duc endossa l'habit qu'elle lui apportait, et trouvant, en mettant les mains dans toutes ses poches, les choses à leur place, il embrassa miss Malcolm pour la remercier de sa complaisance.

Il était une heure; c'était le moment d'aller à la préfecture.

M. de Mauves se leva, et prenant le bras de l'institutrice, il la conduisit dans le cabinet de travail de ses filles, qui, tout au contraire de la fille du baron Mossè, qui ne désirait qu'achever son éducation, maudissaient le jour où leur père avait eu la mauvaise pensée de leur donner une institutrice.

Le duc, qui, d'habitude, passait une heure avec elles aprés le déjeuner, allégua pour se retirer, sa visite au préfet de police, et, après avoir dit deux ou trois paroles affectueuses à ses filles, et avoir lancé à miss Malcolm les regards les plus amoureux, le duc se retira rayonnant de joie, car la scène qu'il venait d'avoir avec son neveu lui avait donné tout espoir de réussite auprès du préfet.

XX

DE LA POLICE EN GÉNÉRAL ET DU HOUX EN PARTICULIER

En quittant miss Malcolm, le duc de Mauves, tout rayonnant d'espérance, monta en voiture et se dirigea vers la préfecture de police.

Il ne restera bientôt plus nul vestige du vieux palais de saint Louis. Nous engageons donc ceux qui n'ont pas encore vu à l'intérieur ce monument pittoresque, à se hâter d'aller visiter ses ruines.

Quand, en venant par le Pont-Neuf, on est entré sur le quai des Orfèvres, on tourne à gauche pour pénétrer dans la rue de Jérusalem.

Cette rue, bâtie de hautes maisons, sorte de cul-de-sac étroit, boueux, fétide, obscur et froid en plein midi, malgré toute la bonne volonté du soleil, est le couloir mystérieux qui conduit à ce Pandémonium qu'on appelle la Préfecture de police.

La voiture du duc franchit la porte, toujours béante, de l'hôtel, et s'arrêta dans la cour.

Le duc descendit, et, après s'être fait annoncer par l'huissier, il entra dans le cabinet du préfet de police.

Nous ne rapporterons pas leur conversation. Sauf quelques légères variations, M. de Mauves exécuta devant le préfet de police ce grand morceau à quatre mains dont le jeune Malcolm avait trouvé le thème.

Quant au préfet, comme il n'avait aucune raison de croire que le duc de Mauves, qu'il connaissait à fond comme débauché, était, de plus, un scélérat du plus gros

calibre, le préfet, disons-nous, ainsi que l'avait prévu le frère de l'institutrice, écouta la narration de M. de Mauves, avec curiosité d'abord, intérêt ensuite, et de l'intérêt au plus vif attendrissement, quand le duc eut achevé son récit.

Et, toujours comme l'avait prévu le bon Dominick, le préfet fit appeler le chef de la sûreté générale, et lui recommanda d'une façon toute spéciale son noble ami le duc de Mauves.

Cette présentation faite, le duc remercia cordialement son ami, et, après l'avoir salué, suivit le chef de la sûreté générale dans son cabinet.

Celui-ci (dans la discrétion duquel le préfet avait assuré le duc de Mauves qu'on pouvait avoir une confiance absolue) présenta un fauteuil à M. de Mauves, et lui demanda quel était l'objet de sa requête.

Celui-ci rejoua, note par note, le même morceau de la composition de Dominick, qu'il venait d'exécuter devant le préfet, et il produisit, disons-le, sur le chef de la sûreté générale, les mêmes effets de curiosité, d'intérêt et d'attendrissement qu'il avait produits chez son supérieur.

— De façon, monsieur le duc, dit le chef de la sûreté, quand le duc eut exposé son désir, que l'objet de votre requête est tout simplement de demander notre intervention secrète pour éviter le scandale?

— Uniquement, monsieur, répondit le duc de Mauves.

— C'est grave, très-grave! murmura le chef de la sûreté, en hochant la tête d'un air de doute.

— Voyez-vous un obstacle? demanda vivement le duc.

— Ah! si je n'en voyais qu'un! s'écria le chef de la sûreté, ce ne serait rien. Mais j'en vois un grand nombre.

— Quel est le principal?

— Le principal et le premier par conséquent, c'est que nous n'avons pas le droit, et sous aucun prétexte, à moins d'un ordre formel de M. le ministre de l'intérieur, de nous occuper des affaires des simples particuliers. Monsieur le duc comprend bien ce que j'entends dans ce cas par les mots : simples particuliers; je veux dire qu'en dehors des matières bien définies qui sont du ressort de la police judiciaire, il nous est expressément défendu de nous occuper de toute affaire, quelqu'importante qu'elle soit, en dehors de nos attributions.

— Mais M. le préfet, cependant, interrompit le duc déconcerté, m'avait fait espérer, monsieur, que vous pourriez, sinon personnellement, du moins m'aider, avec le concours de votre savante expérience, à sortir à mon honneur de cette déplorable aventure.

— M. le préfet a eu raison, monsieur le duc, reprit le chef de la sûreté, de vous promettre mon assistance et le concours de mes lumières, si faibles qu'elles soient. M. le préfet n'a pas de serviteur plus dévoué que moi; c'est vous dire, monsieur le duc, que je mets mon dévouement au service de ses amis. Mais, dans l'affaire qui nous occupe, il n'est pas plus question de dévouement que d'expérience. L'affaire en elle-même est des plus simples, et en deux ou trois heures nous en serions maîtres, si le profond secret dans lequel doivent être faites les démarches, selon votre désir, ne la hérissait de difficultés.

— Alors, monsieur, interrompit le duc, qui recommençait à trembler, vous ne voyez aucun moyen de me sortir de là?

— Je ne dis pas cela, monsieur le duc, objecta le chef de la sûreté.

— Que dites-vous donc alors, monsieur?

— Je dis, monsieur le duc, qu'étant chargé de la sûreté générale, — ce dernier mot indique suffisamment qu'il ne peut être question de sûreté particulière, — je ne puis personnellement vous être d'aucune utilité; et c'est facile à comprendre : il y a à Paris seulement cent mille personnes, ce qui en suppose au moins un million dans le royaume, qui pourraient se tirer de grands embarras, si la police, secrète pour tous, l'était pour chacun. Mais si je ne puis pas vous aider moi-même, je puis vous indiquer une façon d'en venir au même résultat.

— Parlez donc, monsieur! dit avec impatience le duc de Mauves.

— Il va sans dire, monsieur le duc, que je vous demande la plus extrême discrétion pour ce que je vais avoir l'honneur de vous confier.

— Naturellement, monsieur.

— Vous allez, du reste, juger vous-même de l'importance de la confidence que je vais vous faire.

— De quoi s'agit-il, monsieur?

Ou je me trompe fort, — songea à ce moment le chef de la sûreté, un des plus anciens et des plus intelligents commissaires de Paris, qui avait à dessein causé et fait causer son visiteur, pour l'examiner à loisir et l'étudier, — ou je me trompe fort, ou le profond secret que réclame cet homme pour une affaire si simple, doit avoir un crime pour motif.

— Voici, monsieur le duc, reprit-il avec lenteur naturelle en apparence, mais qui lui permettait d'achever tranquillement son examen, il y a, outre la police politique et la police judiciaire, une police qu'on pourrait appeler police d'amateurs. Une foule de gens, dont le nombre vous surprendrait sans doute, font de la police

en quelque sorte pour leur compte : nous les connaissons tous, et nous les tolérons, parce qu'ils nous rendent de temps à autre quelques services, en nous faisant part de certaines découvertes qui ont échappé à la perspicacité de nos agents officiels. — Dans les cas semblables à celui qui nous occupe, quand la personne qui réclame notre assistance est, bien entendu, recommandable, nous lui confions, sous le sceau du plus grand secret, le nom et l'adresse de celui de ces agents volontaires qui connaît plus spécialement la nature de l'affaire dont il s'agit.

— Alors, tout va bien ! s'écria le duc de Mauves, dont la figure passa subitement de la crainte au plus extrême contentement.

C'est bien un criminel, comme je le pensais, songea le chef de la sûreté, interprétant avec une admirable justesse l'explosion de joie de son noble interlocuteur.

— Je vais donc, reprit-il, monsieur le duc, avoir l'honneur de vous indiquer le nom et l'adresse d'un de ces hommes, et vous irez vous entendre avec lui ; mais, au préalable, permettez-moi de vous le répéter, je ne saurais trop insister sur ce sujet. Je ne vous donne le nom et l'adresse de cet agent volontaire (ce qui implique clairement que ce n'est point un agent officiel) qu'à titre de pur renseignement. Nous ne répondons nullement de lui. Nous le désavouons complétement.

Il peut aller plus loin qu'il ne faudrait dans la poursuite d'une affaire, et, par conséquent, nous compromettre. Vous comprenez, monsieur le duc, que nous avons dû prendre toutes nos précautions. Qu'il se fasse un mauvais coup que nous ne saurions prévoir, que le procureur du roi évoque l'affaire, et voilà un particulier, s'il n'est pas honorable comme vous, monsieur le duc, qui a été victime d'un agent dont la police l'a autorisé

à se servir : de là, scandale devant un jury, articles fulminants des journaux de l'opposition, démission du préfet, du chef de sûreté, des employés de son service, etc., etc.; enfin, monsieur le duc, voilà le résultat d'une indiscrétion dans l'affaire dont nous nous entretenons; j'ai donc l'honneur de vous dire pour la troisième fois, monsieur le duc : entendez-vous avec cet homme comme bon vous semblera, mais nous ne prenons nullement la responsabilité de ses actes.

— Très-bien, monsieur, dit le duc de Mauves, j'en fais mon affaire, et je vous répète que, quoi qu'il arrive, vous n'aurez nulle occasion de vous plaindre de ma discrétion.

— Je n'en doute pas, monsieur le duc, répondit en s'inclinant le chef de la sûreté, qui venait de faire une réponse absolument contraire à sa pensée.

— Et où trouve-t-on cet agent? demanda M. de Mauves.

— Chez lui, monsieur le duc, au Grand-Montrouge. A l'extrémité, et au commencement de la grande route, se trouve un petit café ou cabaret, aux carreaux dépolis, aux volets d'un brun-rouge, à l'enseigne du *Houx-Blond*, ce qui est le blason ou les armes parlantes du personnage dont nous parlons. Il s'appelle en effet Fragon, qui est, monsieur le duc ne l'ignore pas, un petit houx; et la nuance de ses cheveux étant le blond clair, de là cette enseigne à double entente : Au Houx-Blond.

— A quelle heure peut-on le trouver?

— On le trouve à peu près toute la journée. Tous ces hommes-là sont un peu de l'espèce des oiseaux de nuit, ils ne voient pas le soleil avec plaisir.

— Je n'ai alors qu'à demander M. Fragon? dit le duc.

— Non pas! monsieur le duc, s'écria le chef de la sûreté, puisque je vous dis que c'est un café-cabaret;

c'est pour indiquer qu'il y a ou qu'il peut y avoir des consommateurs.

— C'est juste! dit le duc de Mauves. Alors, que demanderai-je?

— Vous demanderez, monsieur le duc, tout simplement à vous rafraîchir.

— Et cela suffira?

— Attendez! Un homme de taille moyenne et de cheveux blonds à l'arrière, car le devant de la tête est absolument chauve, la figure rose, les moustaches longues, et le menton orné d'une royale qui vous rappellera, monsieur le duc, les têtes rondes du temps de Cromwell, viendra sans doute à vous. En cas d'absence ce serait une femme, d'assez forte encolure, qui vous adresserait la parole. Mais, que ce soit l'un ou l'autre, le résultat sera le même. L'un des deux vous répondra donc à cette demande : Donnez-moi de quoi me rafraîchir?—Que préférez-vous? Vous répondrez : De la liqueur de *Fra-Houx*. Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur le duc, que Fra est la première syllabe de son nom (Fragon!) et que la dernière syllabe en est l'expression allégorique. En prononçant ces simples mots, il vous comprendra, et vous dira : Veuillez, monsieur, entrer dans la pièce voisine, on va vous servir.

— C'est tout? demanda le duc de Mauves, étonné de la simplicité des moyens avec lesquels on pouvait entrer si vivement en relations avec un homme duquel sa vie, en quelque sorte, dépendait.

— C'est tout, monsieur le duc, répondit le chef de la sûreté.

— Alors, en sortant d'ici, je puis aller le trouver en toute assurance?

— En toute assurance, monsieur le duc.

— Merci, monsieur! Et si, à mon tour, je puis vous être d'une utilité quelconque, un jour ou l'autre, comptez, je vous prie, sur la reconnaissance du duc de Mauves, qui met tout son crédit à votre disposition.

— C'est moi qui vous remercie, répondit le chef de la sûreté. Vous ne me devez rien, puisque je ne fais qu'obéir à M. le préfet.

— Eh! au moins, monsieur, permettez-moi de me regarder comme votre débiteur, interrompit le duc en saluant le chef de la sûreté et en se retirant.

Il descendit rapidement, et remontant en voiture, il donna ordre à son cocher de le conduire Grande-Rue du Grand-Montrouge.

Il traversa toute cette Beauce de la banlieue du sud de Paris, le cœur aussi léger que s'il allait à un premier ou à un dernier rendez-vous d'amour.

Au bout de la Grande-Rue, il descendit de voiture, et s'achemina à pied vers le cabaret.

Il était facile à découvrir, étant isolé sur la grande route, c'est-à-dire à un demi-kilomètre de tout voisinage.

Il tourna le bouton de la porte, ayant inutilement cherché une sonnette, et entra dans un petit corridor de quatre ou cinq pieds carrés, qui conduisait à la salle ou pièce principale de cette maison.

C'était une pièce assez vaste, plus longue que large, basse de plafond, brune de ton et enfumée au delà de toute expression.

Cinq ou six personnages à figure assez caractéristique, et qu'à première vue on aurait pu prendre pour de vieux troupiers, bien qu'en les examinant d'un peu plus près on eût remarqué, dans leur tournure, un débraillé, c'est-à-dire une franchise exagérée, qui n'avait rien de mili-

taire; cinq ou six personnages, disons-nous, les uns le verre à la main, et les autres la pipe à la bouche, étaient assis autour d'une petite table, sur laquelle un jeu de carte abattu révélait l'occupation des habitués du café, au moment où le duc de Mauves avait fait son apparition.

Chacun de ces hommes jeta sur lui un regard de curiosité rapide, puis, comme si la vue du nouveau venu ne leur eût inspiré qu'un médiocre intérêt, ils reprirent leurs cartes, et se remirent à jouer, sans avoir l'air de faire la moindre attention à lui.

Cependant, si le duc eût été un observateur, il se fût bien vite aperçu de l'attention ardente dont il était l'objet de la part de chaque joueur.

En effet, quoiqu'ils eussent, en apparence, les yeux fixés sur leurs cartes, les joueurs, du coin de l'œil, l'examinaient avec le soin le plus minutieux.

Le duc, en homme bien élevé, c'est-à-dire peu habitué à fréquenter ces sortes de tapis-francs, ôta respectueusement son chapeau, et salua l'assistance avec une politesse qui eût été simplement de bon goût dans le monde, mais qui, dans ce lieu, sembla d'une excessive recherche et d'un ridicule achevé.

Les joueurs se jetèrent un regard qui signifiait clairement :

— Quelle est cette mauvaise pratique?

Le duc déposa son chapeau sur la première table qu'il rencontra, et, s'asseyant sur un tabouret, il regarda tout autour de lui, cherchant à découvrir le patron ou la patronne de l'établissement.

Mais, de quelque côté qu'il tournât les yeux, il n'aperçut ni l'un ni l'autre de ceux qu'il s'attendait à rencontrer.

Cependant, pensant que ceux qu'il cherchait ne de-

vaient pas être loin des consommateurs, et songeant qu'aucun des joueurs, en le voyant s'asseoir, ne lui avait fait d'observation, il résolut d'attendre patiemment l'arrivée du maître ou de la maîtresse du café.

Mais ce n'était pas un ange de patience que le duc de Mauves. Si bien qu'au bout de cinq minutes, se voyant l'objet de l'examen des joueurs, et attribuant leurs chuchotements à son isolement au milieu de la salle, et au silence qu'il était obligé de garder, ne sachant plus quelle figure faire, il tira de sa bourse une pièce de vingt francs, et frappa sur la table en criant comme les voyageurs de nos pièces de théâtre :

— Holà! du monde! quelqu'un!

— Qu'y a-t-il pour votre service? dit l'un des joueurs d'une voix aussi enrouée que celle des crieurs publics.

Le duc de Mauves, qui ne s'attendait pas à cette question, que ne lui avait pas fait prévoir le chef de la sûreté, réfléchit un instant avant de répondre.

— Le maître du café! dit-il, après avoir médité sa réponse.

— Il est occupé pour le moment, répondit la même voix enrouée.

— Alors, il est ici? dit vivement le duc de Mauves.

— Naturellement! répondit un des joueurs d'un air goguenard.

— C'est bien! merci, monsieur, répondit le duc un peu rassuré et baissant les yeux, pour ne pas rencontrer les regards, d'expression inexplicable pour lui, que lui jetaient à la dérobée les consommateurs.

Il attendit encore quelques instants, cinq minutes environ, et il se retourna vivement en entendant prononcer ces mots, par une voix bien connue :

— Alors, à ce soir!

Et cette réponse faite par une autre voix :

— C'est entendu, mon jeune maître.

Nous renonçons à exprimer sa stupéfaction en reconnaissant, dans celui qui avait dit : Alors, à ce soir, le frère de l'institutrice, le bon Dominick Malcolm.

C'était lui, en effet; mais, soit qu'il n'eût pas aperçu le duc; soit que, l'ayant aperçu au contraire, il feignit de ne pas le reconnaître, il traversa la salle, reconduit par celui qui l'accompagnait, jusqu'à la porte de sortie de la salle.

Quand celui qui sembla au duc de Mauves le personnage attendu eut reconduit le jeune Malcolm, il rentra dans la salle et s'approcha du nouveau venu, sans lui adresser la parole, mais en le regardant d'un air qui signifiait bien clairement : Avez-vous besoin de mes services?

— Je voudrais me rafraîchir, dit le duc, se conformant strictement au programme indiqué.

Le maître de la maison (car c'était bien lui), répondit, ainsi que le chef de sûreté l'avait avancé :

— Que préférez-vous?

— De la liqueur de Fra-Hou! dit le duc de Mauves.

— Bien! fit Fragon, en inclinant légèrement la tête; veuillez passer dans la pièce voisine, on va vous servir à l'instant.

Le duc, obéissant à l'invitation qui lui était adressée, entra dans une petite salle basse qui, par le buffet qu'elle contenait, ressemblait à une salle à manger, et par les plumes et l'encre qu'on voyait sur une table de sapin noirci, à un cabinet d'affaires.

Jusque là, le duc de Mauves ayant servilement observé les indications du chef de la sûreté, tout allait bien; mais le plus difficile était à faire! Comment, en effet, entrer en communication immédiate?

Le duc était peu inventif, nullement primesautier; il lui fallait faire une étude laborieuse de ce qu'il allait dire, avant seulement d'ouvrir la bouche, bien heureux encore quand il ne la fermait pas, à peine entr'ouverte, avant d'avoir parlé.

Mais c'est ici l'occasion de dire quelques mots de l'agent fantaisiste auquel le duc avait affaire.

Il s'appelait donc Fragon.

Disons, pour ceux qui ne le sauraient pas, qu'en botanique on appelle *fragon* un petit houx, nommé aussi houx-frélon et bois sauvage (en latin, pour les savants, *ruscus aculeatus*); c'est un arbuste à rameaux nombreux, aplatis, élargis, simulant des feuilles ovales, pointues et piquantes, au milieu desquelles naît une petite fleur blanche, et dont les graines, dans quelques pays du Midi, particulièrement en Corse, sont torréfiées et remplacent le café.

Il ressemblait tout à fait à la plante dont il portait le nom. Toute sa personne était ovale, pointue, et semblait montrer des piquants.

Il y avait du chat ou du tigre dans ses mouvements vifs, saccadés, nerveux. Ce corps indiquait à première vue la fréquence de crispations violentes. Il semblait qu'en l'approchant il dût se hérisser.

Il était blond et rose et il rappelait, comme l'avait dit le chef de la sûreté, par le caractère de la physionomie et par l'arrangement de la barbe, les têtes rondes du temps de Charles Ier.

Il offrit une chaise au duc de Mauves, et, enfourchant une autre chaise, il dit d'une voix d'une douceur qui contrastait singulièrement avec la voix rauque de ses habitués :

— A qui ai-je l'honneur de parler?

— Je n'ai pas besoin, objecta le duc de Mauves, qui

ne s'attendait pas à cette question, quoique évidemment elle dût être la première, de vous recommander la discrétion la plus absolue.

— Je vois, monsieur, interrompit l'autre, que vous me demandez la vertu qu'on vient de vous recommander. Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis forcé d'être discret. Mais si, cependant, ajouta-t-il en souriant ironiquement, vous exigez un serment, parlez, je vais le faire avec solennité.

— C'est inutile, monsieur, s'empressa de dire le duc. Mais, permettez-moi, avant de vous parler du service que je viens réclamer de vous, de vous adresser une question.

— Faites, mon cher monsieur! vous êtes ici pour cela.

— Vous connaissez le jeune homme avec lequel vous étiez en conférence tout à l'heure?

— Naturellement, monsieur, répondit Fragon, et c'est précisément parce que j'ai besoin de connaître les personnes qui m'emploient que j'ai eu l'honneur de vous demander tout à l'heure : A qui ai-je l'honneur de parler?

— C'est vrai, monsieur, interrompit vivement le duc; mais je vous ai mal adressé ma question. Je voulais savoir si vous connaissiez particulièrement la personne qui sort d'ici?

— Pardon, mon cher monsieur! interrompit à son tour Fragon; mais vous trouverez bon, je pense, qu'avant de répondre à votre question, je vous demande pour la troisième fois : A qui ai-je l'honneur de parler?

— C'est trop juste! dit le duc; je me nomme le duc de Mauves.

— Pardon, monsieur le duc, dit Fragon en se levant et en s'inclinant respectueusement; mais j'étais si loin

de savoir à quel respectable personnage j'avais affaire, que j'ai peut-être manqué de la déférence qu'on doit à une aussi noble personne.

— N'en parlons pas, monsieur, dit le duc de Mauves, en faisant de la main un geste pour l'inviter à s'asseoir. Maintenant que vous me connaissez, mon cher monsieur, vous allez pouvoir me répondre.

— Cela dépend de la question que monsieur le duc me fera l'honneur de m'adresser, répondit Fragon en s'asseyant.

— Connaissez-vous depuis longtemps ce jeune homme? reprit le duc.

— Monsieur le duc, répondit Fragon, je vais vous donner une preuve immédiate de ma discrétion, — en ne vous répondant pas à la question que vous me faites l'honneur de m'adresser. — En effet, si je parlais des uns, comment pourriez-vous croire que je me tairai sur les autres ?

— De plus en plus juste, mon cher monsieur, interrompit le duc. Mon but, en vous faisant cette demande, était tout simplement de savoir, afin d'éviter une perte de temps, c'est-à-dire une répétition de sa confidence, s'il vous avait parlé de l'affaire dont je viens vous entretenir.

— Permettez! monsieur le duc, j'ai encore le regret de ne pouvoir répondre à cette question, ne sachant pas jusqu'à présent de quoi vous allez me faire l'honneur de m'entretenir.

— Vous êtes un logicien de toute force! s'écria le duc de Mauves.

— J'ai été élévé à si bonne école! répondit Fragon.

— Vous a-t-il parlé de la mort et de la résurrection de la duchesse de Mauves!

— A cela, je puis répondre : oui, monsieur le duc, il m'a parlé de ce double événement.

— Vous a-t-il dit que j'étais allé trouver le préfet pour lui demander conseil et appui dans cette circonstance?

— Il me l'a dit aussi, monsieur le duc.

— Alors, je crois que vous êtes suffisamment renseigné sur le but de ma visite?

— Je le crois aussi, monsieur le duc.

— Ce qu'il n'a pas pu vous dire, parce qu'il l'ignorait, c'est l'autorisation que m'a donnée ce matin le chef de la sûreté publique de m'adresser à vous.

— Je vous demande pardon, monsieur le duc, il me l'a dit aussi ; à ce point, que je m'attendais à avoir l'honneur de votre visite ce soir, ou au plus tard demain matin.

— Ceci est plus extraordinaire, objecta le duc de Mauves.

— Non! répondit Fragon. En vous envoyant à la préfecture, il connaissait le résultat de votre démarche! Il savait où elle devait aboutir, et il est venu me prévenir; c'est précisément, monsieur le duc, pour éviter cette perte de temps, dont j'avais l'honneur de vous entendre parler tout à l'heure!

— En effet, il m'a averti du résultat de ma démarche, dit, comme à part lui, le duc de Mauves.

Il reprit alors un peu plus haut :

— Et que concluez-vous de cette aventure?

— Histoire très-triste! répondit Fragon d'un air affligé.

— Je ne vous en parle pas au point de vue du sentiment, interrompit le duc, mais au point de vue du moyen de sortir de là, du résultat enfin.

— C'est difficile, dit Fragon en hochant la tête, comme avait fait le chef de la sûreté.

— Est-ce qu'il va m'envoyer à un sous-agent volon-

taire, pensa le duc, qui, prompt à s'inquiéter, commençait à branler la tête d'un air malheureux.

— C'est difficile, mais non impossible, reprit vivement Fragon, qui, soit par des renseignements antérieurs, soit par perspicacité, connaissait déjà son duc de Mauves à fond.

— Quelle est la difficulté? demanda le patient, — impatient.

— C'est le procès-verbal de l'existence de madame la duchesse de Mauves que désire monsieur le duc? demanda Fragon.

— Oui, répondit le duc.

— Pas autre chose?... insista l'agent volontaire.

— Pas autre chose.

— Eh bien, monsieur le duc a dû entendre dire que les huissiers étaient aussi difficiles à aborder que les animaux les plus venimeux?

— Je l'ai ouï dire, fit le duc.

— C'est donc là continua Fragon, que gît la difficulté, il n'y en pas d'autres. C'est l'accès de cet antre, qu'on appelle une étude, d'huissier qui est difficile au suprême degré! Pour vous en donner une idée, monsieur le duc, je vous raconterai un fait tout récent, que les journaux ont publié, et qui vous a peut-être passé sous les yeux; le voici : Un de mes amis et moi, nous avons été chargés en même temps de remettre chez un huissier une pièce importante, enlevée par un client étourdi, et d'aller chercher dans la fosse aux ours au Jardin-des-Plantes, une mèche de cheveux qu'avait laisser tomber un jeune amoureux! — Eh bien, monsieur le duc, j'ai eu le choix entre ces deux travaux; c'est-à-dire que mon ami m'a donné la permission, quoique mon aîné, d'entreprendre celui de ces ouvrages qui me semblerait le plus agréable.

Et remarquez, en passant, monsieur le duc, qu'il s'agissait de remettre et non pas de prendre une pièce. Auquel de ces deux travaux, pensez-vous, monsieur le duc, que j'ai donné la préférence?

— Je ne sais! dit le duc.

— A l'œuvre de la mèche de cheveux, monsieur le duc. Or, pour entreprendre cet ouvrage, véritablement hérissé de difficultés, il a fallu, vous l'avez déjà deviné, monsieur le duc, que j'eusse une connaissance bien approfondie du caractère féroce des huissiers; non que je renonce, après étude, à découvrir le moyen de les dompter, mais jusqu'ici je suis à mille lieues de la découverte. Voilà pourquoi, monsieur le duc, j'accepte avec plaisir l'occasion que vous m'offrez de m'exercer sous votre honorable bannière.

— Ainsi, malgré les difficultés que vous mentionnez, vous acceptez? dit le duc.

— Avec joie, monsieur le duc, répondit Fragon en croisant ses mains sur sa poitrine, comme pour témoigner de la vérité de son dire, — et je me regarde en quelque façon comme votre obligé.

— Puisque nous sommes d'accord, dit le duc, enchanté, comment allez-vous procéder?

XXI

PRÉPARATIFS POUR LA CONQUÊTE D'UN PROCÈS-VERBAL

A cette demande du duc de Mauves à l'agent volontaire : « Comment allez-vous procéder? » celui-ci réfléchit silencieusement.

Au bout d'un moment, il répondit :

— Lefert, c'est le nom de l'huissier, me connaît depuis vieux temps, monsieur le duc! voilà ce qui complique un peu l'affaire. Or, m'exposer à être reconnu de lui, c'est compromettre votre seigneurie, et c'est à quoi je ne consentirai qu'à mon corps défendant.

— N'y consentez jamais ! s'écria le duc de Mauves.

— C'est ce que je voulais dire, monseigneur, reprit Fragon; d'un autre côté, je ne vois pas autour de moi, en ce moment, un gaillard assez intelligent pour mener l'affaire à bonne fin. J'ai bien un ami dont je répondrais comme de moi-même; celui-là dont j'avais l'honneur de parler à monsieur le duc, et qui m'a cédé sa place dans la fosse aux ours.

— Eh bien, celui-là ?

— Malheureusement, monseigneur, celui-là est absent pour le moment. C'est un garçon remarquable, auquel la passion des voyages enlève, pour ainsi dire, tout sentiment humain. En cet instant, il est dans le Midi, et je ne l'attends pas avant une quinzaine de jours. Si donc monsieur le duc peut attendre jusque-là, je lui réponds du succès.

— Mais c'est impossible, s'écria M. de Mauves; si jamais affaire a été urgente, c'est celle-ci.

— Sans doute, monseigneur. Mais, sous prétexte d'aller plus vite, il ne faut pas se casser la jambe au commencement de la route.

— Naturellement, cher monsieur.

— Il faut donc trouver un homme à la fois doué de l'intelligence de mon ami le touriste, et pourvu en même temps des mêmes qualités affectives; j'entends par là le dévouement le complet. Or, je vous le répète, monsieur,

en regardant autour de moi, je n'aperçois pas encore ce qu'on appelle un homme sûr, solide au poste.

— Désespérez-vous donc de le trouver? demanda le duc inquiet.

— Monsieur le duc, je ne désespère jamais de rien, — répondit orgueilleusement Fragon; — vous me demanderiez de vous apporter un jour, pour l'essayer, la couronne de France, je vous répondrais : C'est difficile, mais je n'en désespère pas!

— Allons! cher monsieur, vous me rassurez; je vous avoue que je commençais à douter.

— Douter, bon Dieu! s'écria Fragon d'un air convaincu; le jour où je donnerai sujet de douter de moi, ce jour-là, monsieur le duc, je serai bien près d'aller retrouver mes ancêtres.

— Enfin, demanda le duc, si, d'une part, vous ne pouvez pas faire l'opération vous-même, et si celui qui aurait pu vous remplacer est absent, comment allons-nous nous tirer de cet embarras?

— En cherchant l'homme qu'il nous faut, monseigneur. Et, ou je me trompe fort, ou je crois l'avoir trouvé.

— Dites vite.

— Il ne faut se hâter que dans l'exécution, dit sentencieusement Fragon. Tout projet enfanté lentement arrive à terme. Je pense à ce jeune homme de qui nous parlions tout à l'heure.

— Dominick.

— Oui, Dominick Malcolm.

— Le croyez-vous capable de réussir?

— Pour son intelligence, je la connais, monsieur le duc, et j'en réponds. Quant à son dévouement, il m'est inconnu. En répondez-vous?

— Ah ! si ce n'est que cela qui vous embarrasse, s'écria joyeusement le duc de Mauves, je réponds du dévouement de ce jeune homme.

— En effet, dit Fragon, il m'a parlé de Votre Seigneurie avec un enthousiasme et une admiration qui indiquent chez ce jeune homme la plus vive source de dévouement.

— Et que comptez-vous faire de lui?

— Ce que j'eusse fait de mon ami le voyageur s'il eût été ici, l'ingrat ! Un autre moi-même, enfin.

Le duc de Mauves fit une singulière mine en songeant que le dernier descendant des héros d'Ossian allait remplacer, même pour un moment, un agent de police volontaire.

Celui-ci vit bien la moue dédaigneuse que faisait son hôte, mais il feignait de ne pas la remarquer, et il continua :

— A tout événement, j'ai pris rendez-vous ce soir avec lui, et, à moins que vous n'y mettiez opposition, je compte me concerter avec notre jeune homme, et aviser, dès ce soir, s'il y a moyen.

— Si vous êtes sûr que Dominick vous soit nécessaire pour l'opération...

— Il m'est indispensable, monseigneur !

— Je ne vois aucun motif pour vous empêcher de vous servir de lui, avec son agrément, bien entendu.

— Je l'ai, dit laconiquement Fragon.

— Alors nous sommes d'accord, dit le duc en se levant.

— Parfaitement d'accord, monsieur le duc, répondit l'agent volontaire, en imitant le mouvement de son hôte.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, ajouta le duc de Mauves, que je vous récompenserai généreusement.

— Je m'en rapporte à vous, monseigneur.

— Alors, adieu, cher monsieur, dit le duc en se retirant. J'attends de vos nouvelles le plus tôt possible.

— Vous en aurez peut-être plus tôt que vous ne l'espérez, monseigneur, répondit Fragon en s'inclinant respectueusement devant son hôte et en lui ouvrant la porte de la salle basse.

Le duc, un peu plus familier avec le maître de la maison, jeta un regard moins craintif sur les consommateurs et s'esquiva, ravi de la rapide conclusion de son affaire.

Il remonta dans sa voiture et passa en revue, pendant la route, tous les événements inattendus de cette journée, qui, comme on le voit, avait été bien employée par tous les personnages qui ont joué un rôle dans cet épisode.

Tout autre que le duc, en songeant au jeune Malcolm, eût quelque peu suspecté la moralité de ce gentilhomme écossais; mais M. de Mauves était si heureux d'être à la veille de recouvrer la tranquillité, qu'il ne s'inquiétait guère des moteurs mis en œuvre pour arriver à son but. Il mit donc la conduite du gentilhomme écossais, en cette circonstance, sur le compte de son dévouement bien connu, et il ne songeait plus qu'à le remercier chaudement, quand la voiture entra dans la grande cour de l'hôtel.

Miss Malcolm, elle aussi, avait bien employé son temps. A peine le duc était-il sorti, que, fourrant la lettre de change de Timoléon dans sa poche, elle avait vite mis son chapeau, jeté un manteau sur ses épaules, et, la figure à demi-voilée, la tête baissée, dans l'attitude du plus saint recueillement, un livre de messe à la main, elle avait traversé lentement la cour, et s'était fait ouvrir la porte en disant au suisse :

— Si M. le duc me demandait, je vais à Saint-Thomas-d'Aquin.

Le suisse s'inclina en murmurant derrière elle :

— Ce n'est pas à moi que tu feras croire cela.

Au bout de la rue de Varenne, l'institutrice monta dans une voiture et se fit conduire galerie de Valois, Palais-Royal, dans l'ancien appartement de son frère, dont ils avaient chacun conservé une clef en cas d'aventure, comme celle par exemple qui amenait en ce moment miss Malcolm.

Elle entra dans la chambre à coucher, et, montant sur le lit, elle souleva les rideaux qui tapissaient le mur du fond de l'alcôve, et, mettant le doigt sur une des fleurs du papier de tenture, elle fit jouer le ressort d'une petite porte de deux pieds carrés.

La porte ouverte, elle sortit de sa poche :

Deux ou trois mouchoirs ornés de dentelles, — un bracelet d'or (celui-là même qu'on avait retrouvé dans la serre), — un collier en perles fines, — deux ou trois bagues, — un porte-monnaie suffisamment gonflé — et enfin la lettre de change du jeune Timoléon.

Cette opération faite, elle referma la porte de sa châsse, fit retomber les rideaux du lit, et retourna à l'hôtel de Mauves, dont elle traversa de nouveau la cour dans la même attitude de pieux recueillement.

Quant au frère de cette intéressante personne, au moment où l'institutrice se rendait au Palais-Royal, il était déjà, dans le cabaret de Montrouge, en conférence avec Fragon.

Il est inutile de dire ce qui se passa dans cette entrevue de l'agent volontaire et de l'Écossais. On l'apprendra en lisant, plus bas, le récit des événements de la soirée.

En quittant Fragon la pensée lui était bien venue d'attendre le duc de Mauves, pour prévenir toute suspicion de la part de M. de Mauves, et, par suite, éviter toute explication à ce sujet. Mais le temps était précieux, et le jeune Écossais, comme on va le voir, n'avait pas une minute à perdre.

Donc, en sortant de chez l'agent volontaire, il sauta dans la voiture qui l'attendait derrière le cabaret, et se fit conduire rue d'Hauteville, chez M. Métral, son ancien patron, comme on sait.

C'était l'heure de la bourse; il était donc bien certain de ne pas rencontrer le banquier.

Il entra dans la salle où étaient réunis les commis, et après leur avoir cordialement serré la main et leur avoir demandé à chacun isolément de leurs nouvelles, comme un homme qui se souvient d'avoir été pauvre et qui n'est nullement fier d'avoir fait fortune.

Puis, après ces divers entretiens, il passa dans une pièce voisine, occupée par le commis principal.

Celui-ci, honnête et naïf garçon s'il en fut, était entré chez M. Métral le même jour que le jeune Malcolm, et ils avaient noué ensemble des relations sinon bien intimes, du moins de franche camaraderie. On allait au restaurant, au spectacle, au bal masqué ensemble; on se racontait ses bonnes fortunes. Enfin, la vie était à peu près commune, comme l'est et le sera toujours l'existence des employés d'un même bureau.

Depuis que Dominick était marié, on s'était rencontré beaucoup moins, sans doute, mais sans se perdre tout à fait de vue; on pouvait donc, sans se gêner, se demander encore réciproquement quelques petits services.

C'était un service de cette nature que le frère de l'institutrice venait demander à son ancien camarade.

Il causa d'abord de choses et d'autres, de la rente, des chemins de fer du Nord, de Saint-Germain, d'Orléans, de la Bourse, enfin. Puis il donna le conseil à son ami de ne pas se marier, après avoir parlé de *Sémiramide*, qu'on jouait aux Italiens, et des *Mémoires du Diable*, qu'on jouait au Vaudeville.

Enfin, après avoir flâné une demi-heure, comme il l'avait dit à son ancien camarade : « J'ai une demi-heure à moi, je viens flâner un peu, » il s'était levé et serrait déjà la main du commis, quand, sans nulle transition, en se frappant le front comme un homme qui recouvre la mémoire :

— Étourdi ! dit-il ; j'ai depuis huit jours un petit renseignement à vous demander. Je n'ai pas eu le courage de vous écrire, et j'allais l'oublier !

— Qu'est-ce ? demanda le commis.

— Le total de mes bénéfices pendant le premier trimestre de l'année, répondit Malcolm. Je suis en train de faire ma caisse, et j'ai perdu le bordereau.

— Rien de plus simple ! dit le commis en passant dans la caisse voisine.

Une fois seul, le jeune Malcolm monta sur une chaise, et, se dressant sur la pointe des pieds, il atteignit à la hauteur d'un des cartons qui remplissaient les casiers au-dessus du bureau du commis, et, ouvrant prestement le carton, il en tira un cahier de papier blanc, et, le renfermant, il descendit avec la même promptitude.

Il fourra le papier dans la poche de son habit, et, prenant le journal qui était étalé sur le bureau du commis principal de M. Métral, il se plongea dans un fauteuil de cuir et lut gravement le journal.

Il était temps ; au moment où il s'asseyait le commis rentrait en disant :

— Dans cinq minutes, vous allez avoir cela.

On employa ces cinq minutes d'attente à reparler du passé, avec une mélancolie aussi sincère chez l'un qu'elle était fausse chez l'autre.

Le plus jeune des commis apporta le bordereau, et le bon Dominick quitta son ancien camarade en lui serrant la main avec effusion et en l'invitant à dîner chez lui pour les premiers jours de la semaine suivante.

Il remonta en voiture et se fit conduire galerie de Valois, au Palais-Royal, et monta dans l'appartement où nous avons vu, deux heures avant ce moment, miss Élisabeth Malcolm enfouir divers objets de prix.

Il s'installa devant un petit bureau en bois de rose, et, tirant de sa poche le cahier de papier à lettres qu'il avait si vivement enlevé chez le banquier, il l'examina.

C'était un papier à lettres avec l'entête de la maison, c'est-à-dire qu'on lisait, en caractères imprimés, ces mots :

MM. Métral et Compagnie, banquiers, 42, rue d'Hauteville.

Quand il l'eut bien examiné, il prit une plume, la trempa dans un encrier de cristal et écrivit, d'une écriture que madame et mademoiselle de la Roche-Mâlo eussent bien vite reconnue, la lettre suivante :

« Mon cher Lefert,

» Rendez-moi donc le service de passer chez moi, ce soir, vers dix heures, pas plus tard, vous ne me trouveriez pas, et malheureusement la communication que j'ai à vous faire est d'une telle importance que je ne puis pas la remettre à demain.

» Pardonnez-moi de ne pas me rendre chez vous ; je n'ai pas une minute à moi, ma journée étant prise depuis ce matin jusqu'à ce soir.

» Merci, mon cher maître, et bien tout à vous.

» MÉTRAL. »

Nous venons de dire que madame et mademoiselle de la Roche-Mâlo eussent bien vite reconnu l'écriture de leur ancien amoureux. En effet, l'expert le plus habile eût été incapable de trouver la plus minime différence entre la vraie et la fausse écriture.

Mais c'était un des nombreux talents du jeune Malcolm d'imiter, à première vue, les écritures avec une précision qu'on ne peut guère attendre que des appareils photographiques.

La lettre écrite, il la mit sous enveloppe, la cacheta avec un pain à cacheter, écrivit l'adresse de l'huissier, et sortit de l'appartement, après avoir soigneusement enfoui dans une cachette à lui particulière, comme l'institutrice avait la sienne, le restant du cahier de papier.

Il remonta en voiture et se fit conduire au bas de la rue Montmartre, à la pointe Saint-Eustache.

Arrivé là, il renvoya sa voiture, et, doublant le promontoire formé par la rue Montmartre et la rue Montorgueil, il s'enfonça dans cette dernière rue et monta au premier étage d'un cabaret dont il paraissait connaître à fond les tours et les détours.

Il traversa une salle et tourna le bouton d'une porte donnant sur un cabinet dans lequel un homme, installé devant une table et buvant du vin blanc en mangeant des huîtres, semblait attendre quelqu'un.

Dominick referma la porte derrière lui, et s'adressant au buveur :

— Bonjour, Cador, dit-il en jetant son chapeau sur la table.

— Bonjour, mon jeune maître, répondit celui auquel ce salut s'adressait.

C'était un grand garçon de trente ans environ, long, mince, maigre, bien découplé, l'œil vif, la figure énergique, les cheveux noirs. C'était le type du Marseillais tout à fait prononcé.

Au reste, il y avait une assez bonne raison pour qu'il ressemblât à un Marseillais : il était de Marseille.

— Est-ce que tu ne déjeunais pas, il y a deux heures, chez Fragon? demanda le jeune Malcolm.

— Je faisais mon second déjeuner, oui, mon jeune maître, répondit Cador.

— Alors, c'est ton troisième que tu fais dans ce moment?

— Comme vous dites, mon jeune maître.

— Mes compliments. Eh bien?

— Bonne nouvelle! mon jeune maître.

— Va !

— L'huissier n'était pas chez lui, ce qui était une chance. J'ai parlé à une espèce de petit homme sans barbe, qui a l'air d'une vieille femme, et qui est, je crois, le premier clerc, et j'ai obtenu tous les renseignements dont j'avais besoin.

— Bon! dîne-t-il chez lui?

— Non.

— Diable! alors, il ne rentre pas?

— Pardon, mon jeune maître; il a un rendez-vous chez lui, à cinq heures.

— Bien! Que fait-il le soir?

— Il joue aux dominos dans un café situé rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur.

— Très-bien! A quelle heure rentre-t-il?

— A neuf heures et demie précises; il est exact comme s'il s'agissait d'une saisie.

— Eh bien, voici la lettre, dit Malcolm en tirant un papier de sa poche.

— Faut-il la lui remettre en mains propres?

— C'est inutile; il questionnerait.

— A quelle heure faut-il la porter?

— Dans la soirée, répondit Dominick après avoir un instant réfléchi.

— Je la lui ferai remettre à huit heures, mon jeune maître.

— Pourquoi ne la lui portes-tu pas toi-même?

— C'est inutile. J'ai toutes les empreintes des serrures; j'attends les clefs. Le portier pourrait me reconnaître.

— C'est juste. A propos du portier, sa loge est toujours au fond de la cour?

— Toujours, mon jeune maître.

— Et la bonne, où couche-t-elle?

— Cette nuit, je n'en sais rien, mon jeune maître; mais le fantassin qui la fréquente a une permission de minuit, et à moins de manquer à tous ses précédents, elle le reconduira immanquablement jusqu'à la caserne du Gros-Caillou, où il se trouve en garnison. Elle ne sera pas de retour avant une heure du matin.

— J'espère bien que nous aurons fini depuis longtemps.

— Oh! certainement mon jeune maître, dit Cador, en homme sûr de son fait.

— Alors, tout est pour le mieux! reprit le jeune Malcolm après avoir cherché s'il n'oubliait aucun renseignement. Avec qui seras-tu?

— Avec Albaret, mon jeune maître, répondit le Marseillais.

— Albaret est bien jeune, et bien léger! dit Dominick en hochant la tête d'un air mécontent.

— Il est si agile et si adroit! dit Cador, dont l'œil exprima à la fois l'orgueil et l'admiration.

— Tu es fier de lui, reprit Malcolm, parce qu'il est ton compatriote.

— Je l'ai pour ainsi dire vu naître, mon jeune maître; c'est moi qui l'ai formé, instruit.

— Enfin, surveille-le, pendant que nous chercherons les dossiers. Il a la main vive, comme tu dis, et il peut oublier que ce n'est pas de l'argent que nous allons..... toucher.

— Il ne l'oubliera pas, mon jeune maître, dit vivement le Marseillais! Ce serait un abus de confiance! on fait une affaire ou on ne la fait pas, que diable!

— N'en parlons plus, dit Dominick en se retirant, et à ce soir, mon bon Cador.

— A ce soir, mon jeune maître, répondit le Marseillais en se levant.

L'heure du dîner chez le duc de Mauves approchait; Dominick n'eût que bien juste le temps de sauter dans la première voiture qu'il rencontra, de se rendre rue du Rocher, dans la maison qu'il habitait depuis son mariage, d'endosser un habit et de se faire conduire au faubourg Saint-Germain, à l'hôtel de Mauves.

Il trouva le duc en compagnie de miss Malcolm, à laquelle il achevait de raconter ses impressions accidentées de la journée.

— Ah! que je suis heureux de vous voir, mon cher enfant! s'écria-t-il en voyant entrer le bon Dominick.

— Monsieur le duc est bien bon! dit celui-ci en s'in-

clinant avec une modestie et une confusion admirablement feintes.

— Vous ne m'avez donc pas reconnu... tantôt?... demanda le duc..., d'un air de mystère...

— J'ignore à quoi monsieur le duc veut bien faire allusion, repartit le jeune homme.

— Là-bas!... continua M. de Mauves... en indiquant le sud de la main; tout là-bas..., au midi de la capitale...

— A Montrouge? interrompit le bon Dominick..., pour couper court aux interrogations du duc.

— Oui, oui! répéta M. de Mauves; à Montrouge, précisément.

— Vous m'avez rencontré, monsieur le duc?

— Oui, mon jeune ami, j'ai eu cet avantage.

— Et vous avez peut-être été fort surpris de cette rencontre?

— On ne peut l'être davantage, mon cher enfant.

— Cependant, monsieur le duc, permettez-moi de vous le dire, il y avait mille à parier contre un que nous devions nous rencontrer sur la même route, puisque nous allions tous les deux au même but!

— C'est vrai, mon bon Dominick; mais j'étais à cent lieues de prévoir que votre sagacité était aussi grande. J'ai eu *là-bas* l'explication de l'aventure. Recevez mes compliments et mes remercîments.

— Monsieur le duc me fait rougir, dit le jeune Malcolm en courbant la tête, pour que le duc ne vît pas qu'il ne rougissait point.

Ces explications une fois données, on passa dans la salle à manger, où le jeune Malcolm fit de son mieux pour égayer les deux demoiselles de Mauves, qui ne voyaient qu'avec une demi-satisfaction, assez mal dissimulée, le frère de leur institutrice.

Le dîner était achevé à sept heures et demie.

Après avoir passé une demi-heure au salon avec la famille, Dominick se retira en disant à voix basse au duc, d'un air mystérieux :

— Je vais travailler pour vous, monsieur le duc.

Celui-ci prit la main du jeune homme et la pressa avec bonheur. Il était, à ce qu'il lui semblait du moins, hors de toutes craintes pour l'avenir.

Dominick se rendit à pied de la rue de Varennes dans la rue de Buci.

Arrivé là, il s'enfonça dans une allée noire et étroite, et monta jusqu'au premier étage, où il poussa la porte qui faisait face à l'escalier, et entra dans une petite pièce si enfumée, qu'il était non-seulement impossible de distinguer la figure des gens qui se trouvaient là, mais d'être certain même que ce local fût habité.

Le courant d'air qui pénétra dans ce lieu, aussitôt que la porte fut ouverte, permit au jeune Malcolm de reconnaître la plupart des gens qui stationnaient dans ces nuages.

Si le duc de Mauves eût accompagné dans cette pérégrination le jeune Écossais, il n'eût pas manqué de reconnaître, si peu physionomiste qu'il fût, dans tous les individus réunis dans cet endroit, les consommateurs qu'il avait rencontrés au café-cabaret de Fragon.

Ce qui l'eût mis tout de suite sur la voie, c'eût été l'enrouement produit par le rogomme du particulier qui lui avait adressé la parole quand il avait frappé sur la table en disant : « Holà! du monde! quelqu'un! »

Ce qui enfin l'eût confirmé, s'il en eût encore douté, dans cette opinion, c'eût été la présence du châtelain de Montrouge, le fantaisiste Fragon lui-même.

— Salut! dit en entrant le jeune Malcolm. Bonjour,

fra mio, ajouta-t-il en tendant la main au maître du *Houx-Blond*.

Celui-ci saisit la main du jeune homme et lui présenta un tabouret de paille, en lui faisant signe de s'asseoir.

Puis lâchant coup sur coup dix ou douze bouffées de tabac, d'une épaisseur extraordinaire, il découvrit, après une certaine recherche, un verre et un pot de grès, dans l'ombre, et il amena les deux objets à la portée du bon Dominick. D'un clignement d'yeux il révéla au jeune homme tout ce qu'un lexicographe ne lui eût pas appris en cent pages.

A savoir :

Tout ce qui s'était passé depuis qu'il ne l'avait vu, y compris la lettre signée Métral, la rencontre de Cador, la crainte d'Albaret, la tranquillité de la maison Lefert, etc., etc., et enfin, ce qu'il y avait de plus important, c'est qu'il y avait, parmi les consommateurs, un plénipotentiaire de la sûreté publique, et qu'il n'y avait pas à en dire davantage.

Voilà tout ce qu'exprima ce regard rapide, qui n'a de comparable pour l'expression (qu'on nous pardonne cette image, qui rend bien notre pensée) que celui de deux amoureux, qui fait, en un clin d'œil, le tour du monde de l'amour.

Ce qu'entendant (car, avec ses oreilles, il n'eût pas mieux entendu), Dominick dit :

— Depuis quelques jours, la bière n'est pas bonne ici.

— C'est vrai, dit Fragon; j'en attends de Francfort demain ou après, et je vous en ferai goûter.

— Avec plaisir, maître Fragon.

Et l'entretien de ces deux hommes roula pendant une demi-heure environ sur des sujets aussi intéressants.

— Réglons! dit au bout de ce temps Fragon, en cognant sur la table pour appeler le garçon.

— Qu'est-ce que ces messieurs désirent? dit celui-ci, répondant instantanément à cette invocation.

— Qu'est-ce que je te dois, Jocrisse? demanda Fragon.

— Trois moss ou six canettes, autrement dit douze joyeuses choppes! dit gaiement le garçon; total : trois livres douze sols.

—Voilà! dit l'hôte du *Houx-Blond* en jetant deux pièces de quarante sols sur la table. Garde les quarante centimes pour toi. — Bonsoir, messieurs, ajouta-t-il en se retournant vers ses commensaux.

— Vous vous retirez déjà, monsieur Fragon? s'écrièrent en même temps plusieurs voix.

— Depuis quelques jours, répondit Fragon, je ne me sens pas bien; il faut que je me couche de bonne heure. A mon âge, mes enfants, il faut commencer à enrayer.

Et ce disant, l'agent fantaisiste se retira suivi du jeune Malcolm, malgré les réclamations des assistants.

— Quelle heure est-il? demanda Fragon à Dominick aussitôt qu'ils furent dans la rue.

— Neuf heures et demie, répondit Malcolm en regardant l'heure à sa montre sous un bec de gaz.

— Nous pouvons y aller en nous promenant, dit nonchalamment l'agent volontaire.

Et ils se mirent en marche tranquillement, comme des gens habitués depuis longtemps à cette promenade.

On devine le sujet de leur conversation : ils étaient d'accord sur l'ensemble; ils avaient minutieusement étudié les détails; ils ne pouvaient donc parler que vaguement de l'affaire, et se livrer à des considérations générales purement humoristiques mais nullement intéressantes.

Cependant, une phrase de Fragon donna quelque intérêt à cette causerie monotone.

Fragon dit :

— Je n'ai pas besoin de te rappeler, cher ami, que s'*il* rentrait (*il* signifiait l'huissier), — et qu'il en résultât quelque malentendu, comme de ne pas trouver de son goût cette recherche dans ses dossiers pendant son absence; je n'ai pas besoin, dis-je, de te rappeler qu'il faut beaucoup de prudence; que vous serez trois, et que, par conséquent, vous pourrez obtenir *gratuitement* son silence.

Il appuya légèrement en apparence, mais fortement en réalité sur ce mot *gratuitement*.

Le jeune Malcolm le comprit, mais si le lecteur, qui n'a pas l'habitude de ce langage, ne le comprenait pas, les mots suivants lui en révéleront le sens :

— Il peut arriver malheur! ajouta Fragon.

— On ne saurait tout prévoir, dit le jeune Malcolm.

— Enfin, je ne t'ai pas vu depuis un mois, interrompit Fragon.

— C'est convenu, répondit Dominick.

Ils en étaient là à peu près quand ils arrivèrent dans la rue du Chevalier-du-Guet, où ils aperçurent deux passants qu'ils abordèrent.

C'était Cador, qui flânait bras dessus bras dessous avec son jeune compatriote Albaret.

XXII

CHASSE NOCTURNE DANS UNE ÉTUDE D'HUISSIER

La rue du Chevalier-du-Guet, située dans le quartier du Louvre (ancien 4e arrondissement), faisait partie de cet inextricable dédale de rues, de ruelles, d'impasses étroites, sombres, humides, malsaines, et rappelait ce vieux Paris du XIVe siècle dont il nous est déjà impossible aujourd'hui de retrouver la physionomie.

L'ombre du chevalier ou commandant du guet, logé là au commencement du XVe siècle pour prévenir ou réprimer les désordres qui pouvaient se commettre la nuit dans la bonne ville de Paris, dut tressaillir en entendant retentir sur le pavé, à cette heure et dans cet endroit désert, le pas des quatre promeneurs, marchant avec cette gravité silencieuse qui distinguait les braves archers de sa compagnie.

Cette rue commençait rue de la Vieille-Harengerie et finissait rue des Lavandières-Sainte-Opportune, où demeurait l'huissier chez lequel allaient se rendre les trois promeneurs.

Quand les deux nouveaux arrivants rejoignirent leurs deux camarades, il était dix heures moins un quart.

— Hum! fit en toussant à demi-voix Fragon d'aussi loin qu'il les aperçut dans l'ombre.

— Hum! répondit aussi doucement l'un des premiers promeneurs.

— Il est temps, dit Fragon à voix basse à Malcolm.

— Où serez-vous? demanda le jeune homme.

— Je reste ici à faire le guet, puisque nous sommes dans la rue de ce nom.

— Où nous retrouverons-nous?

— Rue aux Fers, au café de *la Perle*.

— Bien ! dit Malcolm en s'éloignant, pendant que son compagnon, se retournant, s'enfonçait dans la rue du côté opposé à celui des trois jeunes gens, c'est-à-dire vers la rue de la Vieille-Harengerie.

— Hé bien? dit Malcolm à Cador.

— Il est parti! répondit celui-ci.

— Depuis longtemps?

— Depuis cinq minutes.

— Et la bonne?

— A six heures.

— Qui est-ce qui a porté la lettre?

— Albaret.

— A qui l'a-t-il remise?

— A la femme du portier.

— Alors, le bonhomme l'a eue?

— Albaret a vu la portière la lui remettre.

— Bien! Qui marche devant?

— C'est lui.

— Alors, va, Albaret, et pas d'imprudence, dit Malcolm au jeune Marseillais.

Celui-ci ôta ses souliers, les fourra dans la poche de son paletot, et s'esquiva avec une rapidité qui justifiait le panégyrique qu'avait fait de lui son compatriote.

Quant à Cador, tirant de sa poche des chaussettes en gros drap, il les passa par dessus ses souliers, pendant que le jeune Malcolm enlevait ses galoches et se montrait en escarpins.

Cette opération se fit avec une promptitude et au milieu d'un silence que nous n'avons pas besoin d'indiquer.

— Je vais devant, dit Dominick. Mets cinq minutes d'intervalle entre mon départ et ton arrivée.

— Bon, dit Cador.

Et le jeune Malcolm suivit le chemin qu'avait pris Albaret.

La maison qu'habitait Jean-Chrysostôme-Victorien Lefert, huissier, était située juste au milieu de la rue des Lavandières-Sainte-Opportune, à main droite, en allant vers son embouchure, c'est-à-dire du côté de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois.

Soit que la rue des Lavandières-Sainte-Opportune eût gardé les traces du passage des blanchisseuses qui l'avaient habitée au XIIIe siècle, attirées par le voisinage de la Seine; soit que le soleil, semblable en ce goût aux humains, redoutât le contact des huissiers, c'était une des rues les plus sombres et les plus humides qu'on pût rencontrer dans ce quartier, célèbre par son obscurité et son humidité.

Aussi, l'aspect des maisons, deux ou trois fois séculaires dont elle était bâtie, inspirait-il au touriste égaré dans ces parages, cette mélancolie qu'on éprouve à première vue en passant dans les rues silencieuses de certaines petites villes de province, ou en visitant un cloître ou une ruine.

Non-seulement on était étonné du calme qui régnait dans toutes ces maisons habitées cependant de bas en haut, mais on était saisi et pour ainsi dire stupéfait de l'absence du mouvement ou de quelque chose qui révélât la vie.

On pouvait croire certainement tous les locataires pétrifiés ou foudroyés.

Parmi toutes ces habitations, celle de Chrysostôme Lefert était celle qui semblait la plus inhabitée.

Elle n'était pas dans l'alignement de la rue. Elle était cachée dans un renfoncement au centre duquel, en approchant de très-près, on apercevait une grande et épaisse porte de chêne cintrée, séparée en deux parties, et revêtue de distance en distance de gros clous à têtes rondes, comme on en peut voir encore aux portes des vieux hôtels du Marais.

Dans la partie droite de cette porte, en venant de la rue du Chevalier-du-Guet, on voyait une seconde porte, pratiquée dans un panneau, qui restait ouverte jusqu'à dix heures et demie, onze heures du soir.

Le rez-de-chaussée, aux fenêtres à barreaux de fer serrés, ressemblait à tous ces magasins de draperie qu'on rencontre particulièrement dans la rue des Bourdonnais.

La maison, y compris le rez-de-chaussée, se composait de quatre étages, dont l'huissier occupait tout seul le premier.

Quand on avait enjambé le pas assez élevé de la porte, on pénétrait dans la maison par une voûte basse, étroite, obscure déjà dans la journée, mais absolument noire aussitôt le soleil couché.

Après avoir fait sept ou huit pas, en tournant à droite, on rencontrait la main de fer d'un escalier à marches de pierre, hautes et larges.

Quinze ou seize marches conduisaient à un palier, au fond duquel, faisant face à l'escalier, une porte brune, ornée d'un écusson de cuivre, indiquait la demeure de l'huissier.

De là on passait dans une antichambre qui présentait deux portes parallèles vitrées toutes les deux.

Cette antichambre, carrelée, haute et étroite, donnait, à gauche, dans l'appartement de l'huissier, — à droite, dans l'étude.

La pièce formait un carré long. Les fenêtres, avec carreaux dépolis, prenaient jour sur la rue, — quand le jour le voulait bien ; phénomène si rare, que, pendant six mois de l'année, c'est-à-dire depuis le commencement de l'automne jusqu'à la fin de l'hiver, les lampes ou les chandelles restaient constamment allumées du matin au soir.

A gauche, en allant au fond de l'étude se trouvaient le cabinet de travail de l'huissier, son salon, et sa chambre à coucher, pièces en retour desquelles était la salle à manger, où l'on pénétrait également de l'antichambre, par la porte qui faisait face à celle de l'étude.

En entrant dans la salle à manger, l'odorat était désagréablement affecté par le goût de moisi qu'elle exhalait.

Carrelée, comme l'antichambre, les fenêtres ornées de rideaux de serge, autrefois verts, présentement noircis par la fumée, et tapissée d'un papier dont il était impossible de découvrir le dessin ou tout simplement la nuance, tant était épaisse la couche de poussière invétérée dont il était couvert, cette pièce présentait, en entrant, un tout petit poêle de fonte, assez semblable à une marmite, dont le tuyau mince, étroit, d'une longueur démesurée, s'élançait au plafond comme une fusée volante, et arrivé là, se précipitait par la plus haute vitre d'une des fenêtres, avec un courage, une adresse, et surtout une audace, qui eût rendu songeur le plus habile gymnasiarque.

Un peu plus loin, à gauche en entrant, une fontaine de grès, suintant par tous les pores, laissait tomber goutte à goutte l'eau qu'elle contenait, dans un bassin de zinc peint en vert.

En face, et lui faisant pendant, une cheminée bouchée, au-dessus de laquelle se prélassait un cartel d'acajou,

flanqué à droite et à gauche de vases de terre bleuâtre, contenant des bouquets de fleurs artificielles invisibles sous les deux globes de verre qui les recouvraient; des bouteilles d'encre et des bouteilles de vin vides, des boîtes d'allumettes chimiques également vides, un verre à boire, une timbale de plomb, un chandelier avec son contenu, émaillé en vingt endroits de taches de cire à cacheter, un peigne, une brosse à ongles, un morceau de savon dans un gobelet, une paire de ciseaux rouillés, une carafe ébréchée, une blague à tabac, enfin, tout un petit monde, ou plutôt un chaos d'objets utiles ou agréables aux employés de la maison.

Au-dessus de cette espèce de musée, on avait creusé dans le mur une petite armoire ou placard dans lequel chacun mettait son habit de travail, ou les manches de toile noire, ou les chaussons, ou le fez algérien, ou le bonnet de soie noire, plus simplement la casquette; enfin, tous les différents ustensiles économiques qui font partie du mobilier des pauvres employés.

De chaque côté de la cheminée, surmontée de casiers s'élevant jusqu'au plafond, et si bourrées de dossiers que les cartons qui les contenaient semblaient vouloir rendre gorge, étaient quatre tables de bois noir à pupitres tailladées en cent endroits, et illustrées des noms ou des devises de tous les clercs qui avaient passé par l'étude depuis sa fondation.

Quand nous aurons dit que les chaises étalent en bois de noyer, garnies de paille, nous aurons décrit tout le mobilier.

Nous avons dit, dans le chapitre précédent, que M. Lefert courait chez M. Métral, et que la bonne partant en pèlerinage amoureux, le logis se trouvait vide.

En effet, quand Albaret, qui fermait l'avant-garde,

eut ouvert la porte d'entrée, il put se convaincre de la solitude dans laquelle il se trouvait, en entendant, une fois qu'il eût mis le pied dans l'étude, retentir son pas sur les carreaux, si léger que fût ce pas.

Il tira de sa poche un petit briquet de plomb et une petite lanterne sourde, qu'il alluma avec la promptitude de l'éclair, puis il entra dans le cabinet de travail du maître du logis.

Nous avons cru devoir nous dispenser de faire la description de ce cabinet, dont le mobilier, sans physionomie, consistait en bibliothèque, casiers, cartons, bureau et chaises de cuir vert.

Albaret n'eût peut-être pas été en état de faire même cette courte description, attiré, fanatisé, fasciné qu'il était par la vue du seul objet qui pût l'intéresser. Nous voulons parler de la caisse de bronze de l'huissier, qui rayonnait si vivement dans l'ombre, qu'elle eût charmé un homme plus scrupuleux que le jeune Marseillais.

Il ne murmura que quelques mots entre ses dents; mais ce peu de mots était si expressif, qu'il équivalait à tout ce qu'il eût pu dire pendant une heure.

Il dit simplement :

— La belle caisse!...

Ni plus ni moins; il formula son enthousiasme de cette simple façon, avec cette brièveté.

Puis, pensant qu'on ne pouvait avoir trop de déférence pour un objet aussi précieux, il s'avança lentement sur la pointe du pied, ôta son chapeau, s'inclina respectueusement, et, avec cette concision dont il venait de faire preuve, il murmura encore :

— Je n'en ai jamais vu de plus belle!

Mais les enfants ne se bornent pas à contempler les objets de leur admiration, il faut qu'ils les touchent, et

comme l'avait dit Malcolm à Cador dans le cabinet de la rue Montorgueil, il y avait bien plus de l'enfant que de l'homme chez ce jeune Marseillais.

Il fallut donc qu'il touchât la caisse. Excusons son enfantillage. Hélas! ne sommes-nous pas tous, jeunes ou vieux, de grands enfants, et nous contentons-nous jamais de contempler l'objet de nos désirs?

Il passa la main doucement sur les côtés, puis sur le dessus, puis sur le devant, comme un amateur qui examine un cheval en le caressant. Il fut apparemment satisfait de son examen, car après avoir salué et caressé la caisse, il lui sourit gracieusement.

Mais les instants étaient précieux; Malcolm devait le rejoindre au bout de deux ou trois minutes, il n'y avait donc pas de temps à perdre en cette douce contemplation.

Il prit la résolution de se retirer, et il se retira en effet, non sans avoir encore une dernière fois regardé son trésor avec le même bonheur qu'éprouve Harpagon en revoyant sa cassette, et il rentra dans l'étude, en songeant à part lui qu'il n'avait pas dit à la caisse un adieu éternel.

Il était temps; au moment où il rentrait dans l'étude, un homme ouvrait mystérieusement la porte de l'antichambre.

Albaret reconnut Malcolm.

— Personne? demanda celui-ci en entrant.

— Personne, répondit de la tête Albaret.

Le bon Dominick, d'un rapide coup d'œil, examina l'étude dans toute son étendue. Son regard s'arrêta sur l'entassement de dossiers dont nous avons parlé.

Il s'approcha des casiers, et, passant rapidement en revue tous les cartons, ses yeux s'arrêtèrent sur le premier de ceux qui portaient l'initiale M.

Ce carton touchait le plafond, et nous avons dit que la salle était haute.

Il fit donc signe à Albaret de monter sur la table, en lui désignant du doigt le carton qu'il s'agissait d'atteindre.

Albaret, vif comme un écureuil, s'élança sur la table, mais il s'en fallait de plus d'un mètre qu'il atteignît jusqu'à la hauteur du carton.

Malcolm lui passa une chaise, et le Marseillais parvint jusqu'au casier qui devait contenir le précieux procès-verbal.

— Descends, pendant que tu y es, tous les cartons étiquetés M, dit le jeune Malcolm.

Il y avait six cartons portant cette initiale.

Le bon Dominick, qui avait passé une partie de sa vie dans les études, s'était dit, avec une apparence de raison, que le carton contenant le dossier de madame de Mauves devait porter l'initiale M, première lettre de son nom.

Lesdits cartons descendus, Dominick et Albaret se mirent donc à chercher le dossier de madame de Mauves.

Chaque carton contenait en moyenne quarante à quarante-cinq dossiers. Ce n'était donc pas, comme on voit, une besogne facile à faire en si peu de temps, pour deux hommes, si agiles qu'ils fussent.

Heureusement, il leur arriva un bon renfort dans la personne de celui qui formait l'arrière-garde, le Marseillais Cador.

Il se glissa, plutôt qu'il n'entra, avec tant de légèreté auprès d'eux, qu'ils ne s'aperçurent de son arrivée qu'en le voyant déjà aux prises avec un dossier, en homme qui connaît son affaire et qui, surtout, connaît le prix du temps.

On n'eut pas besoin de lui dire : Cherchez avec nous le dossier de madame de Mauves.

Il chercha d'instinct.

Si Chrysostôme Lefert fût entré en ce moment, il eût bien vite reconnu, en voyant l'ardeur sans pareille que ces trois hommes apportaient à leurs recherches, qu'il n'avait pas affaire à des employés payés au mois pour faire leur ouvrage.

Cette opération, qui dura plus d'un quart d'heure, n'amena aucun résultat.

— Diable! fit Malcolm en réfléchissant et tout en passant en revue les autres casiers. Tout à coup, ses yeux s'arrêtèrent sur une lettre : la lettre *C*.

— *C!* s'écria-t-il, c'est cela! Son dossier est sous son nom de femme et de jeune fille, Chastel de Mauves. Grimpe sur la table, Albaret, et descends les cartons *C* pendant que Cador va remettre les M en place.

Les deux acolytes du bon Dominick exécutèrent ces ordres avec une promptitude égale des deux parts.

Il y avait huit cartons à la lettre *C*, contenant à peu près la même quantité de dossiers que les précédents. L'opération dura quelques minutes de plus, mais elle fut aussi infructueuse que l'autre.

Le bon Dominick fronça les sourcils et médita une seconde fois.

Albaret, auquel le souvenir du cabinet de l'huissier revint en mémoire, car, malgré les soins minutieux qu'il avait apportés dans la recherche du dossier Mauves, il n'avait pas perdu de vue, on s'en doute bien, l'objet qui lui avait été si sympathique, nous voulons parler de la caisse; Albaret, disons-nous, s'adressant au jeune Malcolm, qui lui semblait découragé :

— Mon gentleman, dit-il en désignant la porte de

gauche de la tête, il y a là, dans le cabinet du patron de la case, autant de dossiers qu'ici.

— Allons! dit le jeune Malcolm en se dirigeant vers le cabinet de l'huissier, précédé par le jeune Marseillais et suivi par Cador.

En effet, comme l'avait dit Albaret, il y avait là à peu près autant de dossiers que dans l'étude.

Les trois hommes se remirent donc de nouveau à l'œuvre avec plus d'acharnement et surtout plus de promptitude; car il était déjà onze heures moins un quart, et l'huissier, s'il revenait en voiture, pouvait arriver d'un moment à l'autre.

Mais, après avoir inutilement passé en revue, les uns après les autres, les dossiers M et les dossiers C, le jeune Malcolm fit signe à ses deux compagnons de remettre les cartons en place. Puis, soulevant le tapis de drap vert qui recouvrait un long bureau, il dit à Cador, en montrant les tiroirs :

— C'est là.

Albaret, qui, de nouveau charmé par la vue de la caisse, l'examinait avec amour depuis un instant, se retourna vers Dominick en entendant ces mots :

— C'est là.

Il crut qu'il s'agissait de la caisse.

— Allons, Albaret, dit Dominick le tirant d'erreur, cherche la clef du bureau dans ton trousseau.

Le jeune Marseillais en essaya quatre. La quatrième allait comme la clef véritable.

Ici ce fut une toute autre série d'opérations, aussi difficiles et plus longues que les précédentes.

En effet, des milliers de papiers remplissaient les huit tiroirs de ce bureau.

Il fallut donc les passer tout en revue, sans en omettre

un seul, et encore une fois, au bout d'une demi-heure de cette recherche fiévreuse, le résultat fut nul.

— Oh! oh! grommela sourdement Malcolm en remettant les papiers dans les tiroirs et en faisant signe à ses amis de l'imiter. Où chercher maintenant?

— Dans la chambre à coucher, répondit Cador.

— Où est-elle? demanda Dominick à Albaret.

— Ici, répondit celui-ci en montrant la porte de gauche, est le salon, qui donne dans la chambre à coucher.

— Allons, dit Malcolm en laissant retomber le tapis sur le bureau et en suivant le jeune Marseillais.

La chambre à coucher de Chrysostôme Lefert n'était composée, pour tout mobilier, que d'un grand lit à baldaquin, d'un somno, d'une table de toilette, d'une armoire à linge et d'une chaise longue.

La visite des tiroirs fut donc bientôt faite, mais vainement.

Dominick, de plus en plus inquiet, dit à ses deux camarades :

— Que faire?

Cador hocha la tête, comme un homme qui pense avoir fait jouer tous les ressorts de son imagination, et qui remet son sort entre les mains du hasard.

Mais Albaret, suivant toujours son vieux dessein, émit une idée qui, quoique invraisemblable, parut des plus heureuses à ses compagnons, dans la situation désespérée où ils se trouvaient.

— Mon gentleman! dit-il, nous n'avons pas tout visité.

— Y a-t-il une autre armoire? demanda le jeune Malcolm.

— Non! répondit le Marseillais, ou du moins il y a l'armoire aux écus.

— Tu veux parler de la caisse, Albaret? dit Dominick.

— Oui, mon gentleman! répondit celui-ci.

— Pourquoi aurait-il mis une pièce de procédure dans sa caisse? dit Dominick, qui ne cherchait qu'à croire à la possibilité de trouver là le procès-verbal.

— Parce que, répondit le Marseillais, c'est une pièce qui vaut assez d'argent pour qu'un homme, et surtout un huissier, la cache précieusement comme l'argent lui-même.

— L'enfant a peut-être raison! dit Cador en branlant la tête et en souriant à son jeune compatriote pour cette idée lumineuse.

— Allons! dit le bon Dominick en faisant signe à Cador de refermer les portes derrière eux.

Le trio rentra dans le cabinet et procéda à l'autopsie de la caisse avec une adresse qui eût fait honneur au plus habile serrurier de France ou d'Angleterre, ces deux pays où se sont fabriquées les deux clefs qui ouvrent les deux portes du monde.

Ce fut Albaret qui fut chargé de l'opération. On comprend avec quelle passion il accomplit son œuvre. Le chevalier qui escalade à la force du poignet le balcon de sa maîtresse n'y met pas une ardeur plus fougueuse.

Aussi, au bout de quelques minutes, pouvaient-ils contempler les fruits d'or et d'argent de la terre promise.

Son cœur battit à se rompre en apercevant, éclairés en plein par les rayons de la lanterne sourde, quarante ou cinquante mille francs en monnaies d'or et d'argent de tous les titres et de tous les pays.

Cador le suivait silencieusement des yeux, et il devinait dans les flamboyants regards du jeune homme les émotions qui l'agitaient.

Quant au jeune Malcolm, il n'aperçut dans la caisse que ce qu'il cherchait, c'est-à-dire un portefeuille.

Il le saisit vivement, et ce fut encore à Albaret que fut confiée cette nouvelle autopsie.

Le Marseillais s'en acquitta avec son adresse et sa promptitude accoutumées.

Ce portefeuille contenait environ trente à quarante mille francs en valeurs de toute espèce : billets de mille et de cinq cents francs, traites, billets à ordre, bons au porteur, lettres de change, etc., dont l'examen minutieux n'amena aucune découverte.

Albaret poussa un profond soupir en voyant le bon Dominick refermer vivement le portefeuille d'un air tout à fait désespéré.

— Remets-le, dit-il à Albaret en présentant à celui-ci l'objet de sa convoitise.

Le Marseillais sembla hésiter. Il lui jeta un regard suppliant.

— Allons, pas d'hésitation, dit sévèrement Cador à son compatriote en voyant le jeune Malcolm froncer durement le sourcil.

L'infortuné Marseillais remit le portefeuille en place, mais avec une telle lenteur, que Dominick fut obligé de le gourmander.

— Fais donc vite, misérable! dit-il en tirant sa montre : il est onze heures et demie tout à l'heure : *il* devrait déjà être rentré et nous partis. Allons, fais vite et filons!

Albaret, commençant à croire qu'il fallait, pour ce jour-là du moins, se contenter de l'innocent plaisir des yeux, referma la caisse avec la même dextérité qu'il l'avait ouverte.

Pendant ce temps, le bon Dominick furetait des yeux dans tous les coins du cabinet de l'huissier.

La caisse était fermée, toutes les choses remises à leur place, à ce point que la gouvernante la plus méticuleuse n'eût pas pu trouver une seule trace du passage des trois visiteurs. Le jeune Malcolm venait de dire à Cador : — Passe devant! — quant on entendit retentir le marteau de la porte cochère, bruit facile à reconnaître au milieu du silence qui régnait dans cette maison.

Nul doute, c'était l'huissier qui rentrait.

— C'est lui, dirent en même temps, d'une seule voix, les trois compagnons.

— Nous avons le temps de monter au second étage, dit vivement Albaret.

— Et si c'est la bonne qui demeure au quatrième, objecta Cador.

— Et puis, nous n'avons pas réussi, interrompit sourdement le jeune Malcolm.

— Restons! hasarda Albaret, qui entrevoyait la possibilité de faire à la caisse de Chrysostôme Lefert une visite moins désintéressée que les deux premières.

— Êtes-vous décidés? demanda Dominick.

— A quoi? dit Albaret.

— A tout, parbleu! répondit Cador d'une voix sombre. Nous ne pouvons pas abandonner notre partie en si beau chemin.

— Tu as raison, mon vieux Cador, dit en souriant de la plus horrible façon le jeune Malcolm. Il faut battre le *fert* pendant qu'il est chaud.

Cet atroce jeu de mots sur le nom de l'huissier fit sourire les deux compagnons.

Pendant ce colloque, la porte cochère avait été ouverte et refermée; l'huissier, si c'était lui, devait donc être sur l'escalier.

Sans se dire un seul mot, comme s'ils avaient une

longue habitude de ces sortes d'expéditions, les trois compagnons se précipitèrent sous le bureau, recouvert, comme on sait, d'un grand tapis, et se blottirent l'un contre l'autre, en retenant leur haleine.

Il était temps, l'huissier ouvrait sa porte.

XXIII

CE QUE LE JEUNE MALCOLM ENTENDAIT PAR CES MOTS : BATTRE LE FER PENDANT QU'IL EST CHAUD

Chose étrange! la serrure de l'appartement de Chrysostôme Lefert était une serrure à secret, aussi compliquée, aussi longue à ouvrir que celle de sa caisse, tandis que celle de l'étude, qui communiquait cependant à l'appartement, était aussi simple et aussi naïve que devait l'être la serrure de la porte du Paradis.

Mais la stratégie a prouvé que les places les plus fortes avaient leur côté faible.

L'huissier mit donc un certain temps à ouvrir sa porte, temps qu'il employa à se répéter, pour la dix-millième fois, qu'il défiait bien les voleurs les plus habiles de pénétrer dans son domicile.

La porte ouverte, il entra, la referma à triple verrou, et pénétra dans la salle à manger, où il découvrit à tâtons une boîte d'allumettes et un bougeoir déposés sur le marbre d'un poêle par sa ménagère.

La bougie allumée, il accrocha son chapeau à un patère, et passa dans sa chambre à coucher.

C'était un petit homme grêle, à cheveux roux taillés en brosse.

Sa figure, grande comme une figure d'enfant de douze ans, maigre, sèche, ridée, exprimait l'entêtement et la probité.

Le front court et fuyant, qui indiquait à première vue l'absence presque totale de concept et l'étroitesse des idées, eût donné à cette figure l'expression de la sottise, si les lèvres, d'une grande finesse, et l'ensemble de la physionomie n'eussent révélé cette sérénité béate que donne à tout honnête homme la conscience du devoir accompli.

— Déjà onze heures et demie, dit-il en regardant sa montre et en la déposant sur son somno, dans une petite gaîne de soie verte. Voyons cependant s'il n'y a pas de lettres à l'étude.

Ce court monologue, fait tout haut, ce qui n'est pas aussi rare que le disent les critiques dramatiques, mais ce qui n'est pas non plus aussi commun que le supposent nos dramaturges; donc, ce court monologue achevé, Chrysostôme Lefert passa dans son salon, de là dans son cabinet, et de là dans son étude, où il regarda sur le bureau de son maître-clerc s'il n'était pas venu de lettres pour lui.

Cette visite faite, il rentra dans son cabinet, et il allait le traverser, quand une pensée l'arrêta.

Il fouilla dans sa poche, en retira un petit portefeuille, et, se dirigeant vers son bureau, il souleva le tapis, et, introduisant une petite clef dans le premier tiroir, il déposa le portefeuille qu'il tenait à la main, referma le tiroir, et laissa retomber le tapis, à mille lieues de penser qu'à deux pieds de lui à peine, trois hommes n'attendaient qu'un de ses mouvements pour le contraindre au silence.

— Allons nous cou-cou! — allons nous coucher! dit-il en rentrant dans le salon, tout en se frottant les mains

de satisfaction; — satisfaction qui résultait, sans doute, d'avoir trouvé toute chose en place, quoique rentré chez lui, événement insolite! deux heures plus tard qu'à l'ordinaire.

Disons, pour expliquer son retard, qu'il avait attendu M. Métral inutilement pendant une demi-heure, et qu'il était revenu à pied comme il était allé.

Laissons-le se coucher, souffler vivement sa bougie et s'endormir rapidement pour réparer autant que possible les deux heures de sommeil perdues. Revenons à nos trois compagnons, que la visite domiciliaire du maître du logis avait considérablement agacés.

Avec cette finesse d'ouïe qui n'appartient dans la nature humaine qu'aux habitants des forêts, des montagnes et des déserts, et aux gentilshommes de nuit des grandes villes, les trois sombres hôtes du confiant et défiant à la fois Chrysostôme Lefert suivirent l'huissier dans toute sa périlleuse traversée, depuis la porte d'entrée jusqu'à l'étude, en passant par la chambre à coucher. Sans le voir, ils comprirent le motif de sa station devant le bureau de son cabinet.

Ils flairèrent, et, disons-le tout de suite, avec raison, qu'une pièce importante pour eux, sinon le procès-verbal lui-même, venait d'être déposée dans le tiroir du bureau et enfermée à double tour.

Quand ils eurent entendu fermer, d'abord la porte du cabinet qui donnait dans le salon, ensuite la porte du salon qui donnait dans la chambre à coucher, à un bâillement bien expressif que poussa l'huissier en se retirant, ils comprirent qu'il n'aurait nulle tentation de faire un nouveau voyage dans son appartement, et ils relevèrent tous trois en même temps un coin du tapis et tendirent les oreilles.

Sur un cou de coude de Malcolm, Albaret sortit de la cachette et se glissa à pas de loup jusqu'à la porte du salon.

Arrivé là, il se mit à plat ventre sur le parquet et tendit l'oreille, absolument à la façon des Mohicans de Cooper, avec lesquels nos voleurs célèbres ont plus de points de ressemblance qu'on ne peut croire.

Il entendit, aussi distinctement que s'il eût été dans la chambre à coucher, l'huissier retirer ses bottes et les laisser lourdement tomber sur le parquet.

Il entendit, en second lieu, le bougeoir enlevé de la cheminée, déposé sur le somno.

En troisième lieu, le grincement plaintif d'une montre qu'on remonte.

Enfin, et ce bruit fut en même temps le plus expressif et le plus intéressant pour lui, il entendit craquer le lit sous le poids du maître de la maison.

— Bonne nuit! murmura-t-il entre ses dents en allant rejoindre ses deux compagnons.

— Couché! dit-il ou plutôt siffla-t-il entre ses dents dans cette langue d'argot dont nous sommes loin de méconnaître l'antiquité, le pittoresque et l'expression, mais que nous nous croyons forcé de traduire en langue vulgaire, de peur que la plus grande partie de nos lecteurs n'en comprennent pas un mot, et ne se croient obligés d'acheter le vocabulaire de cette langue.

— Au tiroir! siffla de la même façon le jeune Malcolm en se penchant, par dessous la table, vers le Marseillais. Puis, se tournant vers Cador : Toi, à la porte du salon! lui chuchota-t-il à l'oreille.

Celui-ci glissa sur le parquet et gagna l'endroit indiqué.

Quant à Dominick, aussitôt que son camarade eut dé-

talé, il sortit de sa cachette, et se trouva auprès d'Albaret juste au moment où celui-ci venait d'ouvrir le tiroir du bureau.

Il aperçut l'objet dont le tiroir s'était enrichi depuis leur recherche.

C'était un petit portefeuille en maroquin noir.

Le jeune Malcolm le saisit avidement, l'ouvrit et se mit à chercher le procès-verbal.

Mais le procès-verbal n'était pas là. Toutefois, cette recherche ne devait pas être aussi infructueuse que les précédentes.

En effet, parmi les trente ou quarante papiers aussi insignifiants pour tout autre que pour lui contenus dans le portefeuille de l'homme d'affaires, il trouva une lettre qui portait le timbre de la veille. Le lecteur, en la lisant, va comprendre de quelle importance elle était pour le jeune Malcolm.

Voici ce qu'elle contenait :

« Mon cher Lefert,

» Après consultation, nous sommes tous d'avis que vous ne devez pas conserver chez vous le procès-verbal.

» C'est une pièce fort dangereuse à garder, et maintenant que le duc sait qu'elle est en votre possession, il ne manquera pas d'employer tous les moyens licites et même illicites pour s'en emparer.

» A l'unanimité, nous avons décidé qu'elle serait en dépôt chez moi.

» Remettez-la donc à la maison, sans perdre de temps, dès demain, à moins que vous n'ayiez une objection à faire à notre proposition.

» Bien tout à vous, mon très-cher frère.

» CHRISTIAN DE S... »

La découverte du procès-verbal devenait donc de plus en plus difficile.

Était-il déposé chez l'auteur de la lettre, comme il le demandait?

Était-il resté chez l'huissier?

Quel était ce Christian de S...?

De quelle nombreuse compagnie faisait-il partie?

Comment la pièce courait-elle moins de risque d'être enlevée de chez lui que de chez l'huissier?

Il habitait donc avec une bande!

Voilà pour en énumérer quelques-unes, les conjectures que suggéra au jeune Malcolm la lecture de cette lettre.

La lettre lue, Dominick fit signe à Cador de quitter son poste et de venir à lui.

Puis, se penchant vers Albaret, il lui souffla à l'oreille :

— Va t'assurer de son sommeil.

Le Marseillais ne se le fit pas dire deux fois; en une seconde il était dans le salon, et au bout d'une suivante il rapportait ce laconique bulletin de l'état de l'huissier :

— Il ronfle.

— A l'étude! dit Malcolm en se dirigeant vers cette pièce, suivi de ses deux compagnons.

Arrivés là :

— Êtes-vous toujours décidés? dit Malcolm.

— Toujours! répondirent de la tête les deux Marseillais.

— Alors, prenons vite un parti, reprit Dominick.

— Lequel? demanda Cador avec indifférence.

— Je n'en vois qu'un, répondit le frère de l'institutrice, c'est de le forcer à donner la pièce, si elle est encore en sa possession, ou de dire où elle est.

— Allons! dit résolûment Cador.

— Allons! reprit Albaret, qui entrevoyait plus que jamais dans l'ombre les beaux yeux de la caisse.

— Attendez! fit Malcolm en contenant leur ardeur. N'agissons pas en étourneaux. — Il y a plusieurs moyens pour forcer un homme à parler; mais tous ne sont pas aussi bons à employer les uns que les autres. — Parle, Cador : quel est ton moyen?

— Celui-ci! répondit Cador en tirant de sa poche une sorte de grand couteau de Catalogne.

— Ou celui-ci! dit Albaret, en montrant deux petits révolvers grands à peine comme la main.

— Es-tu fou! dit Malcolm. Du bruit dans une maison, et à cette heure-ci?

— Affaire de l'effrayer, répondit le Marseillais.

— Il y a un autre moyen interrompit Cador, toujours avec la même indifférence.

— Parle, bon Cador.

— Voici, fit-il en tirant de sa poche un engin de métal assez semblable, pour la forme et la disposition de la boucle, à un collier de chien, à cette différence près, cependant, que ce collier était aussi étroit que le petit doigt.

C'était un cercle d'acier qui rappelait le carcan, avec lequel on attachait autrefois par le cou à un poteau, dans les places publiques, les criminels que la justice ne condamnait pas à mort. Ce cercle d'acier, élastique cómme un ressort de montre, enlaçait le cou comme une tenaille, et, à l'aide d'une petite vis extérieure, se resserrait à volonté si étroitement, qu'en deux minutes on arrivait à l'étranglement.

— Joli objet! dit Malcolm en examinant le collier; c'est de ta confection?

— Oui! répondit modestement Cador.

— Tu en es sûr?

— Oui! répéta le Marseillais.

— Tu l'as déjà essayé?

— Quatre fois, répondit Cador avec une sorte de fierté.

— Bien, dit le jeune Malcolm. Alors, en marche.

Et ces trois scélérats se mirent en marche avec autant de tranquillité, de sang-froid, d'insouciance, que s'ils se fussent rendus au Cirque ou à l'Ambigu!

Ce fut Albaret, le porte-lanterne, qui entra le premier. Puis Cador, suivi de près par le jeune Malcolm.

Comme l'avait annoncé Albaret, le malheureux Chrysostôme Lefert ronflait.

Il était étendu voluptueusement dans son lit, les bras tendus et les poings fermés, indice d'un sommeil énergique.

Un sourire (le sourire du repos bien acquis, sans doute) errait sur ses lèvres et donnait à son visage une expression de profonde béatitude.

Mais Cador n'était pas homme, quoique grand artiste dans sa profession, à analyser la physionomie du dormeur; aussi d'un bond fut-il au chevet de l'huissier, éclairé par Albaret, et lui passa-t-il autour du col ce terrible engin de sa confection, dont il allait faire, pour la cinquième fois, l'épreuve.

Le pauvre huissier poussa un cri étouffé : le carcan lui étreignait si étroitement la gorge, que les sons pouvaient à peine sortir.

— Silence! dit à demi-voix Malcolm en approchant du lit, pendant que d'une main Cador soutenait la tête du patient et de l'autre tenait la vis du collier, n'attendant qu'un signe du bon Dominick pour la serrer davantage.

— Silence! répéta celui-ci, nous ne voulons vous faire aucun mal, bonhomme; si vous êtes accommodant, dans cinq minutes, vous serez libre, et vous croirez avoir fait un rêve.

— La clef de ma caisse est sur la cheminée, bégaya le malheureux Chrysostôme Lefert d'une voix étranglée.

— Nous n'en voulons point à votre caisse, bonhomme! reprit le jeune Malcolm. Nous prenez-vous, ajouta-t-il en désignant ses deux acolytes, ces deux gentlemen et moi, pour des voleurs et des assassins?

L'huissier voulut parler pour protester contre cette allégation et déclarer que, dans sa longue carrière d'huissier, il n'avait pas rencontré de plus honnêtes gens; mais le jeune Malcolm lui imposa pour la troisième fois silence.

— Écoutez-moi, dit-il, les choses iront plus vite. Vous vous appelez bien Chrysostôme Lefert?

— Oui, gémit l'huissier.

— C'est bien chez vous qu'a été dressé, continua Malcolm, l'acte qui constate l'existence de madame de Mauves?

— Oui! répondit l'infortuné Lefert, qui commença à voir de quoi il s'agissait et à comprendre à quels dangers il était exposé, ainsi que le lui avait écrit Christian la veille, en gardant chez lui un pareil dépôt.

Disons que le brave huissier avait résisté à cette demande, alléguant que si la garde de cette précieuse pièce était dangereuse pour quelqu'un, autant valait-il qu'elle le fût pour lui que pour tout autre.

De façon qu'après avoir remonté sa montre, il avait glissé sous son traversin un petit carnet dans lequel était renfermé le procès-verbal, en se disant :

« On ne l'aura qu'avec ma vie ! »

Le malheureux ne se doutait guère que sa courageuse pensée n'était qu'un sombre pressentiment.

A cette question de Malcolm : si c'était bien chez lui qu'on avait dressé le procès-verbal, quoique à demi étouffé, et entrevoyant vaguement que des gens qui commençaient ainsi devaient encore plus mal finir, il répondit avec fermeté :

— Oui !

— C'est également chez vous, poursuivit le jeune Malcolm, qu'on a fait l'opposition, au nom de madame de Mauves, qu'on a envoyée chez le baron Mossè?

— Oui, répéta l'huissier.

— Cette pièce est-elle en votre possession demanda Dominick.

— Non, répondit le pauvre Lefert.

— Où est-elle?

— Je l'ai expédiée ce matin.

— A qui?

— A un ami.

— Son nom?

— Lord Goodhouse.

— Ce n'est pas à un Anglais que vous l'avez expédiée, interrompit Dominick. A qui ?

— C'est si bien un Anglais, dit l'huissier en faisant mille efforts pour bien articuler ses mots, qu'il est parti ce matin par le chemin de fer du Nord pour Calais, d'où il s'embarque ce soir pour Douvres.

— Vous mentez, dit froidement Malcolm. Si vous avez remis cette pièce à quelqu'un, c'est à un de vos amis de Paris.

— Non ! dit énergiquement Chrysostôme Lefert.

— Serre la vis, dit Malcolm au Marseillais.

Celui-ci fit un tour; la figure du pauvre huissier s'inonda de sueur.

— A qui? répéta Malcolm.

— Goodhouse! put à peine articuler l'huissier.

— Serre! dit Dominick à Cador.

Le Marseillais fit encore un tour.

Le visage de la victime se couvrit d'une pâleur verdâtre.

— Parleras-tu, maintenant? dit Dominick, auquel contrairement au patient, le sang monta abondamment au visage.

L'huissier, de la main désignant le collier, fit signe qu'il ne pouvait parler.

— Est-ce vrai ? demanda Malcolm au Marseillais.

— Oui, fit celui-ci de la tête.

— Alors, desserre un peu, mais juste de quoi parler.

Cador fit faire un quart de tour en arrière à la vis.

Le malheureux commençait à suffoquer; il respira bruyamment

— Eh bien, reprit Malcolm, le nom de celui auquel tu as remis cet acte.

— Je vous l'ai dit! murmura l'huissier si faiblement que Dominick l'entendit à peine.

— Tu mens! tu mens! dit coup sur coup le frère de l'institutrice. Malheur à toi si tu ne réponds pas. Je te le répète, nous ne voulons pas te voler, encore moins t'assassiner. Nous voulons le procès-verbal, et, pour l'avoir, nous sommes décidés à tout. Réponds donc : ce matin, tu as reçu une lettre dans laquelle on te prévenait que le dépôt de cette pièce était dangereux.

— C'est vrai, dit l'huissier en essayant de sourire; mais, hélas! quel sombre sourire!

— Cet ami se nomme Christian, continua Dominick.

— C'est son prénom, du moins, dit le pauvre Lefert.

— Quel est son nom de famille?

— Je l'ignore.

— Tu refuses de le dire?

— Je vous assure, messieurs, que je ne le sais pas plus que vous. J'ai reçu, signé du nom de Christian, une lettre ce matin; c'est la vérité. Mais ne connaissant ni ce nom ni cette écriture, j'ai pensé que c'était une mystification.

— Eh bien, je consens à te croire un moment, dit Malcolm; mais je veux m'assurer que tu dis vrai. Quels sont les noms des douze témoins de la duchesse? Songe que je les connais, et que, si tu me trompes, il va t'arriver malheur.

— Vous tromper, chers messieurs! dit toujours de la même voix étouffée l'huissier. Pourquoi vous tromperais-je? Douze hommes sont en effet venus ici avec une dame qu'ils ont déclarée être la duchesse de Mauves. Cette dame m'a demandé d'envoyer une opposition au baron Mossè. J'ai donc dû m'assurer préalablement de son identité. En conséquence, j'ai dressé un procès-verbal, et j'ai exigé la signature des douze personnes qui étaient présentes. Voilà tout ce qui s'est passé, chers messieurs.

— Les noms! répéta Malcolm, qui n'ajoutait aucune foi aux paroles du pauvre Chrysostôme Lefert.

— Franchement, chers messieurs, répondit avec bonhomie l'huissier, je ne m'en souviens plus, et je le regrette, puisque ce faible renseignement semble si vivement vous intéresser. Vous êtes sans doute les héritiers de madame la duchesse?

— Ainsi, dit le jeune Malcolm, sans répondre à la

question du patient, tu refuses absolument de nous dire le nom de ces douze hommes?

— Mais, cher monsieur, se hâta de dire l'huissier (autant du moins qu'il pût se hâter), je ne refuse rien. Vous me demandez une chose que j'ignore. Je me souviens cependant qu'il y en a un qui se nomme Martin, un autre Bonneau, un autre...

— Un autre, Durant, continua Malcolm, et un autre Bonnet, et ainsi de suite, jusqu'à douze. Eh bien, aussi vrai que j'ai besoin du nom de ces douze hommes, tu vas mourir si tu ne les donnes pas à l'instant.

— Quand je serai mort, répondit doucement l'huissier, vous n'en saurez pas davantage.

Ce raisonnement fit une certaine impression sur le jeune Malcolm, et, sans doute, il eût renoncé à la mort du pauvre homme si un souvenir ne lui survenant tout à coup à l'esprit, ne l'eût en même temps rempli de joie et de rage.

Ce souvenir, à la recherche duquel il était depuis qu'il avait trouvé la lettre de Christian, c'était celui du nom de famille du diable. L. S..., qui commençait son nom, lui faisait flairer vaguement la trace qu'il cherchait. Tout à coup, il se rappela avoir entendu prononcer quatre ou cinq fois le nom de Christian de Sauveterre, et il accola ce nom à celui du baron. Donc, il savait déjà le nom de deux des douze hommes, il n'avait pas besoin d'en savoir davantage pour le moment.

Il allait donc se retirer.

Mais une pensée l'arrêta.

Un homme, sachant leur secret (et quel homme, un huissier), pouvait non-seulement raconter le lendemain les aventures de la nuit au préfet de police (ce qui était un détail peu intéressant, puisqu'on pouvait se cacher),

mais prévenir les douze témoins de la duchesse, et leur donner l'idée d'éloigner, pendant quelque temps, celle qu'ils avaient un si grand intérêt à découvrir au plus vite.

Le silence de cet homme devenait donc pour eux un article de salut.

Comment l'y contraindre? par quels serments l'engager? la menace de mort? S'il les trahissait, c'était l'enfance du métier; mais cet homme, aussitôt hors de leurs mains, ne pouvait pas manquer de se dire : La preuve qu'ils ne me tueront pas; c'est qu'ils ne m'ont pas tué quand ils en avaient une si bonne occasion.

Dominick médita pendant un moment.

Le résultat de cette méditation fut l'arrêt de mort de l'huissier.

— Serre! dit-il en fronçant durement le sourcil.

— Tout à fait? demanda le Marseillais en tournant la vis.

— Pas encore ! dit Malcolm.

Quand Cador eut fait une fois tourner la vis :

— Veux-tu, pour la dernière fois, me dire ces douze murmura-t-il à l'oreille de l'huissier d'une voix , comme s'il eût été lui-même étreint par le col-

sostôme Lefert ne répondit pas et ne fit même pas, la première fois, un mouvement de la main pour er qu'il voulait parler.

Tu préfères mourir! dit Malcolm effrayé des refixes que le moribond jetait sur lui.

lui-ci ne bougea pas; de grosses gouttes de sueur bèrent de son front, et sa figure se décomposa :

Serre tout à fait! dit Malcolm au Marseillais, en ournant la tête avec dégoût.

m.

Cador, qui ressemblait en ce moment bien plus à une machine à pression qu'à une créature humaine, fit un double tour de vis!...

Les trois hommes entendirent un son qui, quoique parti d'une poitrine humaine, était si étrange que Malcolm et Albaret frissonnèrent tous les deux.

Quant à l'exécuteur de cette œuvre, soit qu'il fût déjà blasé par les quatre premières épreuves, soit que tout au rebours de l'adage latin : *nil a me alienum puto*, tout ce qu'il y a d'humain lui fut étranger, il ne sourcilla pas, et tournant la tête du côté du jeune Malcolm il sembla lui dire :

— C'est fini. Que faisons-nous, maintenant?

Celui-ci se retourna, et regarda la victime.

La figure du malheureux huissier était d'une couleur indicible, c'est-à-dire que, quoique le violet parût dominer, en l'examinant attentivement on pouvait retrouver, fondues dans cette nuance, toutes les couleurs du prisme.

Chose étrange, et qui fit tressaillir le jeune Malcolm, bien que cette figure à teinte cadavéreuse présentât incontestablement tous les symptômes bien caractéristiques de la mort, ses yeux étaient ouverts et ils semblaient, comme quelques minutes avant, regarder fixement!... et voir!...

En outre, la bouche, contractée violemment par la douleur, souriait cependant d'un sourire d'une ironie effrayante. Cette bouche semblait dire :

— Eh bien, maintenant que je suis mort, avez-vous mon secret?

C'est ainsi que dut sourire le grand conseiller Anne Dubourg au milieu des flammes de son bûcher!

— Est-ce fini? demanda, en baissant la tête, le jeune Malcolm au Marseillais.

— Oui, répondit celui-ci, après avoir posé sa main sur le cœur de sa victime.

— Tu en es bien sûr? insista le frère de l'institutrice.

— Oui! fit de la tête l'exécuteur, après avoir ausculté de nouveau le cadavre.

— Alors, partons! dit Malcolm d'une voix sombre.

. . . .

C'est ainsi que mourut un des puritains de Paris.

XXIV

CE QU'ON MANGE, CE QU'ON DIT A LA HALLE, ENTRE MINUIT ET DEUX HEURES DU MATIN

Cador, en entendant donner au jeune Malcolm le signal du départ, retira du col de sa victime son carcan d'acier, qu'il remit soigneusement dans la poche d'où il l'avait extrait.

Il laissa retomber la tête du cadavre sur l'oreiller, lui tourna la face contre le mur, et ramena les draps jusqu'à la hauteur du col.

Il allait se retirer après cette opération, quand, en bordant le lit comme il l'avait trouvé en arrivant, il entendit un bruit qui, quoique bien léger, l'intéressa autant que le son le plus sympathique.

Il lui sembla qu'en ramenant la couverture à la hauteur du traversin, il froissait un morceau de soie, bien que le lit du défunt huissier, dont les draps étaient de pure toile, ne fît pas supposer qu'il recélât une étoffe soyeuse. Mais tout fils d'Ève est curieux, et les Marseil-

lais sont deux fois fils d'Ève, et Cador était dix fois Marseillais.

Ce léger bruit, que personne n'eût certainement remarqué, Cador le remarqua.

Il en chercha la cause, et comme il était aussi entêté que curieux, il voulut la connaître.

Il rabattit donc les draps, — allant ainsi, selon les lois de la philosophie, de l'effet à la cause, et il les remonta, comme il avait fait, pour s'assurer qu'il avait bien entendu.

Son entêtement fut couronné de succès. Au moment où le jeune Malcolm commençait à s'impatienter de la lenteur de son compagnon, celui-ci découvrit la cause de l'effet qu'il étudiait depuis un moment.

En effet, ce bruit léger était produit par l'enveloppe qui contenait le fameux procès-verbal qui avait coûté si cher, et pour lequel et sur lequel — comme un drapeau sur un champ de bataille,—l'honnête et courageux Chrysostôme Lefert était mort.

Le Marseillais, au moment où Dominick lui disait brutalement :

— En finirons-nous?

Le Marseillais, disons-nous, passa sa main droite sous le traversin, d'où lui semblait partir le bruit qu'il comparait à de la soie froissée, et il ramena une enveloppe cachetée de rouge qu'il présenta au jeune Malcolm avec une joie sauvage.

Celui-ci se saisit avidement du papier que son compagnon lui tendait, et il faillit lui briser le poignet par reconnaissance quand, après avoir rapidement brisé le cachet, il découvrit le procès-verbal, à la chasse duquel il était depuis deux heures, haletant, suant, harassé.

— Le voilà ! s'écria-t il tout haut comme s'il se trou-

vait chez lui et qu'il rencontrât sous son pied un porte-monnaie perdu.

— J'en étais bien sûr! dit d'un air sûr de lui-même le Marseillais, qui ne doutait de rien quoiqu'il doûtat de tout. Toute peine mérite récompense.

— C'est bien lui, continua le jeune Malcolm en dévorant des yeux les douze signatures apposées au bas du procès-verbal.

Voilà les douze noms qu'il lut :

Christian de Sauveterre,
Le baron Mossè Flasham,
Gaston de Gèvres,
Childebrand,
Jacques David,
Le docteur Manviel,
Anatole Delamarche,
Champrosé,
Simon Richard,
Saint-Romain,
Cayrol,
Et Chrysostôme Lefert.

. . . .

A l'exception de l'avant-dernier personnage, qui porte le nom de Cayrol, que nos lecteurs n'ont point encore vu paraître, mais que nous leur présenterons prochainement, on connaît les douze puritains témoins de l'existence de madame la duchesse de Mauves, et signataires, par conséquent, du procès-verbal.

Le malheureux Chrysostôme Lefert, qui devait mourir le premier des douze, avait signé le dernier.

— En voici un, du moins, qui ne témoignera plus! murmura entre ses dents le jeune Malcolm, en jetant sur le cadavre du pauvre huissier un regard de triomphe.

Quant au baron Mossè, ajouta-t-il intérieurement, c'est une pièce de plus à mettre dans son dossier.

Puis, cette réflexion faite, il s'assit sur la chaise longue, tira un portefeuille de sa poche et transcrivit les douze noms.

Cette opération faite, il recacheta la lettre, et la rendant au Marseillais :

— Remets-la à sa place, dit-il.

Celui-ci obéit vivement à cet ordre, et fit le mouvement de partir, quand Dominick l'arrêta :

— Un moment, dit-il. Demain matin, la bonne de cet homme-là va venir le réveiller, et en voyant ce qui en est, elle va convoquer toute la maison. La préfecture n'est pas loin d'ici; à sept heures du matin, il n'y aura plus de mystère pour personne. Il ne faut donc pas se retirer sans savoir ce qu'on laisse derrière soi.

— Très-juste! observa Cador.

— Excessivement juste, répéta Albaret, qui, pour n'avoir pas dit un mot pendant toute la scène précédente, n'en avait pas moins réfléchi, c'est-à-dire caressé plus familièrement son rêve.

— As-tu un moyen de prévenir les mauvais propos qu'on peut tenir sur notre compte, mon bon Cador? demanda Dominick.

Celui-ci, dont l'esprit tendait bien plus vers les choses terrestres que vers les sphères de l'imagination, demeura coi, ébahi à cette question, et comme profondément affligé de ne pouvoir y répondre.

Dominick interpréta le silence du Marseillais comme il devait l'être, et se retournant vers son jeune compatriote :

— Et toi, Albaret, dit-il.

— Parbleu! répondit celui-ci qui, tout contrairement

à son maître et ami Cador, planait presque constamment dans les régions les plus élevées des mondes imaginaires.

— Voyons ton moyen, Albaret? dit Malcolm.

— Vous ne tenez pas, dit le jeune Marseillais en montrant le cadavre de l'huissier, à ce qu'on le croie mort de sa belle mort, n'est-ce pas?

— Ce serait difficile? dit Dominick.

— Je le pense comme vous! reprit Albaret; il faut donc, aux yeux de la société comme à nos propres yeux, qu'il soit mort de mort violente.

— Où veux-tu en venir? dépêche-toi.

— Voici!... Il faut qu'il ait été assassiné! Or, pourquoi assassine-t-on les gens à moins d'assassinats tout à fait exceptionnels, sinon pour les voler. Eh bien, je suis d'avis!

— Je te comprends, Albaret, interrompit Malcolm, tu as le mal de la caisse; en d'autres circonstances, je te ferais un rude sermon.

— Il n'y touchera pas! dit vivement Cador, en se dirigeant vers son compatriote.

— Attends! impétueux Cador, dit Dominick, Albaret a peut-être raison. L'assassinat, expliqué par le vol, nous n'avons plus rien à craindre de la police générale et de la police particulière, de nos douze, — je veux dire de nos onze témoins. Albaret me semble donc dans le vrai, et, pour la première fois depuis que j'ai le plaisir de le connaître, je suis forcé de lui faire un compliment. Albaret, je te félicite de ton idée et je t'autorise à la mettre à exécution.

— Vous le voulez! dit Cador.

— Pas de façon, mon bon Cador, dit Malcolm. Je t'ai dérangé de tes occupations, tu m'as suivi sans me de-

mander non-seulement de récompense, mais sans même savoir où on allait. Eh bien, ton désintéressement me touche, et puisque j'ai sous la main l'occasion de m'acquitter, je serais bien sot de ne pas la prendre aux cheveux.

— Je veux bien! dit le Marseillais; à condition que nous partagerons en frères.

— Soit, Cador! mais c'est bien pour t'obliger! répondit Dominick.

Les trois compagnons passèrent dans le cabinet de travail, le Chanaan d'Albaret.

Nous avons parlé de la promptitude avec laquelle le jeune Marseillais avait trouvé une première fois le secret de la caisse, il est donc inutile d'apprendre aux lecteurs qu'en moins de cinq minutes elle avait été ouverte, vidée et refermée.

Cette opération terminée, le partage fut fait également entre les trois compagnons, selon le désir exprimé par le Marseillais scrupuleux.

La sortie s'exécuta dans le même ordre que l'arrivée, c'est-à-dire qu'Albaret passa le premier, pour aller ouvrir la porte cochère; qu'il fut suivi du jeune Malcolm, et que Cador, chargé de retirer les portes derrière lui, ferma la marche...

Deux minutes après leur départ, la bonne du malheureux Chrysostôme Lefert rentrait enchantée de la soirée qu'elle venait de passer.

Deux minutes plus tôt, Albaret lui eût ouvert la porte.

Il était une heure du matin.

Chacun des trois compagnons s'en alla de son côté.

Il est à peu près certain qu'à trois ou quatre cents pas, Albaret retrouva Cador ou Cador rejoignit Albaret, mais leur conversation ne nous semblant pas de nature à im-

pressionner nos lecteurs, nous suivrons, s'ils le veulent bien, l'auteur principal de cet attentat, le chef de cette petite bande, le jeune montagnard écossais, enfin!

XXV

SUITE DU PRÉCÉDENT

En finissant le dernier chapitre, nous pensions qu'il fallait abandonner Cador et Albaret à leur sort, c'est-à-dire, les laisser errer à leur guise, à travers les méandres du Paris nocturne.

Un remords nous saisit.

Pourquoi ne pas compléter l'esquisse que nous avons faite de ces deux personnages, en racontant ce qui leur arriva en sortant de la rue des Lavandières-Sainte-Opportune.

Nous avons dit que le bon Dominick en sortant de chez le pauvre Lefert, se dirigea, à droite, vers la Halle, où il avait donné rendez-vous à l'agent amateur, — pendant que les deux Marseillais, se dirigeant à gauche, remontaient la rue Saint-Denis, — du côté des boulevards.

Les deux camarades, après avoir franchi la porte Saint-Denis, suivirent le boulevard jusqu'à la rue de Bondy, qui est, comme on sait, parallèle au boulevard Saint-Martin.

Au commencement de cette rue, était un petit café borgne, — assez semblable aux tapis francs, qui émaillaient la halle à cette époque, — et dont tout touriste un peu investigateur peut encore reconnaître les pittoresques vestiges.

La rue de Bondy, extraordinairement sombre, en plein jour, depuis son embouchure, c'est-à-dire au boulevard, jusqu'à la rue de Lancry, est d'un noir d'ébène pendant la nuit, même pendant les plus lumineuses nuits de l'été (quand il y a un été!)

Appelée d'abord *Chemin de la Voirie*, parce qu'elle conduisait, en effet, à une voirie de la Villette, elle fut nommée, plus tard, rue *Basse-Saint-Martin*, parce qu'elle était plus basse, comme elle l'est encore, et parallèle au boulevard de ce nom.

On lui donna le nom de rue de Bondy, vers 1771, préférant sans doute un nom de forêt, célèbre par ses vols, à un nom de voirie, célèbre par ses exhalaisons.

Les deux Marseillais entrèrent dans le café, où ils furent salués par vingt voix.

Le spectacle que présentaient les personnages qui composaient cette assemblée était, certainement, un des plus étranges qu'on pût imaginer.

En effet, tous les membres inférieurs de ce grand corps, qu'on appelle la société, étaient représentés là, dans leur plus simple appareil!

. . . .

Il y a quelques jours, au commencement d'août de cette année 1860, — nous avons eu la curiosité d'entrer dans un de ces pandémonium, — en sortant d'une répétition générale, qui avait fini vers quatre heures du matin. Rien n'était changé. Sans doute, ce n'était plus la maison, où nous venons de voir entrer les deux Marseillais.

Mais c'était le même monde!

. . . .

Dans une salle basse du rez-de-chaussée causaient, riaient, buvaient, chantaient, jouaient, suaient, vocifé-

raient, quarante ou cinquante êtres, parmi lesquels le moins curieux pouvait encore offrir une magnifique étude au philosophe ou au peintre.

Des jeunes femmes attifées de la façon la plus extravagante, la tête coiffée d'un bonnet noir ou blanc, avec des rubans rouges, la gorge à demi-cachée ou à demi-montrée, par un fichu jaune, le buste entouré de loques de couleurs indécises, la robe à l'unisson, le feu dans les yeux, la glace sur les lèvres, la figure fatiguée, la voix rauque, la poitrine étroite, les bras maigres, le fantôme de la vie et l'image de la mort!...

Tel était le spectacle que présentait à première vue la partie féminine de cette assemblée.

L'une disait :

— Je n'ai pas de chance! Augustine a trouvé deux couverts cette semaine.

(Cette Augustine était une chiffonnière de la rue Triperet.)

Une autre répondait :

— Plus souvent que je vendrai mes cheveux pour *lui!*

Celle-là était une pauvre fille, qui gagnait quarante sous par jour, et qui nourrissait un géant.

Ces géants sont sans pitié!

Une petite qui prenait un verre de cognac (à trente-six degrés), pleurait dans son verre au fond de la salle.

Une ouvreuse des Funambules essayait de la consoler, en faisant assaut d'eau-de-vie, à ses frais, avec elle.

Ce qui empêchait cette Calypso de cabaret de se consoler (même étant au débit de consolation), c'était le départ d'un Ulysse de barrière, duquel elle avait fait la conquête, un jour de foire, à la fête des Prés-Saint-Gervais,

où ce gymnasiarque de banlieue, en faisant le saut périlleux, avait capté, par la beauté de ses formes, la confiance de toutes les cuisinières de l'endroit.

Une danseuse du Prado et de la Chaumière en disponibilité, pour cause de vieillesse, fixait sur cette amante éplorée je ne sais quels adorables regards d'aloi équivoque.

Un choriste des Folies-Dramatiques, en tête-à-tête avec un figurant de l'Ambigu, jouait à l'écarté avec des cartes connues.

Deux vieilles édentées, au chef branlant, jetaient sur la porte du café des regards d'effroi, lorsqu'un nouveau venu faisait son entrée dans l'établissement.

On eût pu jurer, à première vue, que la conscience de ces deux véritables matrones n'était point absolument irréprochable!

Quant à la partie mâle de cette assistance, elle était exactement composée des mêmes atomes, plus ou moins crochus, qui unissent encore maintenant tous ceux qui, à un titre ou un autre, desservent un théâtre, comédiens pauvres, n'ayant pas de maître d'hôtel, et venant satisfaire,après minuit,l'appétit que leur ont donné six heures de spectacle dans une des souricières que la police en tr'ouvre nuitamment autour des théâtres qui émaillent le boulevard du Crime! Claqueurs, qui entrés dans la salle, quelquefois une heure avant le public, ont l'estomac absolument vide, après une séance de sept heures. Costumiers, habilleurs, perruquiers, machinistes, garçons de théâtre, lampistes accessoires, figurants de toute espèce; elfes, fantômes, goules, loups-garous, diables, diablotins, anges et archanges, bons et mauvais génies des féeries et bourreaux des mélodrames, vents et flots des pièces nautiques, marchands de programmes, de

billets d'auteurs, de coco, d'oranges, de pains d'épices, de gauffres, de sucre d'orge, tout ce qui en un mot, nous le répétons, fait partie d'un théâtre, à un titre quelconque, c'est-à-dire, passe six ou sept heures dans ou devant une salle de spectacle.

A ce personnel déjà fort nombreux, comme on voit, s'ajoutent les viveurs, les bohémiens de toutes classes inférieures, que leurs industries, leurs goûts, leurs besoins, leurs vices, ou plus simplement leurs fantaisies, que la lumière attire, comme les moustiques et les papillons.

On comprend que les deux Marseillais, sans se l'être dit, s'étaient dirigés vers ce cabaret, aussi naturellement que l'aiguille aimantée vers le pôle.

Après avoir reçu l'accolade des uns et des autres, Cador et Albaret montèrent au premier étage.

Une fois là, après que le garçon leur eut apporté du vin blanc, Albaret ouvrit la fenêtre.

— Tu ouvres la fenêtre! dit Cador étourdi, en boutonnant son paletot jusqu'au col.

— Tu vois! répondit Albaret, d'un ton mélancolique.

— Et pourquoi ouvres-tu la fenêtre?

— Pour regarder le ciel! répondit d'un air inspiré le jeune Marseillais, en levant poétiquement les yeux vers le ciel.

Le plus âgé des deux Marseillais, après avoir rempli les deux verres, s'avança vers son ami, et lui tendant un des deux verres :

— Bois! dit-il.

Albaret saisit le verre, et en absorba le contenu d'une seule gorgée.

Puis, prenant poliment le verre de son compatriote, il le déposa avec le sien sur la table, — et, se dirigeant

vers Albaret, — il s'accouda auprès de lui sur la barre d'appui de la fenêtre, et lui dit :

— Il me paraît que ton front est voilé d'un nuage.

— Je suis de mauvaise humeur, — répondit le jeune homme, — laisse-moi bâiller au clair de la lune.

— Est-ce que le souvenir de l'huissier te tarabuste? — demanda Cador en regardant paternellement son élève.

— Bast ! répondit Albaret en haussant les épaules.

— Alors qu'as-tu ?

— Rien.

— Ce n'est pas possible ; tu me caches quelque chose, et c'est mal.

— Je t'ai dit que je n'avais rien.

— Si tu n'as rien, tu as tort d'être triste.

— On a l'air qu'on peut.

— Est-ce que tu ne m'aimes plus?

— Je ne t'ai jamais beaucoup aimé, au fond.

— Au fond, c'est vrai ; — mais dans la forme, tu es mon ami.

— C'est vrai... Après.

— Tu n'es donc plus mon ami, puisque tu as des secrets pour moi.

— Tu m'ennuies, Cador ! — D'ailleurs, je t'en veux.

— Pourquoi?

— Tu m'as fait une infidélité.

— Moi? demanda Cador au comble de l'étonnement.

— Toi ! — répondit le jeune homme, — tu es allé tantôt dîner et te griser sans moi.

— Pardonne-moi ! — s'écria Cador d'une voix larmoyante, — c'est la première fois que cela m'arrive.

— Ce n'est pas une raison pour pleurer. — On ne

pleure pas quand on a bu. De cette façon le vin ne profite pas.

— Est-ce vraiment mon infidélité qui te chagrine? — demanda Cador avec attendrissement.

— Cela et autre chose, — répondit le jeune homme.

— Est-ce que la maîtresse du café t'a remis ta note?

— Non, — répondit Albaret. — Depuis que j'ai rapporté le couvert de faux argent que nous avions emporté par distraction ou par habitude, la maîtresse de la maison me donnerait son argenterie à garder. Ce n'est pas cela qui me chagrine.

— Je parie que ton tailleur n'a pas voulu te donner ton paletot.

— C'est vrai, — mais j'ai trouvé un manteau. — Ce n'est donc pas mon habit qui m'attriste.

— Alors je parie que tu n'as pas trouvé ta maîtresse chez elle.

— Je ne sais pas ce que tu as parié, fit le jeune homme en venant s'asseoir devant la table — et en remplissant les verres, — mais tu as perdu; — Nana était au contraire chez elle. — J'ajouterai même qu'on ne peut pas y être plus qu'elle n'y était.

— Alors tu ne l'as pas trouvée tout à fait... seule?

— Tu as deviné cette fois, Cador! Je ne l'ai pas trouvée seule.

— Elle était avec quelqu'un?

— Naturellement, — judicieux Cador, puisqu'elle n'était pas seule.

— Qui était-ce? un homme ou une femme?

— C'était un homme.

— De ta connaissance?

— Non... de la sienne.

— Diable! ceci est mauvais pour toi, mon pauvre

ami ! — quoique ta Nana soit bien une des plus honnêtes filles de notre société.

— Après ta Martha, mon bon ! — s'écria avec passion le jeune homme, — passion qui eût fait deviner la cause de sa mélancolie à un homme moins aviné que l'aîné des deux Marseillais.

— Peuh ! — fit celui-ci en haussant les épaules. — Martha est une femme comme toutes les autres.

— Ce n'est pas vrai ! — interrompit Albaret, — Martha n'a pas sa pareille.

— Comme tu voudras, — dit Cador, — mais comme ce n'est pas d'elle qu'il s'agit, continue ta confidence : tu as donc trouvé Nana en tête-à-tête avec un particulier quelconque ?

— Oui.

— Était-ce un bel homme, au moins ? demanda machinalement le plus âgé des deux Méridionaux.

— Il était beau comme les hercules de la foire. Il avait des favoris courts et épais, un cou de taureau et un paletot marron : — un homme affreux, enfin.

— Diable, diable !... — grommela entre ses dents Cador.

— Qu'est-ce que cela te fait ?

— Cela m'afflige pour toi.

— Tu es trop bon.

— On n'est pas parfait ! — Et tu es certain que cet homme trapu était là dans une mauvaise intention ?

— On ne peut plus certain, mon bon Cador.

— Est-on jamais certain de quelque chose en ce monde, dit philosophiquement Cador.

— Elle m'a tout avoué.

— Ah bah ! — s'écria le Marseillais stupéfait.

— Nana a le courage de ses... opinions.

— Et c'est cela qui t'afflige?

— Non.

— Tu songes à te venger d'elle?

— Non!

— Alors, à quoi songes-tu?

— A boire! — répondit Albaret, en remplissant pour la troisième fois les verres. — En buvant je lui pardonne. — Tu n'as peut-être jamais remarqué, mon cher Cador, que le vin rendait bon! — C'est pour cela que j'aime tant à boire! — Ceux qui ne boivent pas, sont souvent méchants, — toujours vicieux!

— Et tu ne feras rien à l'homme que tu as rencontré chez elle?

— Je ne lui ferai absolument rien. — A quoi bon? — Personnellement, il ne m'a rien fait, à moi, cet homme.

— Il t'a pris ta maîtresse.

— Ou c'est ma maîtresse qui l'a pris!

— Soit! alors, mets tout sur son compte, et quoique j'aie un faible pour elle, venge-toi!

— Pourquoi, mon bon Cador? Suis bien mon raisonnement, si elle m'avait aimé, elle ne m'aurait pas trompé.

— Sans doute!

— Si elle ne m'aime plus, qu'est-ce que cela me fait, qu'elle me trompe. Il n'y a pas trahison! par conséquent, il n'y a pas matière à vengeance. Franchement, est-ce que tu gardes rancune à une femme qui te trompe, toi Cador!

— Je conçois d'elle une opinion diamétralement opposée à celle que j'avais, je la corrige de mon mieux, et je l'envoie se faire pendre ailleurs!

— Que tu es jeune, quoique mon aîné, mon bien-aimé Cador! et que de belles années tu as encore devant

toi! Mon bon ami, je procède tout autrement, quand une femme me trompe, j'en aime tout de suite une autre! Les femmes, vois-tu, ressemblent aux fleurs, elles peuvent se laisser respirer par tout le monde, elles n'en gardent pas moins leurs parfums et leurs corolles irisées.

— Tu t'exprimes poétiquement, mon fils, tu es amoureux.

— C'est possible! dit le jeune homme en se versant à boire.

— De qui es-tu amoureux?

— C'est mon secret.

— Confie-le moi?

— Vraiment non!

— Et pourquoi?

— Parce que tu es le Marseillais le plus bavard de toute la Provence, mon bon Cador! Ce que je puis te conter, c'est ma rupture avec la quincaillère du faubourg Saint-Martin.

— Tu as connu la quincaillère?

— Oui, mon bon! J'avais promis le secret, et comme tu vois, je l'ai gardé. A cette heure, je suis délié de mon serment, et je puis tout te raconter. J'ai rencontré un jour, dans le faubourg Saint-Denis, en revenant de la Brasserie, une des plus belles femmes que j'aie vues de ma vie! ni jeune, ni vieille, ni grasse, ni maigre, ni rouge, ni pâle, ni petite, ni grande! entre le brun et le blond, riche comme une banquière, et veuve par-dessus tout!

C'était la belle quincaillère du faubourg Saint-Martin! Je devins éperdûment amoureux d'elle, et, au bout de quelques semaines, elle m'aima à la fureur! mais tout de bon, et sérieusement.

Nous passâmes deux mois d'été à nous promener dans tous les sentiers émaillés de fleurs de l'amour platonique.

Et, à ce propos, continua le jeune Albaret, en se versant encore à boire, est-ce que tu as jamais été en proie à l'amour platonique, mon bon Cador?

— Ce qui me charme le plus dans ta manière de raconter tes aventures galantes, mon cher Albaret, dit en souriant le provençal c'est l'habileté naturelle que tu possèdes, de t'arrêter à propos pour boire! Mon cher ami, j'ai beaucoup ouï parler de l'amour platonique, mais je ne l'éprouvai jamais, si ce n'est un soir, après boire, avec une vieille de soixante ans!

— En ce cas, tu es rempli de bon sens, mon cher Cador! Ma quincaillère n'en connaissait pas d'autre, elle! elle me parut même, à l'aube de nos amours, démesurément familiarisée avec les bagatelles célestes. En passant, mon bon, je ne comprends pas que les femmes perdent des heures précieuses, quand la vie est si courte, à discourir, à s'extasier, sur l'agrément des choses qu'elles peuvent posséder. Remarque bien, Cador, qu'elles arrivent toujours au même but tôt ou tard, seulement elles ont la consolation d'avoir pris le chemin le plus long, probablement afin d'être endormies pendant la route comme le médecin endort le bras du malade, avant de le saigner.

Ma quincaillère chevaucha donc pendant deux mois avec moi par ces sentiers détournés, et le premier soir du troisième mois, elle me demanda le secret de l'aventure, dont je te fais la confidence aujourd'hui. A la santé de cette belle personne.

— Et pourquoi as-tu rompu avec elle?

— Pour la même raison, Cador, qui va me faire rompre avec Nana.

— Tu as trouvé aussi un homme chez elle?

— Non, mon bon ; j'en ai trouvé deux.

— Et tu ne les as pas assommés?

-- Je ne les connaissais pas.

— Et tu ne te vengeras pas d'elle.

— Pas plus que de Nana! Quelle vengeance veux-tu que j'exerce contre ces couples bien heureux?

— J'envie ton insouciance.

— Prends-la à la même source que moi, dit le jeune homme en vidant rapidement son verre : Oh! mon brave Cador! Dieu nous a fait trois grands présents en nous mettant au monde.

— Lesquels?

— D'abord la vie! Ensuite le vin, et puis l'amour! Et admire avec moi, combien ces trois présents sont merveilleux. L'amour console d'une vie misérable, et le vin console un amour malheureux. L'amour est comme le vin, mon vieux camarade, plus on boit, et plus on aime à boire! Oh! que de belles choses il y aurait à dire là-dessus! Crois-tu en Dieu, toi, mon bon Cador? les uns croient, les autres nient, celui-là doute! Moi je bois! A ta santé, mon cher compagnon!

— Oh! qu'on dit de belles choses en buvant! s'écria Cador, en regardant avec admiration et fierté son disciple Albaret. — Toutefois, ajouta-t-il, si je m'explique ton insouciance, je ne comprends pas ta mélancolie.

— Je t'en ai dit pourtant la cause tout à l'heure.

— Tu m'as dit que tu étais amoureux de nouveau.

— Sans doute!

— Eh bien, pourquoi es-tu triste?

— Parce que je ne suis pas aimé.

— Ah bah! s'écria Cador, étourdi qu'une femme pût ne pas aimer son élève.

— C'est comme cela!

— C'est donc une pas grand'chose?

— Au contraire, c'est une des plus belles femmes que j'aie vues.

— La dernière femme qu'on aime, ressemble toujours à la première femme qu'on a aimée, c'est toujours la plus belle créature qu'on ait jamais vue : De quelle couleur est-elle celle-là?

— De la couleur des femmes aimables! répondit en jetant sur son ami un regard gouailleur, le jeune Albaret.

— Ce n'est pas cela que je te demande, est-elle brune ou blonde?

— Brune comme la nuit.

— De quel pays?

— Du nôtre.

— Une Marseillaise! s'écria orgueilleusement Cador.

— Une Provençale?

— Est-elle de ma connaissance?

— Oui! dit en souriant ironiquement le jeune homme.

— Comment l'appelles-tu?

— Es-tu bête de me faire une pareille question!

— C'est dans ton intérêt!

— Je le pense bien!

— C'est pour te servir auprès d'elle, si je suis capable.

— Je n'en doute pas.

— Alors, pourquoi ne me dis-tu pas son nom?

— Parce que, comme dans la chanson, le nom de celle que j'aime, c'est mon secret, mon bonheur.

— Alors, tu refuses mes services?

— Je ne les refuse pas, si tu veux, mais je ne puis pas les accepter.

— N'en parlons plus.

— C'est ce que nous avons de mieux à faire, dit le jeune homme, que cette conversation agaçait depuis le premier mot.

Tout à coup, Cador se frappant le front, s'écria :

— Je ne suis qu'une brute!

— Toi! dit Albaret, qui ne comprit pas le sens de cette exclamation.

— Moi-même! répondit le Marseillais, je sais qui tu aimes!

— Je parie que tu ne le sais pas!

— Tu aimes ma maîtresse! dit froidement Cador.

— Martha! s'écria en pâlissant le jeune homme.

— Martha! répéta Cador en regardant son disciple avec sévérité.

— C'est faux! dit Albaret, recouvrant son sang-froid, Martha est certainement une belle fille, une très-belle fille, j'ai beaucoup d'amitié pour elle, presqu'autant que j'en ai pour toi, mais ce n'est pas d'elle que je suis amoureux!

— Tu le jures! demanda solennellement le Marseillais.

— Parbleu! répondit Albaret, en haussant les épaules d'un air de pitié.

Cador lui prit la main, et la lui serra fortement.

Puis remarquant sa pâleur :

— Cependant, tu es devenu blême, quand j'ai prononcé le nom de Martha, dit-il.

— J'étais si loin de m'attendre à de pareils soupçons, de la part d'un ami!

— N'en parlons plus ! dit doucement Cador, en regardant fixement le jeune homme, et en fronçant le sourcil, j'ai eu tort, tu ne m'en veux pas?

— Non ! répondit sèchement le Marseillais.

— Alors, dit Cador en appelant le garçon, et en payant la consommation, remontons rue Saint-Jacques, Martha doit être inquiète de moi.

— Remontons ! dit vivement le jeune homme.

— Je croyais que tu ne voulais plus revoir Nana?

— Je veux la revoir une dernière fois, répondit Albaret, d'une voix sinistre.

Et les deux compagnons, quittant le cabaret, se dirigèrent vers le faubourg Saint-Jacques.

TROISIÈME PARTIE

FRAGON ET COMPAGNIE

I

LES GENTILSHOMMES DE NUIT

Après la mort de l'huissier Lefert, qui termine la seconde partie de cet ouvrage, le cabaretier de Montrouge, maître Fragon, avait été attendre le jeune Malcolm, auquel il avait donné rendez-vous, au café de *la Perle*, situé rue aux Fers, devant la Halle.

Or, que faire dans un cabaret de la Halle, à dix heures du soir, sinon boire du vin blanc.

Fragon avait donc demandé une bouteille de vieux chablis; mais à peine avait-il fait sa commande, qu'il s'était entendu appeler de tous les côtés par vingt voix plus enrouées et plus fausses les unes que les autres :

Eh! Fragon par-ci! eh! Fragon par-là! eh! bonjour, monsieur Fragon, ou mon bon, ou mon brave, ou mon

cher, ou mon vieux Fragon. Enfin, son nom enjolivé des épithètes les plus flatteuses.

Fragon avait des amis partout.

Il donna la préférence à un groupe composé d'individus ayant tous à peu près le même âge que lui, et il vint s'asseoir au milieu d'eux.

— Vous attendez quelqu'un, cher monsieur Fragon? dit un des buveurs.

— Non, dit négligemment Fragon, je reviens de la comédie.

— A cette heure-ci? demanda celui qui l'avait interrogé.

— Oh! je ne suis pas resté jusqu'à la fin, répondit l'agent volontaire; je m'endormais. Mais quelle heure est-il donc? ajouta-t-il en tirant sa montre. Dix heures moins un quart! déjà?

— Vous retardez! objecta un des buveurs.

— Vous voulez dire que j'avance?

— Il est dix heures passées, cher monsieur Fragon.

— Ce n'est pas possible, reprit celui-ci. Quelle heure avez-vous? continua-t-il en se retournant vers son voisin de droite, j'ai l'heure de la ville.

— Dix heures précises, répondit celui-ci.

— Dix heures moins cinq, dit le voisin de gauche.

— Et vous, patron? demanda Fragon en se retournant du côté du comptoir.

— Dix heures précises, répondit le maître de la maison.

— Décidément, je retarde, dit Fragon en remettant sa montre à l'heure; c'est la première fois depuis plus de vingt ans. Voilà une montre qui me vient de mon pauvre père; elle n'a pas bougé deux fois en trente ans.

Or, si quelqu'un ne devinait pas pourquoi Fragon,

qui savait certainement mieux l'heure, à une seconde près, que tous les consommateurs réunis à ce moment dans le café, tenait tant à savoir s'il avançait ou s'il retardait, c'est qu'il ne songerait pas que le malicieux agent se créait ainsi, en cas de besoin, une preuve, devant témoins, de sa présence au cabaret à dix heures précises, heure à laquelle avait lieu la visite des trois compagnons chez l'huissier, visite dont on ne pouvait prévoir ni les accidents ni le résultat.

Cette espèce d'alibi bien constaté, Fragon remit sa montre dans son gousset.

Un de ses voisins l'invita, en disant :

— Vous prendrez bien quelque chose avec nous, cher monsieur Fragon?

— J'ai demandé une bouteille, répondit celui-ci en tendant le verre qu'on venait de lui apporter; mais versez toujours, je meurs de soif. Ils chauffent trop leurs salles de spectacles! Si on n'y était pas, on se croirait en été.

Cette conversation fit passer assez gaiement une heure à l'agent volontaire; mais, à partir de ce moment, son front se rembrunit, et il songea à trouver une occupation, ses connaissances le menaçant de le laisser seul autour de la table avant peu.

Le vin blanc est le serpent tentateur de l'huître.

Fragon parvint à débaucher trois de ses voisins, et on commanda huit douzaines d'huîtres.

Mais si le vin blanc est le serpent tentateur de l'huître, l'huître est la sirène de l'oignon.

On commanda huit soupes à l'oignon pour quatre, ce qui était beaucoup plus intelligent que d'en commander quatre pour huit.

Or, dans ces repas nocturnes de la Halle, il n'y a pas

de bonnes fêtes d'huîtres et de soupes à l'oignon sans côtelettes.

On commanda donc douze côtelettes pour quatre, en raison de l'axiome énoncé ci-dessus, et qu'on peut formuler ainsi : le plus vaut toujours mieux que le moins.

Ce petit souper improvisé fit passer encore une heure assez joyeusement au cafetier de Montrouge.

Mais tous les modes de passer le temps le moins tristement possible étant épuisés dans ces réjouissances, Fragon devint songeur.

En vain lui servit-on le café, le gloria, la rincette et la sur-rincette ; en vain, une petite moricaude, appelée la Esméralda des halles, vint-elle exécuter devant lui, au son du tambour de basque, son plus gracieux pas de Bohémienne ; en vain quatre ou cinq batailles de buveurs, dans les différentes salles de la maison, firent-elles sauter les verres et les tasses sur les tables du rez-de-chaussée, Fragon fut soucieux. — On comprend la cause de son souci.

L'huissier ne devait pas âvoir mis, pour aller chez M. Métral, rue d'Hauteville, plus de vingt minutes en marchant bien, et d'une demi-heure en marchant mal. — Comme il ne l'avait pas trouvé, il devait avoir mis, pour revenir, le même temps que pour aller.— Il devait donc être chez lui à onze heures, en admettant qu'il ait attendu M. Métral une demi-heure ; de plus, il devait être chez lui au plus tard à onze heures et demie, et il était minuit un quart,

On voit que les suppositions de Fragon étaient justes.

Le pauvre Chrysostôme Lefert avait mis en effet une heure pour aller et revenir, et ayant attendu une demi-heure, il était rentré à onze heures et demie.

Que s'était-il donc passé? et que se passait-il donc encore?

Voilà ce que se demandait Fragon, inquiet du terrible compte qu'on pouvait lui demander; voilà ce qui le rendait soucieux et songeur.

Trois quarts d'heure s'écoulèrent, au milieu de libations hétérogènes, dans cette terrible incertitude; enfin, une heure sonnait à l'horloge du cabaret de *la Perle*, et un des acolytes de Fragon proposait de recommencer, c'est-à-dire de redemander du vin blanc et des huîtres, etc., quand le jeune Malcolm, rose et frais comme s'il sortait de son bain ou de son lit, apparut sur le seuil de l'établissement.

Quoique Fragon flairât vaguement les motifs de son retard, il vit entrer Dominick avec une joie inexprimable; son cœur se desserra, son front se déplissa, son visage exprima la satisfaction la plus complète.

— Oh! quel bonheur de vous rencontrer ici, cher monsieur Fragon! dit Malcolm en allant vers lui; il y a un siècle que je ne vous ai vu!

— Moi aussi, garçon, dit l'agent volontaire en tendant la main à Dominick; je commençais à croire que nous ne nous reverrions plus jamais.

— Est-ce possible! dit Dominick en s'asseyant auprès de lui.

— N'en parlons plus! dit Fragon.

— Savez-vous pourquoi vous me voyez à cette heure-ci, mon cher monsieur Fragon? dit Malcolm.

— Je ne m'en doute pas.

— D'abord, parce que j'espérais bien vous rencontrer; ensuite, parce que je meurs de faim. — Croiriez-vous qu'à minuit et demi je n'ai pas trouvé un seul restaurant ouvert sur les boulevards?

— C'est incroyable!

— La police est trop sévère.

— C'est mon opinion.

— Garçon! du chablis et des huîtres! Vous mangerez bien quelques huîtres avec moi, cher monsieur Fragon?

— Ce serait avec plaisir, mon jeune ami, mais c'est fait; nous avons soupé, ces messieurs et moi.

Ces messieurs, c'est-à-dire les trois commensaux de Fragon qui bâillaient depuis une demi-heure à se démantibuler la mâchoire, en voyant que leur ami Fragon retrouvait un camarade qu'il n'avait pas vu depuis bien longtemps, pensèrent que la plus simple politesse leur faisait un devoir (les verres, les bouteilles, les tasses et les assiettes étant vides) de se retirer paisiblement dans leurs honnêtes foyers.

Ils se retirèrent donc.

Fragon et Malcolm s'enfoncèrent dans le coin le plus sombre de la salle et commencèrent à s'entretenir de choses banales, en voyant le garçon mettre le couvert de Malcolm.

Quand celui-ci fut servi, et le garçon éloigné :

— Eh bien? dit Fragon, qui mourait d'impatience.

Dominick lui fit le récit de tout ce qui s'était passé, sans omettre un détail.

Cette narration ne fut interrompue que trois ou quatre fois par l'auditeur, interruption à la fois laconique et monotone, puisqu'elle fut toujours la même :

— Fâcheux! disait-il et répétait-il. Fâcheux! très-fâcheux! Nous avons déjà une bêtise à nous reprocher de la semaine dernière.

— Laquelle donc? interrompit Dominick.

— La demande d'exhumation de ton damné duc, le lendemain du jour de ton expédition. — C'est la même

situation aujourd'hui, quoique plus tendue. Voilà pourquoi je dis et je répète que c'est fâcheux! enfin le malheur est fait, il n'y a pas à le réparer, et surtout à le pleurer. Bois, et verse-moi à boire. — On voit plus clair en buvant.

Il y eut un moment de silence entre les deux compagnons.

Malcolm en profita pour demander la soupe à l'oignon et les côtelettes traditionnelles.

— Il y a peut-être un moyen de se tirer d'affaires! dit Fragon après quelques minutes de méditation.

— Parle! dit vivement Dominick, que le silence de son compagnon rendait pensif.

— Peux-tu entrer chez ton bonhomme de Mauves quand tu veux?

— Oui.

— A toute heure de jour et de nuit?

— Oui, répéta le frère de miss Élisabeth.

— J'entends par là entrer sans être vu du suisse ou des domestiques.

— Il n'y a que le suisse à craindre, et je n'ai aucune raison de le craindre; j'entre par le jardin.

— Tu as donc une clef, enfin?

— Depuis hier, répondit Malcolm en tirant une petite clef de sa poche, la voici.

— Bien! dit gaiement Fragon; alors, mange tes côtelettes tranquillement, nous sommes à moitié sauvés.

— Explique-toi, cher ami.

— Voici : quand tu auras soupé, tu t'en iras rue de Varennes, et tu réveilleras le patron. Il ne faut rien lui cacher, pour qu'il sache quels services il demande et quelle reconnaissance il doit avoir pour nous.

— Je n'y manquerai pas. — Mais, à quoi bon le réveiller

au milieu de la nuit pour lui apprendre ce qui s'est passé, — autant attendre l'heure du déjeuner.

— Attends donc, fougueux Écossais ! quand tu auras achevé ton *speech*, tu lui auras montré la nécessité de garder profondément le secret, et, par conséquent, de se taire sur la visite à Montrouge. Ce n'est ni toi, ni moi, ni Cador, ni Albaret, ni les autres qui te trahiront. Il faut donc qu'il affirme devant le chef de la sûreté, et au besoin qu'il jure, qu'il ne m'a pas encore vu !

— Oh ! il jurera tout ce qu'on voudra !

— Très-bien ! De façon que, dans cinq ou six heures, si on le questionne à ce sujet, — ce qui est probable, — il faut qu'il ait toutes ses réponses prêtes.

— Je comprends.

— Tu y as mis le temps.

— Je prends une tasse de café, et je pars.

— Ne te presse pas : qui *va piano va sano,* et qui *va sano va lontano;* c'est la devise favorite de Cador, et je te réponds qu'il se connaît en devises sur l'emploi du temps. En voilà un qui ne passe pas sa vie à regarder les étoiles ! — C'est donc bien convenu, tu vas, chemin faisant, méditer ton petit discours; et les choses suivront la marche que je te dis.

— Nous verrons-nous demain ?

— Non, pas demain, ni même après-demain ; laissons passer trois jours. S'il arrivait quelque chose, je te ferais savoir au Palais-Royal, galerie de Valois. Un dernier mot : que ton duc ne manque pas d'être désolé de la mort de l'huissier, devant le chef de la sûreté.

— Pourquoi aurait-il du chagrin ? Il ne le connaissait pas.

— Mon fils ! dit d'un air docte Fragon, si le vieux Brunet t'entendait, il t'envierait cette demande de Jo-

crisse. Comment, misérable, ton duc de Mauves a le plus important intérêt à prendre connaissance d'un papier qui se trouve dans les mains d'un huissier, la fatalité veut que cet huissier meure, et tu demandes s'il doit avoir du chagrin! Mais, Écossais dégénéré, c'est que...

— Pardon, maître, interrompit le jeune Malcolm, mais j'ai passé une soirée assez agitée, et il n'y a rien de plus semblable à un homme naïf qu'un homme abruti.

— Mon fils, tâche de n'être ni l'un ni l'autre, dit Fragon en donnant le signal du départ.

II

CONFÉRENCE NOCTURNE A L'HOTEL DE MAUVES

Le jeune Malcolm et son compagnon, en quittant le cabaret de *la Perle*, s'enfoncèrent dans la rue Saint-Denis, du côté de la Seine. Ils traversèrent le Pont-au-Change, la rue de la Barillerie, le pont Saint-Michel, et arrivés là ils se séparèrent, Fragon se dirigeant vers Montrouge, Dominick vers la rue de Varennes.

Il était deux heures et demie du matin quand il arriva devant la porte du jardin de l'hôtel de Mauves.

Il entra dans la petite cour qui précédait le jardin aussi tranquillement que s'il fût rentré chez lui, et il traversa le jardin, les deux mains dans ses poches, absolument comme s'il était à la promenade.

Au bout du jardin était une porte vitrée qui conduisait

au pavillon habité précédemment par la duchesse et présentement par l'institutrice.

Il était convenu avec la sœur que cette porte resterait ouverte toute la nuit, et en effet le jeune Malcolm n'eut qu'à tourner le bouton de la crémone, et la porte s'ouvrit. Il saisit la rampe de l'escalier et s'arrêta à l'avant-dernière marche, en voyant un rayon de lumière sous la porte de l'antichambre de l'appartement de miss Élisabeth.

Mais il y avait chez l'institutrice, en sa qualité de femme, une finesse d'instinct encore plus grande que celle dont nous avons parlé dans les chapitres précédents, à propos des sauvages et des gentilshommes de nuit des grandes villes.

Elle attendait Dominick depuis minuit! — A trois cents pas de distance, à travers les murailles du pavillon, à travers les arbres du jardin, à travers la brume d'une nuit de novembre, elle le devina, le reconnut, l'entendit venir, si bien qu'elle alla au-devant de lui en le sentant dans l'escalier.

Au bout de cinq minutes, Dominick était installé auprès d'elle dans son boudoir, et il lui faisait le récit des aventures de la soirée dans les mêmes termes qu'il l'avait fait à son ami Fragon.

— Le duc dort-il? demanda le jeune Malcolm quand il eut terminé sa narration.

— Comme on peut dormir quand on a peur, répondit l'institutrice; il ne dort que par soubresauts, cinq minutes par quart d'heure, c'est une charité de le réveiller.

— Va donc le réveiller par charité, Lisbeth, dit Malcolm, mais ne lui dis rien, ne déflore pas mon sujet; je veux l'amener peu à peu à lui prouver que c'est lui qui m'a rendu criminel.

La vue du duc de Mauves, qui entra lentement dans le boudoir, au bout de quelques minutes, produisit sur le peu sensible Malcolm une légère impression.

Vêtu d'une grande robe de chambre en velours brun, attachée par des brandebourgs de soie de la même couleur, il fit son entrée en quelque sorte théâtralement, comme un revenant de mélodrame.

Un cercle livide entourait ses paupières. Les yeux étaient fixes, jaunes, injectés de sang; les lèvres tirées en dehors, entr'ouvertes et légèrement couvertes d'écume; en un mot, c'était la face d'un empoisonné bien plus que celle d'un homme qu'on vient d'arracher au sommeil.

Le jeune Malcolm se leva vivement en le voyant entrer dans le boudoir et s'inclina respectueusement.

Le duc alla à lui, — lui tendit la main, et, s'étendant sur une causeuse, il lui fit signe de s'asseoir.

— Avez-vous réussi? demanda-t-il avec une voix si sombre qu'on eût dit celle d'un prisonnier demandant s'il est condamné à mort.

— Au delà de tous vos désirs! répondit le jeune Malcolm.

— Cher enfant! s'écria le duc de Mauves rayonnant de plaisir.

— Attendez! monsieur le duc, interrompit le jeune homme. Avant de vous raconter le dénoûment, permettez-moi de vous parler du commencement et de vous montrer la marche que nous avons suivie.

— Volontiers, cher enfant! dit le duc; vous avez le procès-verbal, c'est tout ce qui m'importe.

— Il y a peut-être en ce moment quelque chose de plus important que le procès-verbal!

— Quoi donc, demanda le duc, aussi prompt à passer de la joie à la crainte que de la crainte à la joie.

— Notre vie! répondit laconiquement le jeune Malcolm.

Une sueur froide inonda le corps du duc de Mauves.

— Parlez, cher enfant! s'écria-t-il vivement en se rapprochant de Dominick.

Celui-ci fit, pour la troisième fois de la soirée, le récit minutieux des événements qui s'étaient passés depuis qu'il avait quitté le duc.

M. de Mauves, nous n'avons pas besoin de le dire, n'eut qu'un frisson tout le temps que dura le récit.

— Comme j'ai eu l'honneur de vous le faire entendre, monsieur le duc, dit l'Écossais, après avoir tout raconté au duc, c'est un malheur. Mais puisqu'il est irréparable, je me reprocherais de vous faire perdre un temps précieux en paroles inutiles sur ce sujet, si, je vous le répète, je n'avais à vous entretenir d'un sujet plus important; je veux parler de notre salut.

— Seriez-vous inquiet des suites? demanda avec vivacité le duc de Mauves, auquel le sentiment de la conservation rendait des forces.

— Sans doute, je suis inquiet, monsieur le duc, répondit Dominick; mais non pas pour moi.

— Que voulez-vous dire, mon cher ami?

— Je suis inquiet... pour vous, monsieur le duc.

— Pour moi! s'écria celui-ci étonné.

— Naturellement, monsieur le duc!

— A quel propos concevrais-je de l'inquiétude?

— A propos de la mort d'un homme qui était le dépositaire d'une pièce dont vous vouliez avoir la communication à tout prix, monsieur le duc! Il y a un axiome de droit dont je ne vous citerai pas le texte latin, mais qui dit à peu près que de deux hommes accusés, le coupable est celui auquel le crime est profitable!

— C'est vrai! avoua le duc accablé.

— Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai fait l'impossible pour détourner ces soupçons.—Ainsi, il y avait là un jeune homme, presque un enfant, qui, en voyant une caisse pleine d'or, s'est laissé tenter.—Je n'ai pas cru devoir m'opposer à ce vol, et j'ai détourné la tête en me disant : Voilà un événement qui va être profitable au noble duc de Mauves!

— Comment cela? demanda celui-ci, au comble de la surprise.

— Pour que les soupçons ne tombent que sur des voleurs.

— C'est juste, cher enfant, dit le duc de Mauves.

— Nous voilà donc bien d'accord, dit le jeune Malcolm après avoir donné au duc ses instructions et les avoir enrichies d'un memento dialogué que M. de Mauves devait répéter au préfet de police comme l'écolier le plus obéissant.

Quand il eut achevé de seriner son rôle à son hôte, Dominick tira de sa poche le carnet sur lequel il avait inscrit les douze noms des témoins de la duchesse de Mauves, et le présentant au duc :

— Voici les noms des douze témoins, monsieur le duc, dit-il.

Celui-ci saisit avidement le carnet que lui présentait Dominick, et lut.

— Il ne m'avait pas dit, s'écria le duc en voyant tout d'abord le nom du banquier, qu'il faisait partie de ces douze bons apôtres.

— Qui donc, monsieur le duc?

— Votre beau-père, cher enfant! le baron Mossè! Tout s'explique mantenant : le dîner, le jeune Grec, les fleurs de mauves dont l'hôtel était inondé, le silence dont

chacun semblait m'entourer; c'était un guet-apens monté chez le baron par ces douze hommes; — à l'exception de l'huissier et d'un nommé Cayrol, dont je vois le nom ici, et qui ne dînait pas avec nous, — ils étaient tous là! Saint-Romain, Gaston de Gèvres, Christian de Sauveterre, Jasques David, Childebrand, Delamarche, Simon Richard, Champrosé, et mon vieux docteur Manviel aussi faisait partie du complot. *Tu quoque!* les voilà bien tous réunis sur ce papier, comme ils étaient à l'hôtel Flasham! mais c'est donc une bande, une association!

— Je le crois, dit Malcolm en méditant plus sérieusement qu'à l'ordinaire; j'ai entendu parler d'une vaste association dont le siége était à Paris, et dont douze délégués ou chefs représentaient chacun un arrondissement. Celui qui m'a fait cette confidence, ajonta Malcolm d'une voix plus basse, est mort pour me l'avoir faite, et avant de l'avoir achevée! Je n'ai pas pu en savoir davantage. Mais ces douze hommes, se trouvant réunis, m'expliquent, par la force dont ils disposent, l'enlèvement de la duchesse! Enfin, ajouta-t-il en relevant la tête d'un air fier et menaçant, nous avons déjà leurs noms, et nous ne tarderons pas à les connaître. Le baron Mossè n'a qu'à bien se tenir: je connais aussi une vaste association qui a plus de douze chefs à son service, et nous mesurerons nos forces les uns et les autres.

— Cher enfant, s'écria vivement le duc de Mauves enthousiasmé par l'ardeur et la vaillance du frère de l'institutrice, cher enfant, comptez-moi parmi les vôtres, s'il s'agit d'un ennemi à combattre.

— Oh! j'y compte bien, monsieur le duc, répondit Dominick. Maintenant, suivez-moi bien. Vous connaissez sans doute celui qui signe Christian de Sauveterre?

— Je le connais peu, répondit le duc, mais cependant j'ai entendu parler de lui plusieurs fois.

— Dites-moi ce que vous savez de lui.

— La famille des Sauveterre est une des plus anciennes de France. Ils portent d'or à...

— Pardon, monsieur le duc, interrompit le jeune Malcolm; mais les renseignements héraldiques sur cette vieille maison, intéressants et surtout utiles en toute autre circonstance, ne sont peut-être pas absolument nécessaires en cette occasion. Quel homme est-ce?

— Un joli garçon.

Le jeune homme fit un mouvement qui signifiait clairement :

« Sa beauté ne m'importe guère. »

— Quel est son âge, monsieur le duc? reprit-il.

— Trente-trois ou trente-quatre ans.

— Sa profession?

— Il paraît riche.

— Ce n'est pas une profession, c'est une qualité.

— Eh bien, je ne lui connais que cette profession... de qualité. On le voit partout, au club, aux courses, au bois, aux bals de tous les faubourgs.

— Est-il marié?

— Je ne le crois pas.

— A-t-il fait parler de lui.

— Il a eu deux ou trois duels.

— Il appartient donc à l'armée?

— Non, il est tout ce qu'il y a de plus civil.

— Est-il brun ou blond?

— Brun.

— Est-ce un poseur?

— Non; c'est un garçon d'allures assez franches, au contraire.

— Il ne ressemble pas à un héros de lord Byron?

— Nullement.

— C'est fâcheux.

— Pourquoi?

— Parce que j'aurais juré que c'était lui l'auteur de tout ce qui nous arrive.

— En me rappelant bien son visage, dit le duc de Mauves, je crois qu'en effet il ressemble à un des héros de lord Byron. Oui! il y a dans la physionomie de ce jeune homme quelque chose d'étrange, de caractéristique, de mystérieux.

— De fatal.

— Oui! fatal est bien le mot que je cherchais.

— De sorte qu'une femme, pour peu qu'elle eût lu *Don Juan*, *Manfred*, *Lara*, ou tout autre poëte de mon illustre compatriote, a pu s'énamourer de ce fatal personnage?

— Certainement. Je me souviens maintenant que j'y réfléchis : un certain soir, chez lady Star, il eut un succès incroyable, même à côté de Champrosé, qui s'y connaît en succès dramatiques. On jouait une comédie composée par Childebrand, et intitulée : *Ce n'est pas le diable!* Ce jeune homme, tout contrairement à ce que promettait le titre, jouait le personnage du roi des Enfers. Vous dire, mon jeune ami, l'enthousiasme qu'il excita à peine entré en scène, c'est impossible. Mais j'avoue que moi-même je fus très-vivement impressionné dès que je l'aperçus. Il portait cependant le costume moderne, c'est-à-dire le pantalon noir et l'habit à la française. Il était aussi simplement mis que vous et moi, enfin. Et cependant, dès qu'on le vit, il y eut dans toute l'assemblée un mouvement sympathique. On l'accueillit jouant le personnage du démon comme on eût accueilli

un ange! On l'écouta avec religion. On l'entendit avec volupté. Le cœur de chacun sembla se serrer quand il sortit de scène. Mais quand la comédie fut achevée, ce fut un hourra d'admiration. Une danseuse soutenue par le club n'est pas mieux fêtée. J'interrogeai une vieille douairière de mes amies, qui se trouvait ma voisine, lui demandant naïvement pourquoi on avait fait un pareil triomphe au personnage qui avait joué le rôle du diable?

— C'est, me répondit-elle simplement, parce qu'il l'a bien joué, c'est-à-dire naturellement.

Je ne compris pas d'abord le sens de ce mot *naturellement*, mais, en y songeant, je me demandai comment une femme (et une vieille femme surtout) pouvait trouver qu'un particulier quelconque était capable de jouer *naturellement* le rôle du diable.

J'oubliai bien vite cet épisode, et si je vous le rapporte, mon jeune ami, c'est qu'il m'a beaucoup frappé en ce moment; j'ajoute que cette opinion exprimée par ma vieille amie fut littéralement celle de toutes les jeunes femmes que je rencontrai; c'était à qui lui ferait un compliment, une avance; je crois qu'il reçut, ce soir-là, plus de deux cents invitations, d'où je conclus que la duchesse peut fort bien avoir eu l'heur de lui plaire. C'est là, je crois, le renseignement que vous désirez?

— En effet, monsieur le duc, je désirais savoir si ce personnage avait pu être agréé intimement par madame la duchesse; et la petite narration que j'ai eu l'honneur d'entendre m'a suffisamment édifié sur ce sujet...

— Pourquoi, interrompit le duc de Mauves, ne m'interrogez-vous pas sur quelques uns des autres personnages de cette bande? J'en connais plusieurs, notamment Gaston de Gèvres, dont le père fut l'ennemi du mien; il porte de...

— C'est inutile, monsieur le duc! dit vivement le jeune homme, qui voyait le duc de Mauves s'embarquer de nouveau sur la nef héraldique; le plus utile est fait; c'est Christian de Sauveterre que nous devons suivre... et poursuivre!

— Pourquoi ce jeune homme de préférence?

— Parce que, monsieur le duc, c'est lui qui demandait carrément à avoir le dépôt du procès-verbal; parce que c'est lui qui est en tête sur le procès-verbal; parce que, d'après tout ce que vous me dites de lui, il est l'éditeur responsable de toutes ces aventures; enfin, parce qu'il faut bien tenir un peu compte de l'instinct, et que mon instinct me dit que c'est à lui qu'il faut aller.

— Soit! dit le duc, dont toutes les scènes de la journée troublaient légèrement le cerveau.

— Où demeure-t-il? demanda brusquement le jeune Malcolm.

— C'est le seul renseignement, mon jeune ami, répondit le duc de Mauves, que je ne puisse pas vous donner. Cependant, il y a quelques jours, en revenant du chemin de fer du Nord, une semaine à peu près avant la mort de la duchesse, je l'ai vu descendre de cheval rue des Petits-Hôtels (au bout de la place Lafayette), remettre son cheval à un domestique qui paraissait l'attendre, et entrer dans une maison qui est, je crois, la troisième ou quatrième avant-dernière maison de la rue.

— Il était en visite chez un de ses amis, objecta Malcolm.

— Non, dit le duc; il semblait chez lui dans la rue, sinon dans la maison où je le vis entrer. Le domestique qui avait pris la bride du cheval poussa la porte de la maison voisine, et entra comme un homme habitué à ce manége.

— J'y serai demain matin, dit vivement le jeune Malcolm.

— Mon jeune ami, s'écria paternellement le duc, ne vous exposez pas.

Dominick fit de la tête un mouvement qui signifiait : Ne craignez pas que je m'expose pour vous!

Mais le duc ne remarqua pas ce mouvement. Le frère de l'institutrice reprit son carnet et le remit dans sa poche en se levant, pour faire comprendre à son hôte que le sujet de cette intéressante conversation étant épuisé, ils n'avaient plus qu'à se retirer chacun de leur côté.

Le duc de Mauves se leva, et saisit la main du jeune homme qu'il pressa avec une tendre effusion.

Ils se séparèrent en se promettant de se revoir le lendemain à dîner, c'est-à-dire le soir même.

III

MARTHA LA SEYNE

Le lendemain, tout se passa dans l'ordre et dans les détails prévus et indiqués par le cafetier du *Houx-Blond.*

Quand la bonne entra, selon son habitude, à sept heures, dans la chambre à coucher de Chrysostôme Lefert, elle fut fort étonnée de le trouver couché, lui si matinal, à une pareille heure.

— Eh bien, monsieur, dit-elle, à quoi pensez-vous donc? il est sept heures sonnées.

N'obtenant pas de réponse, elle répéta son interrogation.

Voyant qu'elle n'obtenait pas d'autre résultat, elle s'approcha du lit.

La face de l'huissier était tournée du côté de la muraille, si bien que, jusqu'au dernier moment, sa chambrière le crut endormi.

Elle lui prit le bras et le lui secoua énergiquement, en lui criant dans les oreilles :

— Eh! monsieur! monsieur! vous ne m'entendez donc pas? Il est sept heures sonnées. Allons! allons! réveillons-nous!

Voyant qu'il ne donnait pas signe de vie, elle le secoua de plus belle en faisant, bien innocemment, la pauvre fille, car elle en eut plus tard un grand chagrin, cette banale plaisanterie :

— Si vous êtes mort, dites-le franchement.

Il ne le dit pas; mais il fit mieux, il le prouva.

A force de le secouer, la ménagère le retourna, et elle poussa un cri terrible en voyant le visage cadavéreux de son maître.

Elle se sauva, comme si le feu ou le diable eût été à ses trousses, en faisant retentir toutes les pièces de l'appartement des cris : Au secours! au secours!

A cet appel, les clercs se levèrent précipitamment et coururent dans la direction d'où partaient ces cris.

Ils trouvèrent la chambrière étendue, plus morte que vive, sur le carreau de la salle à manger.

Elle leur apprit l'aventure, et les clercs, croyant qu'elle rêvait, entrèrent dans la chambre à coucher de leur patron pour s'assurer de la vérité.

Ce fut à leur tour de prendre peur, en voyant la figure décomposée de l'huissier, présentant tous les tons de la

gamme du vert. Bien évidemment il était mort, et cependant, les yeux tout grands ouverts, il semblait les regarder fixemént.

On alla chercher le commissaire et un médecin pour constater le décès de l'infortuné Chrysostôme Lefert, et dresser le procès-verbal de la mort violente de l'huissier.

A huit heures, deux hommes partaient de la préfecture, l'un se dirigeant à Montrouge, chez le cafetier du *Houx-Blond*, et l'autre rue de Varennes, chez le duc de Mauves.

Tout le plan combiné par Fragon fut mis à exécution et réussit au delà de toute espérance.

Aussi le duc de Mauves éprouva-t-il une violente joie en lisant, dans les journaux du soir, le récit du vol et de l'assassinat commis chez l'huissier Lefert.

Cet épouvantable attentat, qui jeta la terreur dans le corps des huissiers, eut un grand retentissement à cette époque, et les contemporains ne doivent pas l'avoir tout à fait oublié.

Christian, qui avait affaire chez l'huissier à midi, apprit l'événement et pensa qu'il avait pour cause le procès-verbal ; mais sa surprise fut grande en apprenant que le vol avait été le mobile de l'assassinat.

Il fut bien obligé de croire à cette version, quand le principal clerc lui présenta le procès-verbal trouvé par le commissaire sous le traversin de l'huissier, et cacheté et scellé des armes de Christian.

Il se dirigea vers la préfecture, et monta au cabinet du chef de la sûreté.

Celui-ci, en voyant entrer le jeune homme, se leva vivement et s'inclina avec respect devant lui.

Celui qui eût vu, la veille, le salut adressé au duc de

Mauves, tout duc de Mauves et vieillard qu'il était, par le chef de la sûreté et celui adressé à Christian de Sauveterre, eût trouvé entre ces deux saluts une différence incommensurable.

Le premier, quoique excessivement poli, était le salut d'un homme bien élevé.

Le second était celui d'un homme non-seulement plein de déférence, mais encore plein d'admiration pour la personne à laquelle il s'adressait.

— Mon vieil ami, dit Christian en s'asseyant, j'ai besoin de vous !

— Aujourd'hui, comme toujours, je suis à vos ordres, répondit le chef de la sûreté.

— Vous savez naturellement que Lefert a été assassiné cette nuit.

— Nous le savons, monsieur Christian.

— Vous savez aussi que j'étais intimement lié avec lui.

— Je le sais aussi... Oui, monsieur Christian.

— Eh bien, c'est de lui que je viens vous entretenir.

— Parlez.

— On a volé chez lui une somme considérable ; je n'ai donc pas, en apparence, sujet de rechercher d'autres auteurs de l'assassinat que les auteurs du vol ; et cependant, outre que, par instinct, je repousse cette version, j'ai une demi-preuve de conviction que le vol a été plutôt l'effet que la cause de l'assassinat. Voici sur quoi je me fonde : Lefert était dépositaire d'une pièce de très-grande importance.

— Un procès-verbal ? demanda le chef de la sûreté.

— Oui, répondit Christian étonné. Comment le savez-vous ?

— Par le duc de Mauves.

— Vous l'avez vu ?

— Deux fois depuis huit jours.

— A quel propos?

— La première fois, pour une demande d'exhumation nocturne qu'on lui a refusée; la seconde fois, pour solliciter l'appui de la préfecture dans la recherche de ce procès-verbal.

— Alors, je sais tout! dit vivement Christian. Que lui avez-vous répondu quand il a réclamé votre aide?

— Je l'ai adressé, reprit le chef de la sûreté, à un des hommes sur lesquels nous exerçons une certaine surveillance.

— Comment appelez-vous cet homme?

— Fragon.

— Un cafetier de Montrouge, à l'enseigne du *Houx-Blond?*

— Oui, monsieur Christian.

— Je le connais. Êtes-vous sûr de lui?

— Autant qu'on peut-être sûr d'un voleur rallié.

— Est-il capable d'avoir fait le coup?

— Personnellement, non.

— Il peut l'avoir conseillé?

— Je ne dis pas non, quoiqu'il eût joué gros jeu, et qu'il eût moins à gagner qu'à perdre dans une pareille aventure, étant sous notre surveillance.

— Le duc de Mauves est très-dépensier, et, bien que privé de toute ressource en ce moment, il peut avoir promis de faire un pont d'or à votre homme.

— Sans doute, monsieur Christian; mais autant qu'il est permis de répondre d'un pareil coquin, je réponds que le crime n'a pas été commis sous son inspiration; je vous en donnerais pour preuve son propre témoignage de lui à moi, si un témoignage sorti d'une telle bouche pouvait avoir une valeur.

— Vous l'avez donc vu, depuis hier?

— Je l'ai fait mander dès que j'ai eu connaissance de l'événement.

— Comment l'a-t-il expliqué?

— Il l'ignorait.

— Est-ce possible?

— C'est moi qui le lui ai appris.

— Soupçonne-t-il le duc de Mauves de s'être servi de quelqu'un de ses hommes?

— Il n'a pas vu le duc.

— En êtes-vous bien sûr, mon vieil ami?

— Autant, je vous le répète, monsieur Christian, qu'on peut-être sûr de quelque chose avec un homme de cette trempe. Il m'a juré ses grands dieux que non-seulement il n'avait pas vu le duc de Mauves, mais que c'était la première fois de sa vie qu'il entendait prononcer ce nom.

— C'est bien difficile à croire! dit Christian en hochant la tête d'un air d'incrédulité.

— Pardonnez-moi si je vous interroge, monsieur Christian, dit le chef de la sûreté; mais il me semble vous avoir entendu parler d'une demi-preuve.

— Voici, répondit le jeune homme : Avant de venir ici, je suis passé à l'étude du pauvre Lefert, pour lui retirer précisément des mains le procès-verbal, dont le dépôt me semblait dangereux. — Après avoir appris tous les détails de la catastrophe, j'ai demandé ma pièce; le principal clerc me l'a remise, intacte en apparence! En effet, j'ai retrouvé mon cachet, scellé de mes armes. Mais, en le décachetant, j'ai vu qu'il avait été violé. Avant de cacheter certaines lettres, je mets sur l'enveloppe un petit brin de paille et la cire par-dessus. Eh bien, je n'ai pas retrouvé mon brin de paille! J'af-

firme donc que la lettre a été décachetée. — Comment? par qui? — Je n'en sais malheureusement rien, mon vieil ami; mais tel est le fait. Tirez-en la conséquence.

— Je commence à croire comme vous, monsieur Christian, que le vol n'est qu'un habile prétexte pour dissimuler la vérité. Je ferai venir Fragon demain matin.

— Non, merci; vous m'avez rendu le service que j'attendais de vous, en m'apprenant la visite du duc de Mauves; ce renseignement équivaut pour moi à la certitude que le crime a été commis par lui. Quant à Fragon, j'en fais mon affaire : avant ce soir, je saurai à quoi m'en tenir sur sa participation ou sa non-participation; loin de le faire venir, s'il venait vous voir, par hasard, ne lui parlez pas de Lefert; le moindre mot pourrait le mettre sur la trace, et il nous échapperait. Non, laissez-moi le soin de l'affaire; j'en ai vu de plus difficiles, mon vieil ami, et vous savez comment je pare les coups qu'on me porte.

— Je sais, monsieur Christian, que je me fie autant à votre police qu'à la nôtre. C'est vous dire que je ne doute pas du succès.

— Merci, mon vieil ami, et adieu. Je ne vous offre pas mes services; vous savez, depuis vieux temps, à quoi vous en tenir là-dessus.

— Je sais, monsieur Christian, que je donnerais pour vous mes deux bras et ma tête.

— Merci encore, et adieu, dit Christian en se retirant.

En sortant de la préfecture de police, il sauta en voiture et se fit conduire au faubourg Saint-Jacques, près de la rue Cassini.

Il descendit de voiture et s'enfonça dans une allée obscure, étroite, tortueuse, et, saisissant la corde grasse

qui tenait lieu de rampe, il enjamba cinq étages, et se trouva sur un palier à demi éclairé par un œil-de-bœuf.

Il frappa trois coups à la porte du milieu. Une voix mâle, quoique d'une très-grande douceur, répondit :

— Entrez.

Le jeune homme entra et aperçut, au milieu d'une petite chambre mansardée, n'ayant d'autre mobilier qu'une couchette, deux chaises de paille et une table, une grande jeune fille brune, assise sur le carreau, et jouant avec un chien et un petit singe.

Elle pouvait avoir vingt ans au plus. Sa figure, dont les traits étaient d'une excessive régularité, charmait et intéressait au premier regard. L'œil profondément enfoncé recélait un feu sombre et triste. Les cercles qui entouraient les yeux démesurément longs et fendus à l'orientale, étaient d'un brun de sépia. Le teint de la figure était d'une blancheur olivâtre.

Couverte d'une grande capeline de laine à raies brunes et blanches, le col enveloppé par le collet d'un long manteau de même étoffe et de même couleur, le corsage retenu par une écharpe de gaze rouge qui s'enroulait autour de son corps, elle rappelait par l'expression de souffrance ou de mélancolie qu'exprimait sa physionomie, par la coupe et le bariolage de couleurs de son vêtement, à la fois la fiévreuse jeune femme qu'Hébert fait grelotter dans la barque, dans son merveilleux tableau intitulé la *Mal aria*, et la bohémienne Azucena, dans le *Trovatore* de Verdi.

Elle se nommait Martha la Seyne.

Le nom de la Seyne lui venait du pays où elle était née, pays situé à quelques kilomètres de Toulon.

— Bonjour, Martha ! dit Christian en fermant la porte

et en s'asseyant sur une des deux chaises, comment vas-tu à présent?

— Bien mieux! grâce à vous, monsieur Christian! répondit Martha d'une voix de contralto bien timbrée.

— Tu es encore bien pâle et bien maigre, reprit le jeune homme, tu aurais dû rester quelques jours de plus à l'hospice Cochin, où je t'avais fait entrer.

— C'est si triste l'hospice, monsieur Christian, dit mélancoliquement la jeune femme. Tant qu'on a la fièvre, on ne s'en aperçoit pas; mais, aussitôt qu'on va un peu mieux, on entend tout autour de soi les gémissements et les plaintes de ceux qui souffrent, comme vous avez souffert. Ça fend le cœur, monsieur Christian; et puis, j'occupais la place d'une autre. Pendant que je me dorlotais dans un bon lit, il y avait des malheureuses qui attendaient leur tour à la porte.

— Tu as bon cœur, Martha! voilà pourquoi je ne t'abandonnerai pas, si tu quittes la vie de désordre. Quel âge as-tu à présent?

— Vingt ans, monsieur Christian.

— Eh bien, Martha, il y a déjà aujourd'hui quatre ans que tu serais en prison, si le hasard ne m'avait fait trouver sur ton chemin.

— Ah! je m'en souviens tous les jours, monsieur Christian; et je prie tous les soirs pour vous.

— Je tiens surtout à ton travail, Martha. C'est la paresse qui t'a rendue mauvaise, et tu recommenceras si tu ne travailles pas.

— Oh! je travaillerai, monsieur Christian, dit vivement Martha.

— Tu le promets toujours, et puis les semaines et les mois se passent, et, au bout de l'année, tu n'es pas plus avancée qu'au commencement.

— J'attends de l'ouvrage ce soir ou demain matin, monsieur Christian.

— Quelle sorte d'ouvrage?

— La reprise du cachemire, mon premier état. Il y a plus d'argent à gagner là que dans les robes ou dans les gilets.

— Je penserai à toi et je t'enverrai du monde; mais, à ton premier faux pas, je te laisse tomber.

— Oh! ne craignez rien, mon ami Christian, si je ne devenais pas meilleure pour moi, je m'efforcerais de le devenir pour vous.

— C'est un bon sentiment, Martha. Le fond est bon chez toi, voilà pourquoi je n'ai pas encore désespéré. Tiens, tu as un nouvel hôte?

— Oui, c'est un petit singe. Depuis mon enfance, je désirais avoir un singe.

— Tu l'a donc acheté?

— Non, monsieur Christian, on me l'a donné.

— Qui donc, Martha?

— Cador, monsieur Christian, répondit en rougissant Martha.

— Tu le vois donc toujours?

— Il ne peut pas se passer de moi, monsieur Christian. C'était un homme à moitié mort pendant que j'avais mes fièvres : il était blême et maigre à faire peur.

— Il gagne donc de l'argent?

— Oui, monsieur Christian.

— Que fait-il?

— Il travaille à Montrouge, chez un carrossier qui fait en même temps des voitures pour les chemins de fer. Il y a beaucoup d'ouvrage en ce moment, et il gagne assez d'argent. Enfin, il est content.

— Voilà qui est bien! et je suis content aussi des

bonnes nouvelles que tu me donnes de vos travaux. Je t'avoue que je ne m'y attendais guère. Je rencontre quelquefois Cador, en semaine, au milieu de la journée, à l'heure du travail, enfin, et il ne me fait pas l'effet d'un homme bien préoccupé de l'ouvrage qui l'attend.

— Je vous assure cependant, monsieur Christian, qu'il travaille beaucoup. La preuve, c'est qu'il gagne beaucoup d'argent.

— L'argent qu'il te donne ne saurait être absolument une preuve qu'il travaille, dit Christian en regardant sévèrement la jeune femme ; tu le sais aussi bien que moi, Martha.

Celle-ci baissa les yeux en rougissant.

— Comment vit-il? reprit le jeune homme. A quelle heure sort-il? A quelle heure rentre-t-il?

— Il est bien inégal dans ses allées et venues, répondit Martha.

— Tu vois déjà, Martha, les heures de travail étant les mêmes, les heures de repos doivent être semblables. Ce matin, par exemple, à quelle heure est-il parti?

— Ce matin, monsieur Christian, il est parti un peu tard parce qu'ils sont rentrés tard hier.

— Qui donc, *ils?*

— Cador et Albaret.

— Encore Albaret! Ce jeune homme te perdra une seconde fois, Martha.

— Je vous jure, monsieur Christian, que je ne le vois que quand Cador l'amène. C'est un enfant qu'il a pour ainsi dire vu naître ; il est de notre pays. Il n'a pas de parents, il n'a pas d'amis à Paris; il est tout seul sur la terre : Cador est pour lui un frère aîné.

— Il n'y aurait rien à dire, si cet Albaret n'était pas aussi vicieux que le plus vieux scélérat. Il y a encore

un choix à faire dans les mauvaises connaissances, et tu as rencontré les pires. Cador l'amène-t-il souvent?

— Une fois par semaine, monsieur Christian.

— Y a-t-il longtemps que tu ne l'as vu?

— Hier, monsieur Christian.

— Hier, répéta le jeune homme, dissimulant sa secrète joie; car à chaque mot de cet interrogatoire, insignifiant pour quiconque eût assisté à cet entretien, un mot, un silence, une rougeur, le mettait sur la piste.

— Oui, répondit Martha, ils sont venus hier un moment. Ils ont été dîner à la barrière Saint-Jacques et ils sont allés à la Gaieté ou à l'Ambigu; ils sont rentrés à deux heures du matin.

— Comment! *ils* sont rentrés? Albaret a donc couché ici? demanda le jeune homme étonné, en regardant l'étroit galetas occupé par Martha, et où la quantité d'air respirable qu'il contenait devait être à peine suffisante pour une seule personne.

— Non, répondit Martha, il travaille depuis quelques jours, avec Cador, au même atelier, et comme son garni est à l'autre bout de Paris, il loge quelquefois dans une chambre à côté de nous.

— Quelles mœurs! murmura Christian en hochant la tête; mais ce n'est pas cela qui m'amène, Martha; je savais que tu étais sortie de l'hospice; je pensais que tu étais dans le besoin, et encore trop faible pour travailler, et je t'apportais un petit soulagement.

En disant ces mots, le jeune homme passa la main dans la poche de son gilet en ajoutant:

— Tu m'as demandé un jour une bourse comme celle que tu avais vue dans un étalage à la fête de Meudon; je te l'ai donnée, l'as-tu toujours?

— Oh! toujours, monsieur Christian! s'écria vive-

ment Martha, dont les yeux rayonnèrent de reconnaissance.

Puis se levant et attirant à elle le tiroir de la table, elle prit une petite bourse à mailles vertes et à glands d'argent; mais, dans le mouvement qu'elle fit en ouvrant le tiroir, la table rendit un son bien connu du visiteur de la Provençale : le tiroir semblait plein d'or.

Il ne fit pas semblant d'avoir entendu ce bruit, et tirant de sa poche cinq pièces d'or, il saisit la bourse que Martha lui tendait en rougissant.

— Qu'y a-t-il dans ta bourse, Martha? demanda Christian. Elle est bien lourde pour une bourse de femme! Tu mets donc tes gros sols dans un sachet de soie?

La jeune femme garda le silence. De rougissante qu'elle était, elle devint subitement pâle et elle baissa les yeux, n'osant les lever sur le jeune homme, car elle commençait à entrevoir le but de sa visite.

Pour lui, faisant glisser les anneaux de la bourse, et l'entr'ouvant, il en tira d'un côté une cinquantaine de louis, et de l'autre côté un petit paquet, si serré qu'il semblait avoir été mis sous presse et contenant quinze mille francs en billets de mille et de cinq cents.

— Eh bien, Martha, dit Christian, en jetant avec dégoût la bourse sur les genoux de la jeune femme, — tu m'as menti; tu vois bien que tu es toujours la même.

— Grâce! monsieur Christian! s'écria Martha, des yeux de laquelle jaillirent de grosses larmes.

— Grâce pour une misérable dont j'ai sauvé la famille de la honte, et que j'ai sauvée elle-même de la prison! s'écria Christian en la regardant avec des yeux si terribles que la jeune femme, tremblant de tous ses membres, eût voulu être à cent pieds sous terre. Grâce pour toi, infâme! que j'aurais dû laisser croupir dans les ca-

chots et mourir comme une chienne dans ce taudis au lieu de te rendre encore une fois la vie! Tu as l'effronterie de demander grâce quand depuis une demi-heure tu protestes de ta sincérité! Or ça parlons peu et parlons vite.

— Grâce! monsieur Christian, s'écria la jeune femme éperdue.

— Réponds, et je verrai ce que j'ai à faire! dit durement Christian ; d'où vient cet argent?

— De lui, répondit Martha en se cachant la figure.

— De Cador?

— Oui! fit-elle de la tête.

— Quand te l'a-t-il remis?

— Cette nuit!

— Quelle somme avait-il?

— Soixante mille francs à eux deux.

— Où est le restant?

— Le restant de la part de Cador est dans la table.

— Il n'a donc pas eu tout?

— Il n'a eu que trente mille francs.

— C'est Albaret qui a eu l'autre moitié? dit Christian.

— Oui, répondit Martha.

— D'où vient cette somme?

— D'un garçon de la Banque qui a été pris d'un coup de sang sur la route.

— Ce n'est pas vrai.

— Je jure, monsieur Christian, que c'est cela qu'ils m'ont raconté.

— Regarde-moi en face.

Martha leva les yeux et regarda le jeune homme.

— Tu le jures? dit-il.

— Par la vie de mon père et la mienne, que je vous dois, je vous le jure, monsieur Christian!

— Je te crois! Je crois du moins qu'ils t'ont raconté cette histoire; mais tu n'y as pas cru! tu es trop intelligente, Martha, pour croire, en admettant le coup de sang du garçon de la Banque, qu'on peut enlever, en plein jour, une sacoche et un portefeuille au milieu de la rue, en présence de tous les passants. Tu n'as pas cru à ce conte, Martha, et tu as soupçonné toute autre chose. Qu'as-tu soupçonné?

— J'ai pensé qu'il y avait eu... assassinat!... dit Martha en baissant la voix.

— Et tu as bien pensé, Martha!

La jeune femme frissonna.

Christian reprit :

— As-tu connaissance d'un homme qu'on appelle le duc de Mauves?

— J'ai entendu parler de lui, pour la première fois, il y a environ trois semaines, un mois, répondit Martha.

— Tâche de bien te souvenir, Martha; de tes souvenirs dépend peut-être la vie ou tout au moins le sort de Cador. Quel jour as-tu entendu parler de lui pour la première fois?

— Je m'en souviens parfaitement maintenant, reprit la jeune femme après avoir cherché un instant. C'est quelques jours après que les fièvres m'ont prise, la veille de mon entrée à Cochin, le 22 octobre, un jeudi!

— Bien, Martha! et à quel propos as-tu entendu parler de lui?

— A propos d'une femme... balbutia Martha en baissant la tête.

— Sa femme, continua Christian, la duchesse de Mauves.

— Oui, répondit Martha.

— Eh bien, de quelle façon a-t-il été question d'elle?

— Cador disait : « C'est bien difficile de faire ce que veut le duc de Mauves. »

— Et que voulait-il? demanda le jeune homme.

— Faire mourir sa femme, répondit Martha si bas que Christian l'entendit à peine.

IV

QUEL FUT LE RÉSULTAT DE LA CONVERSATION DU DIABLE ET DE LA PROVENÇALE

— Et qu'est-il résulté, demanda Christian, de ces paroles de Cador : *Ce que le duc de Mauves demande est bien difficile.* D'abord, à qui s'adressaient-elles?

— A Albaret, répondit Martha la Seyne.

— Toujours Albaret, murmura Christian. Mais à quel propos Cador tenait-il ce langage à Albaret? Entre la pensée de la mort de la duchesse et la difficulté de l'exécution, il y a de la distance. Comment en est-il venu là? Il n'a pas découvert tout seul que le duc de Mauves voulait se débarrasser de sa femme?

— C'est vrai, monsieur Christian. Aussi n'est-ce pas de lui qu'est venue l'idée.

— Je le pense bien, Martha. De qui est-elle venue?

— D'un jeune homme de l'Écosse ou de l'Angleterre, qui est arrivé un jour ici demander Cador; j'ai répondu

qu'il était sorti pour ses affaires; mais l'Écossais a voulu le voir à toute force, jurant qu'il ne s'en irait pas qu'il ne l'eût vu, et le fait est qu'il s'installait déjà là, quand heureusement Cador arriva. Il alla à lui, et je vis à la façon dont ils se parlaient l'un à l'autre, qu'ils se connaissaient depuis des années et qu'ils étaient intimes.

— De quoi ont-ils parlé ce jour-là? demanda le jeune homme.

— Je ne saurais vous le dire, monsieur Christian. Cador m'envoya à la barrière chercher une chopine d'eau-de-vie; ce qui m'étonna beaucoup, car j'avais déjà mes fièvres, et Cador n'était pas homme à m'envoyer promener à ce moment-là sans nécessité. Quand je revins, ils parlaient de choses indifférentes, de l'ouvrage qui n'allait pas, d'une de leurs connaissances qui était arrêtée, d'une autre qui venait de mourir. Je me doutai bien qu'ils avaient projeté quelque coup ensemble, et que l'Écossais avait défendu d'en parler, mais je me promis bien de demander ce qu'il en était à Cador quand l'autre serait parti. — Eh bien, monsieur Christian, c'est ce jour-là que j'entendis dire à Cador : « *Ce que demande là le duc de Mauves est bien difficile.* »

— Tu ne sais pas le nom de ce jeune homme? demanda Christian.

— On l'a prononcé devant moi, mais je ne l'ai point retenu.

— Si on te le disait, Martha, le reconnaîtrais-tu?

— Je crois bien que oui, monsieur Christian, répondit Martha.

— N'est-ce pas Malcolm?

— C'est cela, Malcolm! s'écria la jeune femme, je m'en souviens très-bien à présent.

— C'est un garçon à figure rose, à cheveux blonds.

— C'est-bien cela, monsieur Christian.

— Qu'est-ce que Cador t'a dit de lui?

— Rien ce jour-là, monsieur Christian, répondit Martha, parce que je ne l'ai pas interrogé; la course à la barrière pour aller chercher de l'eau-de-vie m'avait achevée; je suis tombée sur mon lit en grelottant, et j'y suis restée toute la nuit sans connaissance; le lendemain, je me suis retrouvée dans une salle de Cochin, et j'ai appris par la sœur qui m'y soignait, que c'était grâce à vous, monsieur Christian, que j'étais là.

— L'as-tu revu une autre fois? demanda Christian.

— C'est comme un fait exprès, monsieur Christian; le jour de mon retour de l'hôpital, comme la veille de mon départ, je l'ai retrouvé là, causant avec Cador et Albaret.

— De quoi causaient-ils?

— De cimetière.

— Quelle heure était-il?

— C'était le soir, à neuf heures ou dix heures à peu près.

— Ne parlaient-ils pas d'exhumation?

— Justement. Celui qui s'appelle Mal... Mal... Comment l'appelez-vous, monsieur Christian?

— Malcolm.

— Eh bien, ce Malcolm disait à Cador : Le plus embarrassant c'est de trouver un plombier. A quoi Cador répondit : — Pourquoi faire? — Pour dessouder et ressouder le cercueil, dit l'Anglais. — Ce n'est que cela qui vous embarrasse? fit Cador. Ne vous mettez pas en peine pour si peu; sans être plombier de mon état, je sais aussi bien dessouder qu'un autre. Et ils s'en allèrent tous les trois en me disant de ne pas m'inquiéter, qu'il n'y avait rien à craindre et qu'ils

reviendraient de bonne heure. En effet, Cador était de retour ici vers minuit. C'est alors que je lui demandai des renseignements sur son ami, qui était une nouvelle connaissance pour moi. Il me dit que c'était un jeune homme du grand monde, qu'il était très-riche, et qu'étant l'ami du duc de Mauves, dont sa sœur deviendrait la femme, il l'avait aidé à ouvrir le cercueil de la duchesse, que son mari voulait voir une seconde fois.

— Et tu as cru cela, Martha?

— Pas beaucoup, monsieur Christian. Un mari qui regrette assez sa femme pour aller la revoir dans son cercueil, n'est pas homme à se marier le lendemain. Mais j'étais en convalescence, c'est-à-dire toute faible; je n'avais pas bien encore ma tête à moi; je pris ce qu'il me disait pour de l'argent comptant et je n'y pensai plus.

— Mais tu m'as dit, Martha, que tu avais entendu parler plusieurs fois du duc de Mauves?

— Eh bien, monsieur Christian, la seconde fois que j'ai entendu parler de lui, c'est à ce propos-là.

— Et depuis, Martha?

— Depuis..: monsieur Christian... dit en hésitant la Provençale.

— Allons! parle, Martha, dit sévèrement Christian. Jusqu'ici tu as été franche, et tu as bien fait; car je savais tout ce que tu m'as raconté aussi bien que toi. Continuons donc, tu n'as rien à y perdre, et tu as peut-être à y gagner. Tu as entendu parler du duc de Mauves, hier, ou cette nuit, ou ce matin?

— Cette nuit, oui! monsieur Christian, répondit Martha.

— Qu'a-t-on dit de lui?

— Albaret a demandé ce que le duc pourrait bien leur

donner. Cador a répondu qu'ils étaient déjà bien récompensés, et que le duc, d'ailleurs, n'avait pas affaire à eux ; que la récompense était destinée à un autre.

— A Fragon, dit Christian en voyant hésiter Martha.

— Vous savez donc tout? s'écria la Provençale étonnée.

— Parbleu! fit Christian en haussant les épaules avec indifférence.

— A Fragon, en effet, continua Martha; à quoi repartit Albaret : Ah! Fragon nous abandonnera bien quelque chose.

Christian savait tout ce qu'il voulait savoir : avec toutes les réponses de la Provençale, il avait recomposé l'aventure, et il la connaissait dans tous ses détails, absolument comme s'il eût été acteur ou témoin.

Il connaissait son Fragon à fond, et il le savait incapable d'avoir donné volontairement son consentement à l'assassinat.

Il connaissait aussi bien Cador, et il le savait homme aussi capable de commettre toute espèce de crimes qu'impropre à les imaginer.

Quant à Albaret, nous savons ce qu'il pensait de lui par les quelques mots qu'il avait dits à Martha sur son jeune compatriote.

Mais ni Fragon, ni Cador, ni même Albaret n'inquiétaient absolument Christian. Sans doute, c'était un triple instrument de mort assez dangereux; mais il fallait un bras pour mettre en manœuvre cet instrument terrible, et c'était la tête qui dirigeait ce bras qui était redoutable, et qu'il fallait atteindre.

Christian ne garda donc dans sa pensée, en résumant la conversation qu'il venait d'avoir avec Martha, que le nom du frère de l'institutrice.

Pour le duc de Mauves, il le savait incapable d'ima-

giner un crime et incapable de l'exécuter, si quelqu'un l'imaginait pour lui, non que la volonté et le désir lui manquassent, mais le courage et la force.

— Martha! dit-il gravement après avoir un moment médité, Cador, en compagnie d'Albaret et de cet Écossais, a assassiné un huissier nommé Lefert, qui était, comme je te l'ai dit, un de mes plus vieux amis; je n'avais pas besoin des renseignements que tu viens de me donner pour connaître les auteurs de cet assassinat; en entrant ici, je savais tout, et si je t'ai interrogée, c'est parce que je ressemble au médecin qui s'intéresse longtemps à la vie de celui qu'il a arraché à la mort! J'ai voulu voir si tu t'étais amendée pendant ces derniers temps; ta maladie te donnait le loisir de faire ton examen de conscience. Cependant tu ne l'as pas fait. Tu es aussi mauvaise aujourd'hui qu'il y a quatre ans. Tu as donc manqué à tous les serments que tu m'avais faits, et je me crois dégagé vis-à-vis de moi-même de la responsabilité que j'avais prise en m'efforçant de te tirer du bourbier. Je t'abandonne donc, Martha; je te laisse à toi-même! Derrière moi, tu es libre! je ne te connais plus! Que ta destinée s'accomplisse! j'ai passé trop de temps à te montrer la route droite de la vie! D'autres plus à plaindre que toi m'attendaient à la porte, comme celles dont tu me parlais tout à l'heure et qui attendaient ton lit à l'hospice. A d'autres, donc, mes conseils et mes soins, puisque mes conseils ont été méconnus et mes soins inutiles. J'ai voulu faire de toi, que j'ai trouvée lâche et vicieuse, une bonne ouvrière et une femme honnête! Je n'ai pas réussi. Je regrette mes efforts à cause du temps que j'ai perdu. Sois donc dégagée de ma surveillance pour toujours! sois libre comme le jour où je fis ta rencontre! Mais écoute, à quel prix je te rends la liberté : en sortant

d'ici, je puis vous faire arrêter, toi, Cador, Albaret et l'autre — (et remarque que ce serait bien justice).

Ici, la jeune femme, qui avait écouté le sermon de Christian avec une attention et dans un recueillement indicibles, frissonna de tous ses membres.

— Ne tremble pas encore, Martha, dit le jeune homme; ton sort est dans tes mains. Écoute donc bien ce qu'il me reste à te dire : avant tout, tu vas me jurer, et je me fie à ton serment parce que ton sort en dépend, tu vas me jurer, dis-je, que tu ne parleras ni à Cador, ni à Albaret, ni à personne de la visite que je t'ai faite aujourd'hui.

— Je le jure! monsieur Christian, répondit solennellement Martha, d'une voix si émue et si tremblante qu'on eût dit qu'elle reprenait la fièvre.

— Ensuite, continua Christian, tu t'engages (tu me dois bien cela, Martha!) tu t'engages, dis-je, si tu entendais former quelque projet contre la vie de madame de Mauves, de l'empêcher en retenant Cador et Albaret, et en me prévenant aussitôt que tu auras connaissance de cette entreprise... Mais tu n'as pas l'air de m'écouter... Martha?

— Madame la duchesse de Mauves... est donc réellement vivante?... balbutia Martha d'un air effaré.

— Sans doute, Martha! Ne le savais-tu pas?

— Je vous jure que non, monsieur Christian! s'écria la Provençale.

— Mais d'où vient ton effroi en me faisant cette question?

— C'est que ce matin, en partant, Cador disait à Albaret : S'il veut encore une fois se débarrasser de sa femme, il faudra bien qu'il revienne nous trouver. Il parlait du duc et de la duchesse. Je croyais qu'elle était

morte, je n'ai pas compris ce qu'ils voulaient dire, et je m'étais promis de m'en expliquer ce soir avec Cador.

— Merci, Martha, répondit le jeune homme; je veillerai. Mais tu ne m'as pas répondu. T'engages-tu à me prévenir si tu apprenais quelque chose à ce sujet?

— N'est-ce pas ce que je viens de faire? répondit Martha en rougissant.

— C'est vrai, dit Christian.

— N'importe, monsieur Christian, reprit la jeune femme. Je le jure par tout ce que vous avez fait pour moi. Je jure qu'on me passera plutôt sur le corps que de toucher à une femme dont l'existence vous est chère; je vous jure de tuer Cador de mes mains, plutôt que de lui laisser toucher à un cheveu de sa tête!

— Je te crois, Martha, dit Christian ému de la sincérité enthousiaste avec laquelle la fille avait prononcé ces paroles, et en retour de la confiance que ta promesse m'inspire, je vais te donner un dernier conseil, et en même temps je t'offrirai la dernière condition à laquelle je consens encore à m'occuper de toi. Tiens ton serment, et bientôt je te mettrai à même de pouvoir quitter Paris; la vie de Paris est aussi mauvaise pour ta santé physique que pour ta santé morale. Tu te crois bien forte parce que tu as des nerfs; mais tu es faible, Martha, et si tu n'es pas déjà poitrinaire, tu es bien près de l'être. Tu retourneras, non pas dans ta ville natale, il est malheureusement trop tôt pour que tu puisses y rentrer, mais tu passeras une année ou deux dans quelque petite ville, au bord de la Méditerranée. J'ai des amis là-bas; je te ferai donner assez de travail pour pouvoir vivre salutairement au soleil; tu n'auras nulle inquiétude, nul souci. Et qui sait si, là-bas, tu ne trouveras quelque mari qui se fiera

à toi, connaissant tes épreuves et sachant comment tu en es victorieusement sortie. Je connais ton amour pour ton père. Est-ce qu'il ne sera pas l'heure, dans deux années, d'être aimée à ton tour par tes enfants?

Depuis quelques instants, Martha avait baissé la tête sur sa poitrine, et des larmes coulaient silencieusement de ses yeux sur ses joues.

— Qu'as-tu, Martha? demanda Christian, étonné de cette émotion dont il attribuait la cause à une de ces crises nerveuses auxquelles les femmes succombent si souvent, sans pouvoir en connaître la cause.

La jeune femme garda le silence.

— Eh bien, Martha, reprit Christian, tu pleures! Pourquoi pleures-tu? La source des larmes n'est jamais impure! Réponds donc! Je te parlais de ton prochain départ, et tu as pleuré! Est-ce le regret de ne pas suivre mon conseil qui a causé tes larmes?

— Non! dit Martha.

— Qu'est-ce donc, Martha?

— Quand vous m'avez dit que vous ne vouliez plus vous occuper de moi, j'ai pensé à aller me jeter à l'eau ce soir!

— C'est la plus mauvaise pensée que tu pouvais avoir, Martha, dit avec sévérité le jeune homme. Et comment y as-tu renoncé?

— Parce que l'idée m'est venue de m'en aller un jour, comme vous me l'offrez à présent. Je ne pensais pas tout à fait au pays, mais je voulais aller me cacher dans les environs, à dix ou douze lieues de la Seyne.

— Voilà un courageux dessein, Martha; pourquoi l'abandonnes-tu?

La jeune femme garda encore une fois le silence.

— Eh bien, Martha, pourquoi? répéta Christian.

— Parce que... dit vivement Martha, en s'arrêtant brusquement.

— Parce que tu aimes trop Cador pour l'abandonner, continua Christian. C'est cela, n'est-ce pas?

— Non, monsieur Christian! dit énergiquement la jeune fille. Non, ce n'est pas pour cela. Je n'aime plus Cador depuis ce qu'il a fait hier.

— Dis-tu vrai? Martha! s'écria vivement Christian, qui ne mit pas un instant en doute la sincérité de cette étrange fille, en qui les bons et les mauvais instincts étaient sensiblement répartis à égale dose.

— Je vous le jure par tout le respect que j'ai pour vous, monsieur Christian, répondit-elle avec conviction.

— Alors, Martha, si tu n'aimes plus Cador, tu n'as aucune raison pour ne pas partir à l'instant.

— J'en ai une, dit la jeune femme en branlant la tête lentement comme pour donner plus de force à son affirmation.

— Martha! tu mens encore.

— Oh! monsieur Christian, dit Martha en se cachant la figure avec ses mains, si vous saviez...

— Eh bien, dis-moi ce que je devrais savoir, si tu ne veux pas qu'en sortant d'ici la pensée ne me vienne que tout ceci n'est qu'une scène de comédie, et que tu m'as joué un nouveau tour de ta façon.

— Vous le voulez, monsieur Christian? dit résolûment la Provençale.

— Je l'exige, Martha.

— Eh bien... répondit en hésitant la jeune femme, c'est à cause de vous... que je ne veux plus partir.

— Comment, à cause de moi? s'écria le jeune homme étonné.

— Oui, à cause de vous, monsieur Christian, répéta Martha.

— Explique-toi, Martha, car je ne devine pas ta pensée.

— Je désirais partir, reprit la Provençale, quand je croyais encore que madame la duchesse était morte; mais depuis que vous m'avez dit qu'elle était vivante et que sa vie pouvait être en danger, je désire rester, monsieur Christian, et je reste.

— Pauvre fille! murmura Christian dans une espèce d'aparté, non, les êtres ne sont pas indissolublement enchaînés au mal, et il y a encore une main à tendre au plus perverti!

— Martha, reprit-il tout haut, c'est une bonne pensée que tu as eue là, et je t'en remercie comme d'une bonne action; mais je n'accepte pas ton sacrifice, non pas, comme tu pourrais le croire, à cause de la bouche qui me l'offre, mais parce qu'il est inutile à moi, et qu'à toi, Martha, il peut être préjudiciable.

— Monsieur Christian, dit résolûment Martha, aussi vrai, que c'est pour cette cause que je reste, je resterai.

Ils en étaient là, quand on frappa à la porte.

— Entrez, dit Martha en se troublant légèrement; car, instinctivement, elle sentait que celui qui frappait allait apporter quelque nouveau sujet de malheur.

Au mot : Entrez, un jeune homme entra précipitamment dans la chambre.

C'était Malcolm.

La jeune femme frissonna.

Quant à Christian, il se leva, et s'apprêtait à laisser la place au nouveau venu, quand Martha se levant aussi, au lieu de saluer l'étranger, alla au devant du premier visiteur et lui dit :

— Je vous en prie, monsieur, restez; en faisant des concessions de part et d'autre, nous pourrons tomber d'accord sur le prix de l'ouvrage que vous me proposez.

Christian reprit son siége, comprenant bien que la jeune femme lui offrait un moyen d'écouter la conversation, qui allait peut-être rouler sur la duchesse de Mauves, sans qu'il fût connu de Malcolm.

Celui-ci salua Christian, en lui jetant un regard et un sourire qui équivalaient à ces mots :

— Je dérange votre tête-à-tête, mon gaillard.

Puis, comme si ce regard et ce sourire n'étaient pas suffisants pour exprimer sa pensée, il la formula tout haut en disant :

— Pardon, monsieur, d'interrompre vos négociations commerciales; je ne vous dérangerai pas longtemps. Je n'ai qu'un mot à dire à cette belle demoiselle.

— De quoi s'agit-il, monsieur? demanda sèchement Martha.

— Je désirais dire deux mots à Cador, ma toute belle! répondit le jeune Malcolm.

— Eh bien, monsieur, vous voyez qu'il n'est pas ici, dit Martha de la même façon qu'elle eût dit : Vous pouvez vous en aller.

Mais le bon Dominick ne parut pas comprendre cette invitation. Il continua, sans se déconcerter le moins du monde, et d'un ton léger :

— Voilà qui serait fâcheux, ma toute belle, si votre aimable présence n'était pas un dédommagement, et si vous ne pouviez pas, d'ailleurs, me donner le renseignement que je venais lui demander.

— De quoi s'agit-il? demanda la Provençale sur le même ton.

— De bien peu de chose, ma toute belle! d'un simple renseignement, vous dis-je; d'une adresse.

— Quelle adresse?

— L'adresse de votre bienfaiteur mystérieux.

— Je ne sais... ce que vous voulez dire! répondit Martha en rougissant.

— Vous voyez bien que vous le savez, chère belle! puisque rien qu'à ce souvenir un nuage de roses vous couvre les joues. Eh bien, pouvez-vous me donner ce faible renseignement?

— Je vous répète, monsieur, que je ne sais de qui vous me parlez, répondit Martha.

— Comment, ma toute belle! les bienfaiteurs, et surtout les bienfaiteurs mystérieux, ne pullulent pas, que je sache, et il ne peut y avoir lieu à confusion. Je vous parle de celui qui vous a tiré d'affaires, dans l'aventure du département du Var; de celui...

— C'est bien, monsieur, interrompit Martha, qui, cette fois, devint pâle; je sais de qui vous voulez parler.

— Parbleu, j'en étais bien sûr, ma toute belle, dit en se dandinant le jeune Malcolm. Il suffisait de vous rafraîchir la mémoire. Eh bien, où niche-t-il ce frère Siamois de l'homme au petit manteau bleu, ce colporteur de soupe économique à domicile, M. Christian de Sauveterre, pour ne pas le nommer?

Ici la jeune femme jeta sur Christian un regard expressif, qui signifiait : Pardonnez-moi les paroles de ce misérable.

Mais Christian, agaçant le chien et le singe avec le bout de sa canne, ne semblait pas plus prendre part à cette conversation que s'il eût été à cent lieues de là.

— Je ne sais pas l'adresse de ce jeune homme! dit vi-

vement Martha. Je ne l'ai pas vu depuis longtemps, et je crois qu'il est parti en voyage.

— S'il est parti, ma toute belle, il est revenu ! dit Malcolm, et je puis vous donner de ses nouvelles, car j'ai vu de son écriture de fraîche date.

— Vous êtes mieux renseigné que moi sur lui, interrompit Martha d'un air de dépit, puisqu'au lieu de vous donner de ses nouvelles, c'est vous qui m'en apprenez.

— De façon, dit lentement le jeune Malcolm, que vous me refusez son adresse?

— Je ne la refuse pas, dit Martha; je l'ignore.

— Vous ne l'avez pas toujours ignorée, ma toute belle, dit le frère de l'institutrice d'un air piqué.

— Je vous demande pardon, monsieur. Et vous, qui appeliez tout à l'heure M. Christian de Sauveterre mon bienfaiteur mystérieux, vous ne pouvez pas ignorer que c'est l'anonyme qui constitue le mystère des bienfaits.

Cette leçon donnée avec la plus exquise politesse, et que n'eût pas reniée la femme du monde la mieux élevée, la Provençale se leva en signe que l'audience était terminée.

— Très-bien, ma toute belle! dit en la saluant impertinemment le jeune Malcolm; je vais me mettre à la recherche de Cador; il aura peut-être plus de mémoire que vous!

Puis, faisant de la tête un mouvement pour saluer Christian, qui semblait toujours jouer avec le chien et le singe, et qui ne lui rendit pas son salut, il sortit en tirant la porte violemment derrière lui.

— Voyez-vous, monsieur Christian, dit Martha, qu'il faut que je reste?

— Non, Martha, interrompit Christian, et si vous voulez m'écouter, vous partirez dès ce soir.

— Je vous en prie, monsieur Christian, dit la Provençale en joignant les mains et en regardant le jeune homme d'un œil suppliant, laissez-moi rester encore quelques jours ici : j'ai peur pour vous!

— N'aie pas peur pour moi, Martha; n'aie peur que pour toi, et pars! Voyons, veux-tu que je te fasse partir dès aujourd'hui?

— S'il arrivait malheur, monsieur Christian? balbutia la Provençale.

— Ne crains rien, te dis-je, et accepte ma proposition; tu auras déjà gagné beaucoup dans mon esprit, si tu acceptes sans hésitation.

— J'accepte, dit vivement Martha en posant sa main sur son cœur, comme pour témoigner de la loyauté de sa résolution.

— Alors, habille-toi aussitôt que je serai parti, comme si tu allais faire des achats dans le quartier. N'emporte aucun paquet, aucun linge que ce que tu pourras mettre sur toi. Tu trouveras au lieu du départ tout ce dont tu auras besoin. Quand tu seras habillée, tu écriras à Cador ces simples mots : « Je te quitte parce que tu as assassiné cette nuit un ami de notre bienfaiteur. Tâche de devenir honnête homme, et tu me retrouveras un jour. Je ne te quitterai pas des yeux. »

— Oui, c'est bien cela que je voulais lui écrire, dit Martha; je ne l'aurais pas dit aussi bien : laissez-moi l'écrire tout de suite, monsieur Christian. Comment disiez-vous déjà? « Je te quitte, parce que... »

Christian répéta sa phrase, et la Provençale écrivit sous sa dictée.

— Quand tu auras écrit ta lettre, reprit le jeune homme, tu videras l'argent contenu dans ta bourse dans le tiroir de la table : il ne faut pas entrer dans ta nouvelle vie

avec l'argent d'un mort. Tu mettras dans ta bourse, d'abord ces cent francs que voici, et ce que je te remettrai ce soir.

La jeune femme prit les cent francs que lui tendait le jeune homme, et les baisa avec ferveur.

— Ensuite, continua Christian, tu prendras l'omnibus qui passe rue Saint-Jacques, et tu te feras descendre à la barrière Rochechouart. Là, à droite, sur le boulevard intérieur, tu trouveras une voiture, dans laquelle je serai, ou un de mes amis. Tu monteras dans cette voiture, et on te conduira dans une auberge, à quatre lieues de Paris, sur la route de Lyon, où tu attendras la diligence de Marseille. Le conducteur te remettra un paquet où seront toutes tes instructions pour la route et pour l'arrivée.

— Oh! merci, merci, monsieur Christian! s'écria la jeune femme avec l'ardeur d'une jeune âme qui embrasse une foi nouvelle.

V

OU LA PROVENÇALE CHERCHE A CONVERTIR SON AMIE

Martha reconduisit Christian jusque sur le palier et le suivit des yeux jusqu'à la dernière marche de l'escalier.

Quand elle eut entendu le bruit de son dernier pas retentir sur les dalles de l'allée, elle rentra précipitamment dans sa chambre; puis, s'élançant vers la muraille du fond, elle frappa trois coups à intervalles égaux.

Trois coups frappés de la même façon dans la chambre voisine, répondirent à cet appel.

Deux minutes après, on entendit un bruit de pas précipités dans l'escalier, et une jeune femme s'engouffra dans la chambre de Martha avec la promptitude d'une rafale.

C'était une femme petite, maigre, chétive, fraîche comme un fruit, rose comme un enfant.

Elle paraissait avoir tout au plus dix-sept ans. Sa physionomie exprimait la mutinerie, la gaieté, l'espiéglerie; par-dessus tout l'insouciance.

Ses cheveux, d'un blond si clair, qu'éclairés d'une certaine façon ils devaient paraître blancs, couraient tout autour de sa tête en boucles soyeuses et serrées, ce qui, vu à distance, lui donnait une vague ressemblance avec un épagneul ou un mouton enrubanné.

Elle s'appelait Anastasie Coquet. Ses camarades, par abréviation, la nommaient Nana. Elle était couturière.

Elle était l'amie intime de Martha. Quoique leurs caractères fussent aussi dissemblables que la couleur de leurs cheveux, ou à cause de cette dissemblance peut-être, elles s'étaient, en se rencontrant, à première vue, liées étroitement, et ni l'un ni l'autre n'avaient eu à se plaindre de cette amitié.

— Es-tu malade? dit vivement Nana en entrant.

— Non, répondit la Seyne. Jamais je ne me suis mieux portée.

Et en effet sa figure rayonnait de joie et de santé.

— Il se passe quelque chose alors! reprit la couturière. Tu as le bonheur sur les joues.

— Oui! je suis heureuse! bien heureuse! dit Martha avec expression; et c'est pour te faire part de mon bonheur que je t'ai appelée.

— Que t'arrive-t-il donc? demanda Nana au comble de l'étonnement. Tu étais si triste ce matin, pendant que nous prenions le café.

— C'est que ce matin j'étais une bien pauvre créature, dit mélancoliquement Martha, et qu'à cette heure je suis une femme heureuse.

— Tu parles par énigmes, Martha.

— Assieds-toi, mignonne, et écoute-moi. As-tu jamais eu à te plaindre de moi, pour quelque cause que ce soit?

— Jamais, répondit Nana.

— T'ai-je jamais refusé un service, même quand il fallait risquer ma peau pour te le rendre?

— Jamais! répéta la couturière de plus en plus étonnée. Où veux-tu en venir?

— Tu vas voir; j'ai été enfin pour toi une amie sincère, dévouée, désintéressée, n'est-ce pas?

— Sans doute; mais on dirait que tu fais ton examen de conscience.

— Il est déjà fait, Nana, et mon *meâ culpâ* aussi. Mais je tiens à bien te rappeler que j'ai été une amie véritable, pour ne pas te rendre trop difficile le service que j'ai à te demander.

— Mais parle donc vite ! dit en frappant le parquet du pied avec impatience la jeune couturière; tu me fais bouillir. S'il ne s'agit que d'un service à te rendre, tu sais bien que je suis toujours prête. Voyons, de quoi s'agit-il?

— Si tu ne m'avais pas interrompue, ma mignonne, reprit Martha, tu saurais déjà ce que j'ai à te demander. Je t'ai souvent parlé de M. Christian.

— Oui, celui que tu appelles ton Dieu.

— Ce jeune homme sort d'ici, reprit la Provençale.

— Ah! ne put s'empêcher de s'écrier Nana.

— Il m'a raconté comment Cador et Albaret, ton ami, ont eu les soixante mille francs.

— Comment?

— En tuant l'un des meilleurs amis de M. Christian.

— Diable! il n'y a pas de temps à perdre, dit Nana en se levant vivement. Je vais les prévenir. Merci, ma bonne!

— Rassieds-toi, dit Martha, et écoute jusqu'à la fin. Non-seulement il ne faut pas les prévenir, mais il ne faut leur rien dire du tout.

— Y penses-tu? Martha!

— Voilà le commencement du service que j'exige de toi, Martha : ton silence absolu! Si tu hésites dès le premier mot, n'en parlons plus.

— Tu es charmante, toi, avec ton sang-froid! J'ai la chair de poule en y songeant.

— Si tu n'étais pas si impatiente et si étourdie, Nana, tu écouterais et tu comprendrais. Si tu fais ce que j'exige de toi, on n'arrêtera ni Cador ni Albaret.

— Bien vrai? Martha!

— Mais, cerveau brûlé, est-ce que tu me verrais aussi tranquille, si on devait les arrêter? Est-ce qu'au lieu de causer avec toi en ce moment je ne serais pas allée les avertir?

— C'est juste, Martha. Alors, continua Nana, je ne dirai plus rien.

— A propos de l'événement, reprit Martha, M. Christian a parlé de l'affaire du duc et de la duchesse de Mauves : tu la crois bien morte et enterrée, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Eh bien, Nana, elle est vivante!

— Mais nous avons vu passer son corbillard! dit la jeune fille avec effroi.

— C'est vrai, Nana.

— Elle est donc ressuscitée?

— Qu'elle soit ressuscitée ou qu'elle ne soit point morte, le fait est qu'elle est vivante, et c'est à propos d'elle, ou plutôt à cause d'elle, par rapport à M. Christian, que j'ai un service à te demander.

— Je comprends! dit Nana en faisant un mouvement de tête significatif: la duchesse est la déesse de ton Dieu!

— Tu te trompes et tu ne comprends pas, Nana; il ne s'agit pas d'amourettes. M. Christian s'intéresse à elle pour une cause que j'ignore, mais qui n'est pas celle que tu crois, j'en mettrais ma main au feu. Or, cet Écossais que tu as vu plusieurs fois à la maison...

— Oui, une espèce de faquin que je ne puis pas sentir. Eh bien, cet Écossais?

— Il est en train de s'entendre avec Cador et Albaret pour débarrasser le duc de sa femme. Ils en ont parlé ce matin.

— Eh bien, que puis-je faire à cela?

— Tu peux l'empêcher, Nana.

— Moi! s'écria la couturière étonnée.

— Sans doute, toi.

— Mais toi... tu es plus à même que moi de...

— Moi, je ne serai plus là!

— Que dis-tu? s'écria Nana.

— Ne t'ai-je pas dit, quand tu es entrée, que j'étais heureuse, bien heureuse?

— C'est vrai... Alors...

— Je ne mens pas... je pars.

— Tu pars?

— Oui, Nana.

— Pourquoi pars-tu? Quand pars-tu? Où vas-tu? dit vivement Nana.

— Je pars, Nana, parce que j'ai horreur de moi! On médite sérieusement pendant la fièvre. Il y avait dans le lit à côté du mien une pauvre ouvrière avec laquelle je causais quelquefois. Elle gagnait cinquante sols par jour, et elle nourrissait sa mère et trois enfants avec le prix de sa journée; je n'ai jamais vu, Nana, une fille plus belle de figure, plus enjouée de caractère et plus heureuse. Eh bien, ma mignonne, j'ai rêvé l'existence laborieuse de cette femme-là, si pénible qu'elle te semble. J'aurais donné dix ans de ma vie pour qu'elle m'emmenât avec elle dans son ménage, et pour qu'elle me fît travailler à ses côtés. Or, ce rêve que j'ai fait à l'hospice, j'ai trouvé l'occasion de le réaliser et je pars.

— Emmène-moi, Martha! s'écria avec émotion la jeune couturière.

— Non, Nana, tu me quitterais au premier buisson de la route. Pense à moi quand je serai partie, et habitue-toi à l'idée de changer d'existence. Après ce temps d'épreuves, si tu es bien convaincue, bien décidée, je t'appellerai auprès de moi, et tu partageras l'existence que je me serai faite. Tu crois donc que j'ai pris un si grand parti tout à coup, sans réflexion, sans hésitation, sans lutte? Non, j'ai longuement réfléchi et vaillament combattu, et je pars non-seulement sans regret, mais avec joie et avec bonheur.

— Je crois que je rêve, dit Nana comme se parlant à elle-même. Jamais l'idée ne m'est venue que nous pouvions nous quitter un jour.

— Et cependant il le faut, Nana! dit d'un ton grave la Provençale. Quant au pays que j'habiterai je ne le connais pas encore, je l'apprendrai ce soir. Maintenant, en retour de tous les services que j'ai pu te rendre et que je pourrai peut-être te rendre encore un jour, je te demande

deux choses : le silence absolu sur tout ce que nous venons de dire.

— Tu peux y compter, Martha, je te le jure par le chagrin que ton départ me cause et qui me produit un singulier effet.

— Ensuite, continua la Provençale, et c'est là le point le plus important, je te charge de veiller comme un chien de garde sur la vie de madame la duchesse de Mauves; ni Cador ni Albaret ne peuvent faire un pas sans que tu en aies connaissance; tu pourras donc remédier au mal si tu n'as pu le prévenir, et tu n'auras pas affaire à des ingrats. Voilà le service que je réclame de toi. Ne me le promets pas si tu ne te sens pas de force à me le rendre. Consulte-toi bien avant de t'engager; ce n'est pas peu de chose qu'une pareille surveillance, qui exige une contention d'esprit de tous les instants. Réfléchis donc avant de répondre.

— C'est tout réfléchi, ma bonne Martha! répondit Nana d'un air bien résolu. Appelle-moi fourbe, lâche et ingrate si je ne tiens pas mon serment.

— Merci, Nana, et à charge de revanche, ma mignonne; aussitôt installée dans le pays où je vais, je t'écrirai. Mais tu ne montreras mes lettres à personne, et tu ne feras pas connaître l'adresse où je me serai réfugiée.

— Je te le jure encore, dit Nana avec fermeté.

— Dans ta réponse, tu me raconteras mot à mot tout ce qui se sera passé à propos de madame la duchesse de Mauves. Tu n'oublieras aucun détail, et s'il arrivait tel événement qui te fît croire ma présence indispensable, tu m'écrirais de venir et j'arriverais.

— Je te le promets, Martha.

— Maintenant, je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire,

et je finis comme j'ai commencé, en te disant que je pars heureuse, bien heureuse!

— Que je t'envie, Martha!

— Imite-moi, ma mignonne : lutte courageusement. Dis-moi dans tes lettres si tu t'habitues à l'idée d'une autre existence. Je verrai bien où tu en es avec toi-même... Qui sait si, moi partie, tu n'oublieras pas les deux bonnes larmes que tu me cachais tout à l'heure?

— Oh! non, je ne les oublierai pas, dit sérieusement Nana en prenant les mains de son amie et en les serrant avec effusion.

— Adieu donc, Nana, reprit la Provençale en embrassant son amie, et peut-être pour bien longtemps!

— Peut-être pour toujours! dit la jeune femme avec tristesse.

— Cela dépend de toi, Nana, dit d'un air résigné Martha.

— Eh bien, nous nous reverrons, Martha! s'écria Nana avec conviction.

— Je le souhaite, répondit la Provençale.

Pendant la dernière partie de ce dialogue, Martha avait fait un petit paquet dans lequel elle avait mis divers petits objets de lingerie.

— Tout ce qui est ici m'appartient, et je te le donne, dit-elle à son amie quand elle eut noué les bouts de son paquet.

Et les deux amies se séparèrent après s'être une dernière fois embrassées.

Rue Saint-Jacques, à la hauteur du chantier des Capucins, Martha monta dans l'omnibus, selon les instructions qu'elle avait reçues de Christian, et les voyageurs qui se trouvaient à ce moment dans la voiture eussent été capables de parier que la nouvelle venue était la plus

honnête et la plus laborieuse ouvrière, tant la conscience d'entrer dans une vie nouvelle donnait à son visage et à son attitude un reflet de modestie et de sérénité.

Si elle eût passé la tête par la portière, en arrivant au coin de la rue des Bons-Enfants, près de la Banque, elle eût pu voir, sortant d'un des passages obscurs qui conduisent de cette rue à la rue de Valois, Cador et Albaret, qui se dirigeaient bras dessus bras dessous vers la rue Croix-des-Petits-Champs.

Laissons aller à sa destinée la nouvelle convertie et suivons les deux Marseillais, dont la figure, légèrement enflammée, montre les traces ou d'une conversation très-animée ou de copieuses libations.

Le plus âgé des deux Marseillais, le grand et maigre Cador travaillait bien, en effet, chez un carrossier de Montrouge, ainsi que l'avait dit la Provençale à Christian.

C'était même un des meilleurs, sinon le meilleur ouvrier de l'atelier.

Mais cet excellent ouvrier, semblable en ceci à la jument de Roland qui avait toutes les qualités, mais qui par malheur était morte, cet excellent ouvrier n'avait qu'un défaut, il est vrai qu'il était radical : il ne travaillait pas.

Il fallait qu'il fût réduit aux dernières extrémités, brisé de fatigues et à demi-mort de faim pour qu'il consentît à aller à Montrouge et qu'il se mît à la besogne.

C'est ainsi qu'en sortant du faubourg Saint-Jacques pour aller à l'atelier, il prit à gauche au lieu de prendre à droite, accompagné de son féal Albaret, et que, de cafés en cabarets et de cabarets en cafés, ils arrivèrent au cabaret de la rue Montorgueil où, la veille, Cador, aux prises avec une bouteille de vin blanc, attendait dans un petit salon du premier étage.

Malcolm, connaissant leurs habitudes et prévoyant leur visite, les attendait.

— Demande du vin, Albaret, et ferme la porte.

Albaret héla le garçon, l'attendit sur l'escalier et rentra en fermant la porte derrière lui.

— Je viens de chez toi, Cador, dit Dominick.

— Je regrette de ne pas m'être trouvé là, dit le Marseillais.

— J'ai trouvé Martha, qui, en passant, m'a même assez mal reçu.

— Que m'apprenez-vous là? dit Cador étonné.

— La vérité. Ta Martha est une petite sotte, et, à moins qu'elle n'ait voulu faire son embarras devant le particulier qui était là, je ne comprends pas pourquoi elle m'a fait aussi mauvaise mine.

— Un particulier? demanda le Marseillais en fronçant le sourcil.

— Oui, un individu assez bien mis, ma foi, qui causait avec elle quand je suis entré.

— Sans vous commander, mon gentleman, demanda Cador, de quoi donc causaient-ils?

— Je ne sais pas trop, répondit Malcolm, ils avaient l'air de causer d'affaires. Martha disait qu'il n'offrait pas assez de l'ouvrage.

— Quel ouvrage? demanda le Marseillais ahuri.

— Tu m'en demandes trop, mon vieux camarade; puisque je suis entré au moment où ils disaient cela, je n'en ai pas entendu davantage.

— Ne vas-tu pas être jaloux de Martha maintenant, interrompit le jeune Marseillais, la plus honnête fille du département du Var et du département de la Seine.

— Je ne suis pas jaloux, murmura Cador, mais je n'aime pas qu'elle reçoive des particuliers bien mis

quand je ne suis pas là. Vous disiez donc, mon gentleman, que vous aviez quelque chose à me dire de pressé.

— De très-pressé, puisque je suis allé chez toi exprès pour te le demander.

— De quoi s'agit-il?

— De l'adresse de Christian de Sauveterre.

— Martha a dû vous la donner.

— Elle a refusé.

— Elle a refusé! hurla le Marseillais en donnant un vigoureux coup de poing sur la table. — Elle a refusé! répéta une seconde fois Cador.

— Elle a prétendu du moins, interrompit Dominick, qu'elle ignorait son adresse.

— Elle la sait! dit le Marseillais.

— C'est ce que je lui ai dit, mais elle n'en a pas moins soutenu qu'elle ne la savait pas.

— Elle me payera cela ce soir! grommela le Marseillais en montrant son poing fermé.

— Tais-toi donc! dit Albaret d'un air railleur en haussant les épaules.

— Elle me le payera! répéta Cador.

Malcolm intervint et apaisa la querelle, en donnant raison à Cador, et par conséquent tort à Albaret.

Albaret en fut froissé vivement, et, à partir de ce moment, regarda l'Écossais d'un mauvais œil.

— N'obtenant pas l'adresse par Martha, je me suis mis à ta recherche; j'ai regardé à peu près dans tous les cabarets où vous allez d'habitude; j'ai cru qu'en dernier lieu vous vous rendriez ici, et je suis venu vous attendre. Cette adresse, la sais-tu?

— Mon gentleman, je la sais et je ne la sais pas; je connais la maison, mais je ne sais pas le nom de la rue.

— A quoi cela me sert-il? dit Malcolm en haussant les épaules.

— C'est l'affaire d'une demi-heure, mon gentleman.

— Comment cela?

— J'ai été conduire Martha par là une fois; je l'ai attendue dans la rue à côté; j'ai bien vu la maison dans laquelle elle est entrée.

— Et tu la reconnaîtrais?

— Oh! certainement, mon gentleman.

— Dans quel quartier?

— Dans le faubourg Poissonnière. Tout en haut, à côté du chemin de fer du Nord.

— Eh bien, veux-tu te trouver par-là dans une heure?

— Dans une heure, mon gentleman, où?

— Place Lafayette, puisque tu dis que c'est au haut du faubourg Poissonnière.

— Place Lafayette! mon gentleman.

Ce rendez-vous pris, le jeune Malcolm se retira.

— Au plaisir de ne jamais te revoir? murmura Albaret dès qu'il fut parti.

— Qu'est-ce que tu as contre ce jeune homme? demanda doucement Cador.

— Moi? Je n'ai rien, répondit Albaret d'un air indifférent. Seulement, je ne peux le sentir.

— Est-ce qu'il t'a fait quelque chose?

— Il ne manquerait plus que cela.

— Enfin tu lui en veux et tu as tort, c'est un jeune homme très comme il faut, et je voudrais que tu eusses sa tournure.

— Comme il faut! grommela Albaret en haussant les épaules, comme il faut! un homme qui laisserait battre les femmes! Il m'agace, cet Écossais.

— Allons! n'en parlons plus, dit avec bonté le

Marseillais. Tu sais bien que je ne bats pas Martha.

— Je voudrais bien t'y voir !

— Allons, c'est fini ; viens prendre l'air.

— Place Lafayette ; nous irons là tout doucement, en nous promenant.

Place Lafayette, le jeune Malcolm les attendait déjà.

— C'est ici ! dit Cador en montrant au frère de l'institutrice la porte de la maison de Christian.

VI

MENUS PROPOS

Malcolm alla examiner les lieux.

La nuit tombait ; il ne craignait donc pas d'être remarqué pendant son étude. La rue était aussi déserte qu'à minuit.

Il parcourut lentement quatre ou cinq fois la rue, examinant soigneusement, non-seulement la maison de Christian, mais toutes les maisons voisines.

Cet examen, qui dura environ un quart d'heure, une fois terminé, il rejoignit ses deux compagnons.

— Avons-nous des connaissances dans les environs ? demanda-t-il à Cador.

— Une douzaine, mon gentleman, répondit Cador.

— D'abord Thiébault, le serrurier.

— Il est trop gras.

— Jéhan, le ferblantier.

— Il est trop bête.

— Mardochée, le brasseur.

— Il est trop connu dans le quartier.

— Bourg-l'Abbé, le maçon.

— Il est trop ivrogne.

— Fleur-de-Soufre, le garçon épicier.

— Il ne sait pas dire deux.

— Sans vous commander, mon gentleman, dites-moi pourquoi c'est faire?

— Je voudrais qu'on pût habiter en face la maison de la rue des Petits-Hôtels, et surveiller ce qui s'y passe.

— Prenez Albaret, mon gentleman.

Celui-ci fit un mouvement de mauvaise humeur.

— Il vous est dévoué comme moi-même, continua intrépidement Cador.

— Je ne doute pas du dévouement d'Albaret, dit le jeune Malcolm, il m'en a donné des preuves. Mais je veux un hommê du quartier, à moins qu'Albaret n'entre, par ici, dans un atelier de charron ou de mécanicien. Il ne peut pas, travaillant à Montrouge, habiter ostensiblement le faubourg Poissonnière ou le faubourg Saint-Denis.

— A propos de faubourg Saint-Denis et de charron, mon gentleman, interrompit le Marseillais, je crois que j'ai votre homme.

— Que veux-tu dire?

— Vous connaissez bien le grand Sarrazin?

— Le charron!

— Oui!

— Je ne connais que lui, malheureusement; tout le quartier le connaît aussi bien que moi.

— Ce n'est pas de lui que je veux parler, mon gentleman.

— De qui donc?

— De son apprenti dernier.

— Un petit?

— Oui, agile et spirituel comme un singe.

— Comment l'appelles-tu?

— Il s'appelle Mathelin, mais nous l'appelons le Parisien.

— Quel âge!

— Quatorze à quinze ans.

— Instruit?

— Jusqu'aux quatre règles.

— De figure?

— Gentil.

— De tournure?

— Petit et mince.

— Pourrait-on en faire un groom?

— Il est taillé pour cela.

— Où demeure-t-il?

— Dans un garni, au-dessous de la barrière, rue de Paris.

— Où peut-on le voir?

— Il aime la bière, à cette heure-ci il doit être à la brasserie de Mardochée.

— Où est située la brasserie de Mardochée?

— Faubourg Saint-Denis.

— Eh bien, repassons par la rue des Petits-Hôtels, et allons nous rafraîchir.

Et les trois compagnons, revenant sur leurs pas, s'engagèrent dans la rue des Petits-Hôtels, où le jeune Malcolm jeta un dernier regard, et ils arrivèrent à la brasserie de Mardochée.

Ne voyant pas le Parisien, Cador se leva et alla trouver Mardochée, qui ne les avait pas vus entrer.

Ce Mardochée, les reins ceints d'une jaquette de toile blanche, le corps couvert, pour tout vêtement, d'une

grosse chemise de laine grise, était un grand colosse qui semblait taillé dans le granit.

Il avait les cheveux crépus comme un nègre; mais ce qui le faisait différer d'un Éthiopien, c'était d'abord la nuance de ses cheveux, qui étaient du roux le plus ardent, et les grosses couleurs de sa face rubiconde.

C'était un athlète dans toute l'expression du mot; il enlevait à deux bras une tonne de bière, comme un enfant enlève un verre, et sans peine, sans qu'aucune contraction des muscles trahît l'effort.

— Bonjour, Mardochée, dit Cador en lui frappant sur l'épaule pour le faire retourner.

— Tiens! c'est Cador! dit le brasseur en se retournant, et en donnant une poignée de main vigoureuse au Marseillais. — Et par quel hasard vous voit-on chez nous? Vous allez prendre quelques choppes avec moi, monsieur Cador?

— C'est-à-dire que c'est vous qui allez prendre quelques choppes avec nous, monsieur Mardochée.

— Vous n'êtes donc pas seul?

— Non, répondit Cador en désignant de la tête la table où se trouvaient Malcolm et Albaret; je suis avec des *amis*.

— Bon! dit Mardochée, allez les retrouver, je vous rejoins.

Il est bon de dire que ce dialogue se faisait tout haut, au milieu de trente ou quarante personnes, et qu'il y en avait peut-être là, dans le nombre, d'assez mal intentionnées pour écouter la conversation du brasseur et du Marseillais.

Aussi Cador remit-il sa demande de renseignements sur le Parisien à un moment plus favorable.

Il en avait dit assez, cependant, pour que Mardochée

eût compris qu'il avait besoin de lui, pour une raison ou une autre. Aussi le brasseur, après avoir donné quelques ordres à une grosse Flamande qui servait de garçon de café, s'empressa-t-il de rejoindre les trois compagnons.

Il apporta cinq ou six cruches de bière, et, après avoir fait reconnaissance avec Albaret et le jeune Malcolm, on vida une première choppe à la santé des honnêtes gens, et la conversation commença.

Le brasseur était, sinon un beau garçon dans la véritable acception du mot, du moins un fort garçon, très-séduisant, très-appétissant pour les femmes qui aiment les Hercules, les chasseurs russes et les tambours-majors.

Il était le coq du faubourg, la coqueluche des cuisinières et de toutes les fillettes qui n'étaient pas suffisamment pourvues.

Par là, il apprenait tous les commérages du quartier, et il eût pu dire ce qui se passait, avec les plus minutieux détails, dans presque toutes les maisons du faubourg Saint-Denis, depuis la boutique jusqu'à la mansarde.

Ces cancans, recueillis à toutes les bouches bavardes des chambrières, portières ou grisettes, qu'il honorait de ses faveurs, avaient fait de lui, avec le temps, une sorte de *Moniteur* officiel des faits et gestes les plus secrets des principaux habitants du faubourg.

Par suite, en l'entendant, chaque soir, raconter des aventures galantes qu'il ne répétait jamais, on s'était habitué à dire de lui :

— C'est un garçon d'infiniment d'esprit; et il avait profité de cette réputation pour achalander sa brasserie, où se réunissaient tous les soirs quarante ou cinquante

personnes, avides de connaître le scandale nouveau.

Cador, sans y penser, avait donc conduit le jeune Malcolm dans l'endroit où il pouvait être le mieux renseigné, car, s'il connaissait à fond son faubourg, il en savait par cœur aussi tous les tenants et les aboutissants.

Aussi Cador, en revenant trouver le bon Dominick, se souvenant tout à coup de la faconde du brasseur, s'empressa-t-il de dire au frère de l'institutrice :

— Vous n'aurez peut-être pas besoin du Parisien, mon gentleman; voilà un gaillard qui a un œil dans toutes les maisons du quartier. Je serais bien étonné s'il ne pouvait pas vous dire quelque chose sur l'individu que vous cherchez.

C'est à ce moment que le brasseur vint prendre place auprès d'eux, et qu'il porta aux honnêtes gens le toast que nous avons mentionné ci-dessus.

— Êtes-vous content des affaires? demanda Malcolm pour entrer en matière.

— Pas trop content! répondit le brasseur; le débit en détail va encore assez, mais c'est la vente au dehors qui ne va pas; j'ai un établissement qui me coûte cher, et, s'il n'y avait pas par-ci par-là un peu de casuel, on ne s'en tirerait pas.

— Le casuel est-il bon dans ce moment-ci? demanda Dominick.

— Pas trop! — A vos santés, messieurs, reprit le brasseur en levant son verre plein de bière et en le choquant contre ceux de ses camarades. De quoi s'agit-il, maintenant?

— D'un particulier auquel nous avons deux mots à dire, répondit Malcolm, et qui demeure dans les environs. Vous connaissez votre quartier sur le bout de votre

doigt, et vous pourriez peut-être nous donner un bon renseignement.

— Comment appelez-vous votre particulier? demanda Mardochée.

— Christian de Sauveterre, répondit le jeune Malcolm.

— Un brun à figure pâle, à moustaches noires? reprit le brasseur.

— Je ne le connais pas, dit Malcolm.

— C'est... c'est cela! interrompit Cador. Je le connais, moi.

— Enfin, celui qui demeure rue des Petits-Hôtels? continua Mardochée.

— Précisément! dit Dominick.

— Je le connais comme le loup blanc! Nous sommes presque voisins, dit le brasseur en haussant les épaules de l'air d'un homme étonné qu'on puisse lui faire une demande si simple.

— Qu'est-ce que vous pouvez nous apprendre sur lui? demanda Dominick.

— C'est un homme qui vit assez mystérieusement, dit Mardochée. Il sort au petit jour, quelquefois à cheval, mais le plus souvent à pied, et il s'en va, par le faubourg Poissonnière, je ne sais où. Il ne rentre que le soir, très-tard, et le plus souvent au milieu de la nuit. Caillotin, le boucher, m'a dit l'avoir rencontré très-souvent en allant aux abattoirs.

— Reçoit-il du monde? demanda Malcolm.

— Je ne sais pas, répondit le brasseur, s'il reçoit tout le monde qui vient chez lui, mais il en vient beaucoup; c'est une véritable procession.

— Y a t-il une femme chez lui?

— C'est ce que je ne pourrais pas vous dire; je n'ai pas vu de femme chez lui le jour que j'y suis allé por-

ter de la bière, et je n'ai pas entendu dire qu'il y en eût.

— Par qui est-il servi?

— Par une bonne qui est muette et qui fait ses commissions par écrit, et par un vieux domestique qui est sourd, à ce qu'il prétend du moins.

— Quelle consommation font-ils chez le boucher, chez le boulanger, chez l'épicier?

— Assez forte, milord; j'ai eu la curiosité de le demander, et la consommation qui se fait là est celle de dix ou douze personnes.

— Douze personnes font du bruit. Entend-on quelquefois du bruit?

— Jamais, milord; on dirait une maison déserte.

— Comment vous expliquez-vous cette tranquillité au milieu de tant de personnes?

— Je crois, dit Mardochée, sans en avoir la preuve, que ce sont des contrebandiers ou des faux-monnayeurs. On ne voit jamais de lumière; on n'entend pas de bruit; la servante est muette, le domestique est sourd; il est évident que ces gens-là font un métier mystérieux et qu'ils travaillent dans leurs caves.

— Hum! grommela Malcolm en branlant la tête, le travail de la fausse monnaie est devenu bien difficile à Paris.

— Eh bien, dit le brasseur encore plus bas et en se faisant un porte-voix de ses deux grosses mains, qui ressemblaient à des épaules de mouton; eh bien, je me suis laissé dire que la place Lafayette, la rue d'Hauteville jusqu'à la rue de Paradis, et le faubourg Poissonnière jusqu'à la rue de Montholon, n'était qu'un vaste souterrain qui servait d'ateliers à une bande de faux-monnayeurs, et d'entrepôt de marchandises à une autre

bande de contrebandiers. Ils s'entendent très-bien ensemble.

— Ce sont des cancans de portière, dit Malcolm en haussant les épaules.

— Cancans tant que vous voudrez! reprit le brasseur, froissé dans son amour-propre de conteur par le mot cancans et par le ton dédaigneux avec lequel il avait été prononcé. Mais si je vous disais que j'ai vu cela de mes yeux, moi qui vous parle; que j'y suis descendu, que j'ai vu les ouvriers à l'œuvre, que j'ai touché les objets et bu quelques choppes avec ces travailleurs? Si je vous disais cela, qu'est-ce que vous répondriez, mon gentilhomme?

— Je n'aurais rien à répondre, dit Malcolm, qui, voyant le visage du brasseur s'injecter de sang, comprit qu'il n'en pourrait rien tirer en l'échauffant.

— Eh bien, je vous le dis, reprit Mardochée, j'ai vu cela comme je vous vois, et j'ai bu avec eux comme je bois avec vous. A votre santé! ajouta-t-il en élevant son verre plein jusqu'aux bords pour la troisième fois.

— Ce que j'en disais n'était pas pour vous contredire, monsieur Mardochée, reprit le jeune Malcolm avec douceur; je voulais vous donner à entendre que le jeune homme appartenant à la plus haute classe de la société, il était bien peu probable qu'il fît partie de la société de ces intelligents travailleurs.

— Quel rapport y a-t-il entre la plus haute société et la fortune? demanda le brasseur. Je connais un prince qui n'a pas d'habit et un chiffonnier qui est millionnaire.

— Mais je sais que celui dont nous parlons est très-riche.

— On n'est très-riche que quand on n'a pas de besoins,

dit sentencieusement Mardochée. Votre homme, pour une vie aussi mystérieuse, doit en avoir de nombreux et de très-grands; le grand Sarrazin, le charron, l'a rencontré l'autre matin, à cheval; il m'a dit que sa bête lui coûtait au moins six mille francs, une calèche à deux chevaux, douze mille; un coupé à un cheval, dix mille. Nous avons déjà au quotient vingt-huit mille francs pour les bêtes et les véhicules, sans parler de l'entretien, de la nourriture, des cochers et palefreniers, et les chevaux et jockeys, qu'on ne voit qu'une fois ou deux par an, le jour des courses, car le particulier fait courir. Eh bien, je dis qu'un homme qui a de pareils goûts, connus de tout le monde, doit avoir au moins un nombre double ou triple de besoins secrets, et je ne suis nullement étonné qu'il frappe sa monnaie lui-même, comme il paraît que cela se faisait dans l'ancien temps!

— Je commence à croire, dit le jeune Malcolm, que vous pourriez bien avoir raison, monsieur Mardochée, mais ce que je ne comprends pas bien, c'est qu'il puisse y avoir un si grand nombre de gens, de bêtes, et de voitures dans une aussi petite maison.

— C'est ce qui vous prouve, reprit le brasseur, l'existence du souterrain.

— Mais des chevaux dépériraient dans un souterrain, objecta Malcolm, et c'est un travail diabolique que de descendre sous terre des voitures et de les remonter tous les jours si on en a besoin.

— C'est vrai, dit le brasseur, et j'ai fait moi-même cette réflexion; aussi n'ai-je pas cru que le souterrain leur servait d'écurie et de remise, mais bien la maison ou les maisons voisines.

— Comment cela?

— On me dirait que la rue des Petits-Hôtels ne forme

qu'une seule maison, répondit le brasseur, que je n'en serais pas surpris ; en un mot je crois qu'une partie des maisons, sinon toutes, ont des communications secrètes entre elles.

— C'est possible ! dit Malcolm en réfléchissant.

— Oh ! c'est sûr ! fit Mardochée d'un air convaincu.

— N'avez-vous jamais vu sortir du monde des maisons voisines ? demanda Malcolm.

— De la maison à droite et de la maison à gauche de celle du particulier, répondit le brasseur, je n'ai vu sortir personne ; mais en revanche, j'y ai vu entrer souvent du monde.

— Quelle espèce de monde ?

— Du monde, comme vous, c'est-à-dire du monde à canne et à paletot, bien couvert, enfin.

— Pas de femme ?

— Si, une fois, deux femmes.

— Vieilles ? jeunes ? demanda vivement Malcolm.

— Vieille et jeune, répondit Mardochée, c'est-à-dire qu'il y en avait une à tournure jeune, la taille élancée, le corsage mince, une jolie fille enfin ; et l'autre courte, petite, trapue, voûtée, une vieille de cent ans, qui semblait la servante.

— C'est cela ! s'écria Malcolm.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce sont elles ! continua Dominick, ce sont les deux femmes que je cherche.

— Je croyais que c'était un homme, dit d'un air mécontent le brasseur, qui se crut mystifié.

— Je cherchais l'homme pour trouver la femme ! dit Malcolm.

— C'est différent ! fit Mardochée en remplissant pour la quatrième fois les verres. — A la santé de ces dames, alors.

— Et vous ne pouvez pas me donner, sur ces deux dames, d'autres renseignements, mon cher monsieur Mardochée? demanda le jeune Malcolm en posant son verre sur la table.

— Moi, personnellement, non ! répondit le brasseur. Mais Sarrazin a vu ces deux dames monter en voiture, et il pourra au moins vous faire leur portrait.

— Est-il ici?

— Il arrive le premier, il mange avec nous; voulez-vous que je le fasse venir?

—J'allais vous le demander, cher monsieur Mardochée.

Le brasseur se leva et disparut dans le nuage de fumée de son établissement.

Au bout de quelque temps, il revint suivi d'un gaillard, grand, long, mince comme un échalas, aux yeux creux, aux joues hâves.

C'était Sarrazin, le charron.

Mardochée fit un signe à la grosse Flamande, et celle-ci revint, quelques moments après, rapportant six cruches de bière, et un verre pour le nouveau venu.

On vida encore chacun une choppe pour sceller la reconnaissance, et Mardochée renoua la conversation en ces termes :

— Puisque tu connais aussi bien que moi ces bonnes pratiques, Sarrazin, voici de quoi il s'agit : ces messieurs désirent avoir des renseignements sur la princesse qui habite depuis quelques jours dans la rue des Petits-Hôtels !

— Jolie femme ! dit le charron.

— Dans quelle circonstance l'as-tu vue, Sarrazin, quel jour, à quelle heure?

— Il y a quatre ou cinq jours, répondit Sarrazin, à deux heures.

— Avec une autre? continua Malcolm.

— Oui, une vieille qui semblait sa domestique.

— Où les avez-vous vues?

— Devant la porte de la cinquième ou sixième maison de la rue des Petits-Hôtels; elles montaient en voiture. C'est la jeune dame qui est montée la première. Elle était tout enveloppée de fourrures et voilée. Mais, en mettant le pied sur le marche-pied, son voile s'est ouvert et j'ai pu voir sa figure. C'est une des plus belles femmes que j'aie vues de ma vie, même en peinture, mon bourgeois. La vieille est montée ensuite; celle-là, je l'ai bien vue, elle est aussi laide que l'autre est jolie. C'est une vieille figure ravinée.

— Et vous n'avez pas entendu, par hasard, ce qu'elles ont dit à leur cocher? demanda Malcolm.

— Elles n'ont rien dit du tout à leur cocher, mon bourgeois, répondit le charron, Toutes les glaces étaient fermées et la voiture a filé au galop dans la direction du faubourg Poissonnière.

— C'est tout ce que vous savez d'elles? dit Dominick désappointé.

— Absolument tout, répondit Sarrazin; mais Mardochée les a rencontrées aussi, mon bourgeois.

— Je viens de le dire à ces messieurs, dit le brasseur. Je les ai vues, rentrant à cinq heures et demie, six heures, en voiture, le même jour que Sarrazin les a vues sortir.

— Merci! dit Malcolm; et vous n'aurez pas perdu votre temps si je réussis.

— Expliquez-vous catégoriquement, dit Mardochée; je suis rond en affaires, et je joue toujours cartes sur table. Que voulez-vous?

— Je voudrais m'emparer de ces deux femmes, dit

résolûment le jeune Malcolm, après avoir hésité un moment.

— Ce n'est que cela, dit Mardochée, qui s'attendait sans doute à avoir un monde plus lourd à soulever.

— C'est difficile, dit sérieusement Dominick en hochant la tête.

— Il n'y a rien de difficile pour les braves, objecta sentencieusement le brasseur. Je vois bien vaguement le moyen de les enlever; mais, une fois enlevées, que ferons-nous d'elles?

— C'est à quoi je songe, dit Dominick.

— Deux femmes tiennent encore une place, dit le charron, et il n'y a guère moyen de les escamoter comme des muscades.

— Si on savait où elles vont, dit Malcolm, on partirait de là!

— Mon opinion, mon gentleman, interrompit Mardochée, c'est qu'elles vont au bois de Boulogne ou tout au moins aux Champs-Élysées. Les taches de boue qu'il y avait sur les roues, sur les essieux et sur les marchepieds de la voiture ne sont pas de cette boue grasse des rues de Paris; cette boue-là est de la terre détrempée, pas autre chose.

— Vous devez avoir raison, mon cher monsieur Mardochée, reprit Malcolm, que cette savante appréciation des différentes natures de la boue confirmait dans cette pensée qu'il venait d'avoir de son côté. Mais comment nous en assurer?

— J'ai votre affaire, dit le charron.

— Ton gamin? demanda le brasseur.

— Le Parisien? dit Cador. J'avais parlé de lui au gentleman.

— Voulez-vous que je l'envoie chercher?

— Vous me ferez plaisir, mon cher monsieur Mardochée, répondit le jeune Malcolm.

— Albaret, dit le brasseur, va-t-en au bout du passage du Désir, au coin de la rue du Faubourg-Saint-Denis, nº 88, au premier étage, la porte à droite sur le pallier; il y a écrit sur la porte : Blanchisseuse de fin. Tu diras : de la part de Sarrazin, et le Parisien saura ce que cela veut dire.

Albaret se leva et laissa ses compagnons en train de boire une septième choppe à la santé des belles.

VII

A QUELLE FIN ABOUTIRENT LES MENUS PROPOS

Pendant qu'Albaret allait à la recherche du jeune apprenti du charron, celui-ci, aidé de Mardochée, célébra sur tous les tons les louanges de Mathelin, dit le Parisien.

On raconta les mille et une preuves d'intelligence qu'il avait déjà données.

Tous les assistants firent chorus à l'hymne du charron, et on but encore une choppe à la santé de Mathelin, dit le Parisien.

Ce concert de louanges dura environ une demi-heure, mais comme on se lasse de tout, même des louanges, — surtout, devais-je dire, des louanges qu'on adresse à ses semblables, — les quatre compagnons, n'ayant plus rien à dire sur le jeune phénomène, commençaient à trouver le temps long, quelque effort que fît le brasseur pour le

faire passer gaiement en libations, quand la porte du café s'ouvrit, ouverture qui fut accueillie par les quatre buveurs par ces mots qui formulaient leur impatience :

— Les voici!

Mais grand fut leur désappointement en voyant entrer, au lieu des deux jeunes gens qu'ils attendaient, c'est-à-dire Albaret et le Parisien, un personnage de haute stature et d'une encolure véritablement peu commune, même à côté de Mardochée, qui était cependant un modèle en ce genre.

Le nouveau venu, tout habillé de noir, des pieds à la tête, jeta lentement un coup d'œil sur toute l'assemblée, et, voyant une table libre à côté des quatre compagnons, il traversa la salle qui le séparait de cette table, et vint s'asseoir sur le banc qui se trouvait le long de la muraille.

Il se trouva, une fois assis, à la droite de Mardochée et de Sarrazin, qui lui tournaient le dos, et à la gauche de Cador et de Malcolm, qui lui faisaient vis-à-vis.

Le brasseur regarda le nouveau venu, pendant qu'il s'asseyait, de cet air rogue dont les chiens regardent un chien étranger. D'un coup d'œil, il supputa les forces de son consommateur, et il songea, à part lui, après examen, qu'il pourrait encore lui rendre des points dans une lutte.

Cependant, il n'en était rien, et un expert en matière de luttes corporelles eût certainement accordé à première vue, au nouveau venu, une grande supériorité musculaire sur le maître brasseur.

En effet, la tournure aisée, l'agilité des mouvements, la crânerie de l'allure, dénotaient chez l'étranger, non-seulement une force de muscles extraordinaire, mais la science économique de cette force.

La jambe était taillée pour l'attaque à la savate, comme le poing pour la boxe, comme le bras pour le sabre ou l'épée.

Il n'y avait rien de militaire dans sa physionomie, dans sa démarche ou dans son allure, et, cependant, il imposait naturellement le respect, comme un homme qui, dès longtemps, a l'habitude du commandement.

Il pouvait avoir de trente-trois à trente-quatre ans.

Sans être beau, il avait une figure sympathique, franche, ouverte, sans arrière-pensée, sans retenue.

Il ôta lentement son chapeau et le déposa sur la table.

Les quatre compagnons purent juger alors, par la dimension de son crâne, que la tête était bien proportionnée au corps.

Les cheveux, d'un châtain clair, étaient coupés ras, à la malcontent, comme on disait à cette époque; ce qui donnait à sa physionomie une expression de douceur et d'énergie à la fois.

Il tira de la poche de son gilet une pièce de cinq francs et frappa sur la table.

— Que voulez-vous, monsieur? demanda en se retournant le maître de la maison, en regardant sa nouvelle pratique comme il eût regardé son plus vieil ennemi.

— Une choppe de bière et le journal du soir, dit le nouveau venu.

— On va vous servir à l'instant, dit Mardochée en se levant et en communiquant la commande à la grosse Flamande qui arrivait.

— Le journal du soir et une choppe! lui dit le brasseur en enjambant le banc sur lequel il était à cheval, et en reversant de la bière à ses camarades.

— Est-ce que vous connaissez ce pèlerin-là? demanda Malcolm.

— Non, répondit le brasseur à la demande de l'Écossais, je ne le connais pas; c'est la première fois qu'il vient ici.

— On le surveillera, dit Sarrazin.

A ce moment la grosse Flamande apporta la choppe de bière en disant :

— Le journal du soir est en mains, vous l'aurez tout à l'heure.

En même temps que la grosse Flamande apportait la bière, Albaret, suivi d'un jeune garçon, entrait dans le café.

Un scrupule nous vient au moment de présenter l'inconnu : nous nous reprochons notre égoïsme, en gardant pour nous le secret du nom du personnage athlétique qui venait de faire son entrée dans la brasserie, à l'admiration, disons-le, de tous les assistants.

Toute foule a le respect et l'admiration de la force physique.

Ce personnage, nous le disons peut-être bien en retard pour les lecteurs attentifs qui l'ont reconnu, n'était autre que Saint-Romain, celui (nous l'avons déjà rappelé à propos du dîner à l'hôtel Flasham), qui, après avoir terrassé rue du Temple, à la hauteur de la rue Porte-Foin, l'assaillant aviné d'une figurante du Cirque, avait reconduit la jeune femme jusqu'à son domicile, situé aux confins du Luxembourg.

Faisons des révélations pendant que nous y sommes.

L'assaillânt était Mardochée lui-même.

Il revenait du Cirque, où il avait vu figurer la jeune fille, et il l'avait suivie jusqu'au moment où se croyant absolument seul dans la rue, il s'était livré envers elle à des voies de fait, au début desquelles il s'était senti vigoureusement arrêté par Saint-Romain.

Maintenant que nous avons fait notre confession, nous pouvons poursuivre tranquillement.

Albaret, suivi de son jeune compagnon, vint donc rejoindre le quatuor.

Celui qu'on appelait le Parisien, Athanase Mathelin, était, dans toute l'acception du mot, le vrai type du gamin de Paris. Dans quelle latitude et dans quelle longitude était-il né? Dans lequel des faubourgs de Paris (tous les gamins de Paris sont nés dans les faubourgs) avait-il reçu le jour? au nord, au sud, au levant ou au couchant? Le physiologiste le plus savant eût été bien embarrassé de le dire.

Peut-être un ornithologiste eût-il pu indiquer vaguement dans quelle famille d'arbres son père et sa mère avaient fait leur nid.

Mais il avait dû bien jeune ouvrir ses ailes pour s'envoler de la branche natale.

C'était un de ces enfants étiolés, malingres, chétifs, éclos dans quelque étroite mansarde, où l'air pur n'avait jamais pénétré.

Il était tout petit de taille et souffreteux de visage.

Ses yeux étaient bleus, ses cheveux d'un châtain clair, ses joues maigres, creusées par la misère.

Sa physionomie était spirituelle.

Son nez, légèrement retroussé, lui donnait je ne sais quel air hardi jusqu'à l'effronterie. Il portait une casquette de drap bleu, rejetée en arrière, et dont la visière était harmoniquement relevée dans le même plan que le nez.

Il était vêtu d'une blouse bleue et d'un pantalon de toile écrue, sous lequel il semblait grelotter.

Malgré tous ces indices d'une misère non équivoque, il était joyeux, souriant; sa figure exprimait la gaieté la plus franche.

Il salua, en touchant quatre fois la visière de sa casquette, les quatre compagnons.

— Ah! te voilà, dit Sarrazin, son patron; tu t'es bien fait attendre.

— Ce n'est pas ma faute, patron, dit l'enfant, M. Albaret n'en finissait pas.

— Allons, assieds-toi, dit Sarrazin; on va t'offrir une choppe!

Le brasseur rappela la Flamande, et lui fit apporter un nouveau verre et six autres cruches de bière.

— Mon jeune ami, dit Malcolm, nous avons besoin de vous pour une petite affaire qui ne vous sera pas désagréable.

— Allez, dit l'enfant.

— Vous connaissez bien le quartier? continua Dominick.

— Parbleu! répondit le Parisien.

— Connaissez-vous la rue des Petits-Hôtels?

— Je crois bien, répondit orgueilleusement l'enfant.

— Connaissez-vous les principaux locataires? poursuivit le frère de l'institutrice.

— J'en connais plusieurs.

— Ceux des cinquième, sixième et septième maisons, dit le charron. Les connais-tu? tu peux parler sans crainte.

— Je les connais, répondit l'enfant.

— Eh bien, va, dit le brasseur en poussant le coude du Parisien.

— Allez vous-même, objecta l'enfant; qu'est-ce que vous voulez savoir?

— Avez-vous entendu parler, mon jeune ami, reprit Malcolm, de deux dames, l'une jeune et l'autre vieille, qui demeurent depuis peu dans la rue dont nous parlons?

— Je ne connais que ça, répondit le Parisien.

— Pouvez-vous, continua Malcolm, nous donner quelques renseignements sur ces dames?

— Tous les renseignements que vous voudrez, répondit l'apprenti charron.

— Alors, vas-y! dit le brasseur.

— Demandez! faites vous servir!

— Vous avez vu ces dames? demanda Malcolm, en baissant la voix, car depuis quelques instants il surveillait l'étranger, et il lui semblait qu'il écoutait attentivement leur conversation.

— Comme je vous vois, répondit l'enfant.

— Plusieurs fois?

— Comme qui dirait tous les jours, depuis une huitaine.

— Sortant de la même maison?

— Toujours!

— A pied?

— Oui, attendu que la porte est si étroite qu'il n'y aurait pas même moyen de sortir à cheval.

— Elles montaient en voiture?

— Oui, dans une voiture superbe! comme j'espère bien en avoir une quand j'hériterai de mes pauvres parents.

— Une vieille et une jeune?

— Oui, une jolie jeune, et une vilaine vieille!

— Et de quel côté la voiture allait-elle?

— Du côté du faubourg Poissonnière.

— Toujours?

— Jamais d'un autre côté, depuis que je les connais.

L'étranger (ou disons franchement son nom, Saint-Romain) paraissait si bien suivre la conversation, quelque difficulté qu'offrît le dialecte particulier dans lequel elle était faite, que le jeune Malcolm, qui n'était

pas d'une patience angélique, fit signe à Mardochée en lui désignant Saint-Romain.

— Vous demandez quelque chose, monsieur? dit le brasseur en se retournant brusquement.

— Je demande le journal du soir, répondit froidement Saint-Romain.

Le brasseur appela sa servante, impressionné par la voix dont son hôte avait prononcé ces simples paroles.

Il le regarda en cherchant à se rappeler où il avait déjà entendu cette voix de basse, et pour motiver son inspection, il dit :

— On va vous apporter le journal, tout de suite, monsieur.

La servante arriva en disant à Saint-Romain :

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

— Le journal du soir répéta froidement comme la première fois Saint-Romain.

— Vous n'avez pas eu la curiosité, mon jeune ami, reprit Malcolm, de savoir où cette belle personne dirigeait sa promenade?

— Je ne serais pas de Paris si je n'étais pas curieux, dit le Parisien.

— Eh bien, mon jeune ami?

— Eh bien, cela m'a tellement démangé de les voir s'en aller à la même heure et revenir à la même heure, que j'ai eu l'idée de les suivre.

— Ah! et jusqu'où les as-tu suivies? reprit Malcolm.

— Voici, dit l'enfant. Je sors de chez le patron, à deux heures, pour aller dîner. Un jour que le patron m'avait envoyé chercher un essieu près de la barrière de l'Étoile, j'aperçois la voiture de la rue des Petits-Hôtels, qui montait vers l'Arc de triomphe. Je n'avais jamais vu le bois de Boulogne; je mourais d'envie de le connaître; je me

dis : Tiens, voilà la voiture de nos voisins, ils vont probablement par là, je vais profiter de leur omnibus, je monte donc derrière, où il y avait justement un siége, et je me fais transporter dans la grande allée du bois de Boulogne, où malheureusement les arbres, qui, à ce qu'il paraît, n'ont déjà pas beaucoup de feuilles dans l'été, n'en avaient pas du tout dans ce moment-là. En revanche il y avait des ornières au milieu de la route, si bien qu'un des chevaux tombe dans un trou, entraîne son camarade, et, bref, fait tomber la calèche, la capote en avant. Je saute en bas, comme vous comprenez, et j'arrive les deux mains dans mes poches, en disant : Pauvres bêtes ! — C'était des chevaux et du cocher que je parlais. — J'ouvre la portière, et je fais descendre les deux dames en leur disant : Il n'y a pas de danger, mes princesses, et je vais aider le cocher à relever les chevaux.—C'est alors, quand les bêtes sont sur pieds, que la jeune dame me dit d'une voix douce :

— Où donc vas-tu, mon pauvre petit garçon?—Je réponds : A Paris. — A quoi elle reprend : Tu vas à Paris à pied, tu me parais bien fatigué. Tiens, voici vingt francs pour ta peine, et tu vas monter sur le siége, à côté du cocher.

— Tiens! dit Malcolm enchanté du récit du Parisien, en tirant un louis de son porte-monnaie.

— Merci ! mon prince, fit l'enfant en fourrant l'argent dans la poche de son pantalon, et à votre service ! Et maintenant, puisque cela paraît vous intéresser, je vais vous donner encore un petit renseignement.

— Parle ! mon jeune ami, dit vivement le jeune Malcolm.

— A moins d'être une brute, reprit l'enfant, on cause en homme. J'ai donc causé un bout de temps avec le

cocher; il m'a demandé de quel pays j'étais. Comme il me demandait cela avec l'accent picard, je lui ai répondu que j'étais d'Amiens : on connaît sa géographie. Voilà un homme enchanté de trouver un pays sur son siége, et il se mit à m'appeler : mon enfant, mon mignon, mon chérubin, et toutes les câlineries usitées en pareille rencontre. Alors il demande comment je me trouvais dans le bois de Boulogne, d'où je venais, où j'allais; je lui répondis que je venais de la ville de Boulogne, où j'avais ma famille, qui n'était pas heureuse; que j'allais à la barrière Saint-Denis, où je travaillais chez un maître charron. De fil en aiguilles, il me raconta qu'il venait tous les jours, à moins de grande pluie, au bois de Boulogne, et qu'il se ferait un véritable plaisir de me remorquer quand il me rencontrerait. De façon que si vous désirez en savoir davantage, je peux me faire encore remorquer demain, s'il ne pleut pas.

— Merci, mon jeune ami, dit Malcolm, au comble de la joie, vous m'avez appris tout ce que je voulais savoir; mais je vous demanderai tout à l'heure un autre service, et sois tranquille, je ne lésinerai pas sur la récompense.

— J'en suis bien sûr, dit avec une déférence affectée le gamin, mais ce n'est pas moi qui vous empêche de demander tout de suite.

— Non, dit Malcolm, en tournant la tête du côté de Saint-Romain, non, mon jeune ami, répéta-t-il en voyant son voisin le coude appuyé sur la table, et le regardant finement : non ce n'est pas vous.

— On ne vous a pas encore donné le journal, monsieur? dit avec une sorte de rage Mardochée en se retournant brusquement, pour la seconde fois, du côté de son consommateur.

— Vous voyez, répondit froidement Saint-Romain, sans faire un mouvement.

Pour la seconde fois, cette voix de basse impressionna encore étrangement le maître du café.

Il se leva, et allant prendre lui-même le journal sur une table voisine, il l'apporta à son hôte.

Celui-ci le prit, en inclinant légèrement la tête, mais sans changer de position.

— Cet homme m'agace! dit le jeune Malcolm, à Cador, il faut sortir d'ici.

— Sortons! dit Cador, en se levant.

— Eh bien, où allez-vous? demanda le maître de la maison.

— Nous rentrons! répondit Malcolm, en désignant du coin de l'œil Saint-Romain à Mardochée.

— Compris! fit celui-ci de la tête. Encore une choppe à la santé des honnêtes gens et je vous laisse aller.

Les verres vidés, tous les compagnons se levèrent et se dirigèrent, d'un air indifférent, vers la porte.

Le brasseur, qui fermait la marche, les reconduisit jusque sur le seuil de sa boutique, qu'il quitta peu à peu pour continuer, dans la rue, la conversation inachevée dans le café.

— *Il en est!* dit Malcolm quand il se vit bien seul avec ses compagnons.

— Non! dit d'un air convaincu Mardochée, cet homme-là n'est pas plus de la police que vous et moi!

— Pourquoi nous écoutait-il? demanda Dominick.

— Parce qu'il était tout seul, et que, n'ayant pas le journal, il n'avait rien de mieux à faire, répondit le brasseur.

— C'est égal, Mardochée, reprit le frère de l'institutrice, il faut le faire garder à vue par quelqu'un de chez

vous. Je me défie énormément de cet homme-là, je ne sais pourquoi.

— Moi aussi, avoua franchement Mardochée au souvenir duquel cette voix de basse revenait toujours confusément ; moi aussi je me défie de lui ! Mais pas pour les raisons que vous croyez, c'est un homme qui a affaire à moi personnellement. Il m'aura rencontré chez quelque femme de ma connaissance ou de la sienne, et il vient probablement voir à qui il a affaire ! Eh bien, il l'a vu ! et il le verra de plus près, si cela peut lui être agréable.

— Vous croyez, Mardochée? demanda Malcolm d'un air de doute.

— Oh ! pour cela, je vous en réponds, affirma avec fatuité le brasseur. Il y a de la femme sous roche.

— N'en parlons plus, dit Dominick, et avisons vivement. Combien voulez-vous pour remettre ces deux femmes entre mes mains? La suite ne vous regarde pas ; c'est en dehors du marché.

— La chose est grave, dit Mardochée en réfléchissant, cent mille francs ne sont pas trop !

— Non ! dit Malcolm, mais c'est assez.

Ils en étaient là quand Saint-Romain, le cigare à la bouche, sortit du café, et resta un moment sur le seuil de la porte, envoyant à droite et à gauche, d'un air nonchalant, des bouffées de tabac.

Tous les compagnons se resserrèrent les uns contre les autres en l'apercevant.

Malcolm seul troubla ce mouvement silencieux en disant :

— Le voici !

Quant à Saint-Romain, ne semblant pas voir le petit rassemblement que formaient à dix ou douze pas de lui les pratiques de Mardochée, il tournait indifféremment

la tête à droite et à gauche du faubourg, et paraissait regarder d'où venait le vent.

Ce que voyant, le brasseur, irrité de ne pas retrouver dans sa mémoire l'occasion à laquelle il devait d'avoir entendu cette voix de basse profonde, le brasseur, disons-nous, se détacha du groupe et alla résolûment vers le jeune homme.

— Vous désirez quelque chose, monsieur? dit-il en l'abordant.

— Non, monsieur, répondit Saint-Romain de cette voix qui impressionnait si singulièrement le brasseur.

— Je croyais que vous aviez à me parler, reprit sourdement Mardochée.

— Si j'avais à vous parler, mon cher monsieur, dit d'un air hautain Saint-Romain, je l'aurais fait depuis longtemps.

Ni la voix ni le ton des paroles de ce jeune homme ne plaisaient à Mardochée. Cependant il n'y avait rien à répondre, et c'est ce que le brasseur, honteux de sa démarche, comprit un peu tard en se retirant, après s'être excusé auprès de sa nouvelle pratique.

— Il attend l'omnibus, dit-il à ses camarades. C'est un homme qui, probablement, prendra le convoi du Nord, à huit heures.

Saint-Romain, quittant le pas de la porte et se dirigeant à droite du faubourg Saint-Denis, confirma cette allégation.

— Nous sommes d'accord, dit Malcolm en reprenant la conversation au point où il l'avait laissée à l'apparition du Puritain auquel nous avons donné le nom de Saint-Romain.

— Nous sommes d'accord, dit Mardochée en tendant la main au frère de l'institutrice, topez là!

— Pour quelle heure? demanda le brasseur.

— Je vous le dirai demain, répondit Malcolm. J'ai quelques arrangements à prendre ce soir, et je ne puis rien décider aujourd'hui. Seulement, ne vous engagez pour demain avec personne. Votre journée m'appartient.

— Naturellement, répondit le brasseur.

Les six compagnons se séparèrent après ces menus propos ; Albaret, Cador et Malcolm se dirigeant vers le boulevard Saint-Denis, le gamin retournant au passage du Désir, et Mardochée, suivi du charron, revenant à la brasserie, après avoir regardé au loin s'il ne voyait pas l'ombre inquiétante de Saint-Romain.

Mais Saint-Romain avait disparu, ou plutôt s'était évanoui comme un fantôme.

A peine avait-il fait dix pas, qu'il était devenu, la brume aidant, invisible pour les six compagnons.

Cependant, s'il avait disparu comme par enchantement pour eux, eux n'avaient pas disparu pour lui.

Au bout de vingt pas, il était revenu presque à son point de départ, après avoir traversé la rue, de façon qu'il se trouvait en face d'eux au moment où ils se séparaient.

Il ôta son paletot rapidement, ce qui lui donna une tournure plus légère et une taille plus svelte. Il couvrit ses yeux de lunettes bleues et ses joues d'une barbe épaisse, et, ainsi déguisé, il suivit en chantonnant d'un air dégagé, Albaret, Cador et Malcolm.

Ceux-ci, après s'être retournés quatre ou cinq fois et avoir regardé s'ils n'étaient pas suivis, n'aperçurent qu'un passant désœuvré et continuèrent leur route sans avoir le moindre soupçon de la conduite que leur faisait Saint-Romain.

Arrivés au coin de la rue Saint-André-des-Arts, Malcolm quitta ses compagnons pour aller à l'hôtel de Mauves, où Saint-Romain le suivit.

VIII

RETOUR DES DEUX MARSEILLAIS AU FAUBOURG SAINT-JACQUES

Quand les deux Marseillais, qui avaient vidé dix-huit ou vingt choppes à la brasserie de Mardochée, sans parler du vin blanc au cabaret de la rue Montorgueil, du déjeuner copieusement arrosé au café de *la Perle*, rue aux Fers; sans parler des diverses stations qu'ils avaient faites préalablement dans tous les cafés borgnes qui émaillent la rue Saint-Jacques, la Cité et les quais, et des libations qu'ils avaient absorbées dans cette journée; quand les deux Marseillais, disons-nous, sortirent du petit restaurant, rue Hautefeuille, où ils sont entrés en quittant le jeune Malcolm, ils étaient, on le comprend de reste, suffisamment avinés.

Ils eurent quelque mal à retrouver leur chemin; ils discutèrent longtemps s'il fallait prendre à droite ou à gauche; enfin, après être revenus deux ou trois fois sur leurs pas, en allant de la rue des Poitevins à la rue du Battoir-Saint-André, et en rentrant rue Hautefeuille par la rue Serpente (nom qui justifiait bien leur marche tortueuse), ils arrivèrent à la rue de l'École-de-Médecine, et de là à la rue de la Harpe, où ils firent encore une station pour réparer les fatigues de leur pénible voyage.

Ils arrivèrent au domicile de Cador vers minuit, après avoir sept ou huit fois trompé les ennuis de la route par ces distractions.

On comprend dans quel état exalté et apathique à la fois.

Si Cador, en rentrant chez lui, n'eût trouvé aucun sujet d'agitation, l'apathie eût pris le dessus sur l'exaltation, et il se fût endormi avec la conscience de l'homme qui a bien gagné son sommeil.

Mais il n'en devait pas être ainsi, et, à peine arrivé chez lui, l'exaltation devait prendre le dessus sur l'apathie.

Il allait monter, suivi d'Albaret, quand la portière l'arrêta.

— Où allez-vous donc? lui demanda-t-elle.

— Chez moi, parbleu! répondit le Marseillais, est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

— Parfaitement! monsieur Cador! mais à moins que vous ne forciez la serrure, on n'entre pas chez soi sans clef.

— La clef n'est donc pas sur la porte?

— Non! répondit la portière en décrochant une clef de la muraille, puisque la voici.

Le Marseillais prit la clef d'un air hébété.

— Martha vous l'a donc descendue? dit-il.

— C'est probable, puisque la voilà.

— Non, je veux dire : elle s'est donc sentie malade.— Elle a donc voulu se coucher sans m'attendre?

— Elle, couchée! dit en souriant la portière; eh bien, elle doit être loin, si elle court toujours.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Cador, qui, ne comprenant rien aux paroles de la portière, tournait et retournait la clef dans ses mains d'un air ahuri.

— Cela signifie qu'elle est descendue tantôt dans la loge, qu'elle a mis sa clef au clou, sans rien me dire, et qu'elle a filé prestement.

— Tantôt, dites-vous?

— Vers quatre heures!

— Et elle n'est pas revenue?

— Naturellement.

— Où croyez-vous donc qu'elle est allée? demanda Cador dans l'esprit duquel la disparition de la jeune femme ne jetait, à ce moment, qu'un trouble apathique.

— Je vous le demande? répondit la portière en riant.

— Qu'est-ce qui vous fait rire? demanda le Marseillais commençant à se fâcher.

— Est-ce qu'on ne peut plus rire, à présent? — Je vous trouve encore naïf, monsieur Cador, de ne pas savoir où sont les jolies filles qui ne sont pas rentrées chez elle à minuit passé!

— Vous voulez dire qu'elle a un amant? murmura sourdement Cador en regardant sa portière d'un air menaçant.

— Je ne veux rien dire, répondit celle-ci, que le regard de son locataire, ordinairement si paisible, effraya légèrement.

— Où est-elle? demanda le Marseillais avec colère?

— Est-ce que vous me l'avez donnée à garder? — Allons, bonsoir; laissez-moi me coucher, et allez en faire autant.

— Et si je ne veux pas y aller? dit durement Cador.

— Eh bien, vous resterez dans le couloir, dit la vieille femme en fermant la porte.

— Vieille sorcière! hurla Cador, tu veux donc que je démolisse ta baraque! Allons, vieux singe, où est Martha?

La portière ne répondit pas.

Le Marseillais lança dans la porte un coup de pied, qui fit trembler tout le mobilier de la loge.

— Si vous recommencez, cria la portière, j'ouvre la fenêtre de la rue, et j'appelle la garde!

— Sacredié! avise-t-en, vociféra le Marseillais, et tu en verras de belles!

La portière, au comble de l'effroi, ouvrit la fenêtre, et s'apprêtait à crier : A la garde! quand Albaret, reconnaissant le bruit produit par l'espagnolette, dit d'une voix douce à la portière :

— Ce n'est rien, la mère! c'est fini! il n'y pense plus! Voyons! vous étiez jolie, dans votre temps. Vous avez eu des amoureux, par conséquent, est-ce que vous auriez été bien flattée si votre amoureux ne s'était pas fait de la bile, en apprenant votre départ?

— C'est vrai, monsieur Albaret, dit en se radoucissant la portière, flattée de l'appel que le Marseillais avait fait à sa beauté et à sa jeunesse. Mais on peut se faire de la bile sans casser les carreaux, n'est-ce pas?

— Si je veux casser les carreaux! interrompit Cador, qui casse les verres les paie. J'ai de l'argent pour payer. Voulez-vous cent francs? deux mille francs? voulez-vous...?

— Tais-toi! dit Albaret, en serrant la main de son ami.

— Voulez-vous, continua Cador, des actions du chemin de Saint-Germain et du chemin de fer du Nord?

— Viens nous coucher, dit le jeune Marseillais en essayant de l'entraîner.

— Voulez-vous, reprit l'entêté ivrogne, qui paraissait décidé à faire la nomenclature des valeurs qu'il avait en portefeuille, voulez-vous un coupon de...

— Je veux que vous alliez vous reposer, monsieur Cador, dit doucement la portière en rouvrant la porte.

— Si tu ne veux pas monter, dit Albaret, qui crut son argument sans réplique, je m'en vais coucher à mon garni.

— Toi! dit d'un air de doute et de profond chagrin le Marseillais.

— Moi! répondit le jeune homme. Je te quitte comme Martha.

— Tu ne ferais pas cela, interrompit Cador, en regardant son ami avec deux yeux que le chagrin et l'effroyable quantité de liquide qu'il avait absorbée remplissaient de larmes.

— Je le ferai! dit avec résolution le jeune Marseillais, si tu ne veux pas marcher, je m'en vais.

— Mais pourquoi veux-tu que je monte là-haut, s'écria Cador sur le ton de la désolation, puisque Martha n'y est plus?

— Il faut te reposer cette nuit, Cador; nous irons demain à sa recherche, dit d'une voix affectueuse le jeune Marseillais.

— C'est cela, allez vous reposer, monsieur Cador, ajouta la portière, en prenant un rat de cave qu'elle alluma, je vais vous éclairer.

Soit par cet abrutissement qui rend les gens heureux d'obéir, soit qu'à travers les brumes de son cerveau un éclair de raison eût brillé, Cador se laissa prendre le bras par son jeune compatriote, et gravit lentement l'escalier, non sans faire retentir toute la maison de gros soupirs.

— Bonsoir! dit, d'en bas, à demi-voix, la portière.

— Bonsoir! répondit Albaret en se penchant sur la rampe, bonsoir, la mère!



Pour Cador, il ne répondit pas à ce souhait silencieux, et soupirant à la fois, il montait avec la pesanteur d'un homme qui porte un fardeau sur ses épaules.

Quant à Albaret, qui était, nous l'avons dit dans l'avant-dernier chapitre, fort amoureux de Martha, et qui avait, on s'en souvient, cherché querelle à Cador, au cabaret de la rue Montorgueil, quand il s'était agi, suivant le conseil du bon Dominick, de battre la jeune femme, quant à Albaret, disons-nous, la nouvelle de la disparition de Martha, au lieu de produire chez lui l'excitation qu'elle avait produite chez son compatriote, lui avait serré le cœur, et il s'était souvenu du personnage qui avait, dans la journée, été trouvé, par Malcolm, en conversation d'affaires avec Martha.

C'était donc bien plus au frère de l'institutrice et au visiteur inconnu qu'à Martha qu'il songeait, en remorquant son ami dans l'escalier.

Il pensait à sa vengeance, non à son amour.

Mais dans l'état, en même temps d'atonie et d'exaltation, où se trouvait Cador, il ne trouva pas prudent d'éveiller l'attention de son ami sur la visite de l'étranger.

On arriva dans la chambre, où le plus âgé des deux Marseillais se laissa tomber sur une chaise, la tête penchée sur la poitrine et les bras pendants, dans l'attitude d'un anéantissement complet.

Dès que la chandelle fut allumée, Albaret parcourut rapidement des yeux la chambre, cherchant un indice quelconque qui pût le mettre sur la piste de cette aventure.

Ses yeux s'arrêtèrent sur la table, au milieu de laquelle la lettre de Martha était posée.

— Cador ! cria-t-il en frappant l'épaule de son ami.

— Quoi? demanda celui-ci en regardant Albaret d'un œil hagard.

— Regarde, dit le jeune Marseillais, en le faisant retourner du côté de la table et en lui montrant du doigt la lettre de sa maîtresse.

— Que veux-tu que je regarde? murmura machinalement Cador.

— C'est une lettre! dit Albaret en s'en saisissant.

— Qu'est-ce que cela me fait?

— C'est une lettre d'elle! reprit le jeune Marseillais.

— Qui? elle? demanda Cador, aussi incapable en ce moment de se souvenir que de se mouvoir.

— Est-ce qu'il y en a deux au monde! continua le jeune Marseillais. Elle, parbleu! Elle! Martha! ta Martha! notre Martha!

— Eh bien, qu'est-ce qu'elle veut, puisqu'elle est partie?

— Elle te donne peut-être la raison de son départ! répondit le jeune Marseillais, que l'envie d'ouvrir la lettre démangeait vivement.

— Elle ne peut pas donner de raison! il n'y en a pas! objecta Cador, qui sembla recouvrer une lueur d'intelligence.

— Enfin, elle donne probablement une explication.

— Eh bien, après?

— Eh bien, après!... répéta Albaret, c'est-à-dire avant : il faut lire la lettre...

— Tu peux bien la lire si tu veux; qui est-ce qui t'en empêche?

Cador n'avait pas achevé sa phrase, que la lettre était ouverte.

Le jeune homme la parcourut vivement des yeux, et cette lecture sembla produire une assez forte impression

sur lui, à en juger par la pâleur qui couvrit ses joues quand il arriva à la fin de la page.

— Alors, qu'est-ce qu'elle chante, cette lettre? demanda le Marseillais en laissant tomber ses bras et sa tête.

— Elle chante... le *Chant du Départ*... répondit, en essayant de sourire, le jeune compatriote de Cador.

— La *Marseillaise* est sœur du *Chant du Départ*, observa l'ivrogne, comprenant et continuant la plaisanterie de son élève et son ami Albaret.—Elle parle donc politique dans sa missive? continua-t-il en fronçant le sourcil.

— Elle ne parle pas politique, répondit Albaret, mais elle parle morale.

— Qu'est-ce que c'est que ça, la morale? Il n'y a qu'une morale : c'est de ne pas faire de la peine aux gens.

— Aussi dit-elle que tu lui as fait de la peine.

— Moi! je lui ai fait de la peine? s'écria le Marseillais.

— Oui! toi! Cador de Marseille! Pour l'affaire de l'autre nuit...

— Ce sont des menteries! interrompit Cador; je ne lui ai pas dit un mot de cela!

— Enfin, reprit Albaret, elle dit qu'elle ne veut plus vivre avec toi et qu'elle s'en va vivre ailleurs.

— Où cela? s'écria le Marseillais, en essayant, mais bien inutilement, de se mettre sur ses jambes.

— Tu comprends que, si elle le disait, je ne serais pas ici, répondit Albaret, en fermant les poings d'un air menaçant.

— Où donc serais-tu? demanda Cador.

— A la recherche de celui qui l'a emmenée, répondit

d'un air sinistre le jeune Marseillais en se croisant les bras.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel Albaret médita ; mais, son compagnon ne l'entendant plus, et malheureux probablement de ne plus l'entendre, comme un homme sur le point de s'endormir au son des instruments de musique, et qui voit tout à coup les musiciens s'en aller, son compatriote rompit le silence en ces termes :

— Pourquoi ne dis-tu rien, mon petit Albaret?

— Parce que je n'ai rien à dire, répondit celui-ci d'un air de mauvaise humeur.

— On a toujours quelque chose à dire à un vieil ami, à un frère aîné, à celui qui vous a vu naître, qui a pris soin de votre enfance! Voyons, parle! tu sais combien j'aime à t'entendre parler.

— Je te répète que je n'ai rien à dire.

— Albaret, reprit le Marseillais avec cette rondeur qui caractérise deux vieux amis, non, Albaret, tu ne m'aimes plus, tu ne m'as jamais aimé! Tu n'es qu'un ingrat.

— As-tu bientôt fini de m'injurier? demanda avec dureté le jeune homme.

— Je t'injurie, moi! s'écria l'ivrogne étonné. Je te dis que tu ne m'aimes plus, et tu appelles cela t'injurier! Pourquoi me parles-tu comme cela? Qu'est-ce que je t'ai fait. Dis-le.

— Tu ne m'as rien fait, répondit le jeune Marseillais; mais si tu continues sur ce ton-là, tu vas me faire quelque chose.—Laisse-moi tranquille.

— Mon cher enfant, tu as quelque chose contre moi, ou bien tu n'es pas dans ton état normal; tu as bu beaucoup aujourd'hui avec moi, et tu n'es pas encore de force

à supporter une pareille dose de boisson; voilà ce que tu as contre moi, n'est-ce pas, mon bien cher Albaret?

— C'est cela, reprit celui-ci, je suis tout à fait ivre, et j'ai besoin de sommeil.—Bonsoir.

— Tu me quittes? demanda Cador surpris et affligé.

— Crois-tu que je vais passer la nuit ici? répondit Albaret en se levant. — Tu n'as plus rien à me dire ainsi...

— Si, si, interrompit l'ivrogne, j'ai un tas de choses à te dire, au contraire.

— Eh bien, dis-les vite.

— C'est que je ne m'en souviens plus, répondit Cador en essayant de rassembler ses idées.

— Alors, bonsoir!

— Attends, Albaret, il y a une chose que tu as oublié de m'apprendre.

— Laquelle?

— C'est l'époque du retour de Martha.

— Te moques-tu de moi, Cador?

— Et pourquoi veux-tu que je me moque de toi, mon cher ami? dit le Marseillais en haussant les épaules. — Alors elle ne dit pas quand elle reviendra?

— Elle dit, au contraire, qu'elle part pour toujours, répondit Albaret.

— Eh bien, bon voyage! s'écria Cador, dans l'esprit duquel se faisait depuis un moment une réaction.—Bon voyage! répéta-t-il d'un air joyeux, en faisant claquer ses doigts les uns contre les autres.

— On dirait que son départ te fait plaisir?

— Et quand ce serait, garçon!

— Ce ne serait pas bien!

— Pourquoi donc?

— C'est une femme qui t'a beaucoup aimé!

— Je le lui ai bien rendu; nous sommes donc quittes.

— Elle t'a été fidèle!...

— Moi aussi, je lui ai été fidèle!... à peu de chose près.

— Et tu ne devrais pas avoir l'air d'être content de son départ.

— Tu me crois assez bête pour me chagriner de l'abandon d'une femme? Un ami! je ne dis pas; mais une femme! il y en a plus qu'on ne veut, des femmes!

— Une si jolie créature! murmura le jeune Marseillais.

— Elles sont toutes jolies quand elles vous plaisent, dit philosophiquement le Marseillais.

— Douce, continua le jeune homme, spirituelle, et ne disant pourtant pas un mot plus haut que l'autre; — bien faite au tour avec de belles dents fraîches et des lèvres rouges; — un chef-d'œuvre de la création, enfin, qui aurait gagné de l'argent plus gros qu'elle, si elle avait voulu poser chez les peintres ou chez les sculpteurs. — Une femme comme il n'y en a pas beaucoup à Marseille et à Paris.

— Quand tu feras l'historique de toutes ses beautés, interrompit Cador, cela ne la fera pas revenir, pas vrai?

— Non, mais cela te la fera peut-être regretter, risposta Albaret.

— Pourquoi diable veux-tu que je la regrette? ce n'est pas moi qui l'ai renvoyée; n'est-ce pas? elle s'est en allée toute seule, de son crû. — Eh bien, je dis : bon voyage! et si ta Nana te laissait un jour en plan, tu dirais peut-être la même chose.

— Moi, c'est bien différent.

— Comment, c'est différent! Est-ce qu'une femme n'en vaut pas une autre?

— Nana n'est pas, à beaucoup près, aussi jolie que Martha.

—. Et si je te disais, moi, que je la trouve plus jolie!

— Tu dirais une bêtise, mon camarade.

— C'est possible; mais je dirais la vérité.

— Tu as le front de trouver Nana plus jolie que Martha?

— Mais oui, mon fils, avec ou sans ta permission!

Albaret continua :

— Préférer une femme brune comme l'ébène à une femme blonde comme la filasse!

— Préférer une femme blanche comme le champagne à une femme noire comme un chapeau! riposta Cador.

— Tu vois bien que tu dis du mal d'elle!

— Je vois que tu en dis trop de bien.

— Et quand ce serait?

— Je ne me battrai pas pour cela avec toi.

— Je ne puis donc pas la trouver belle, si cela me plaît?

— Je ne dis pas le contraire.

— Je ne puis donc pas l'aimer si cela me fait plaisir?

— Je ne t'en empêche pas, — maintenant surtout, garçon!

— Tu as l'air de te moquer de moi?

— Tu crois toujours qu'on veut se moquer de toi.

— Eh bien, je vais te faire une confidence : elle ne peut plus te chagriner, à présent.

— Va, garçon, je t'absous d'avance!

— Il y a six mois que je suis amoureux fou de Martha!

— Tu crois donc que je ne le savais pas? dit le Marseillais d'un air protecteur.

— Et tu ne m'en as pas parlé? demanda le jeune homme surpris.

— Pourquoi faire! répondit d'un air insouciant Cador. Est-ce que jamais un raisonnement a vaincu une passion, quand le raisonnement n'est pas venu de soi-même? — Est-ce qu'on peut raisonner la faim ou la soif! — Est-ce que l'amour n'est pas un besoin aussi impérieux qu'un autre! — Je pourrais te dire, à un jour près, quand tu es devenu amoureux de Martha. — Quel parti avais-je à prendre? ou me fâcher avec toi, et te prier de me tirer ta révérence, ou faire ce que j'ai fait, c'est-à-dire paraître avoir les yeux bouchés. — Si je t'avais prié de t'en aller, et que Martha eût été amoureuse de toi, à quoi me servait ton départ? — Si Martha n'était pas amoureuse de toi, qu'est-ce que me faisait ta présence?

Là-dessus le Marseillais s'approcha de la chandelle, et lut la lettre de sa maîtresse avec un calme, une attention et un sang-froid dont il eût été certainement incapable cinq minutes avant ce moment.

Mais ces passages subits de la folie à la raison, chez les ivrognes de vieille date, sont des phénomènes beaucoup plus fréquents qu'on ne l'imagine. De même que la folie, l'ivresse absolue est très-rare.

Cador, dégrisé, ou, pour parler plus justement, exalté en raison, comprit le sens de la lettre de Martha dans sa pensée intime.

Il la loua, pour ainsi dire, intérieurement, d'avoir choisi ce parti.

Il éprouva une impression semblable à celle d'un homme qui, au lieu de savoir la femme qu'il a aimée dans les bras d'un autre, la voit entrer au couvent.

Il eut un regain d'amour en méditant la résolution de la jeune femme, et ce fut sur le ton de la plus tendre compassion qu'il dit à Albaret :

— Son parti est irrévocablement pris, nous ne la reverrons plus jamais, garçon.

— Alors malheur à celui ou à ceux qui l'ont enlevée! s'écria le jeune Marseillais, dans les yeux duquel passa l'éclair de la rage.

— Mais, garçon, interrompit Cador, personne ne l'a enlevée.

— Je te dis que si.

— Tu devrais mieux la connaître, puisque tu l'aimais. — C'est une fille très-franche; elle nous dit là que notre existence lui déplaît, lui fait honte, je la crois; — elle donne à entendre qu'elle va s'efforcer de devenir une fille honnête, je la crois encore; — je ne dis pas qu'elle aura la force d'exécuter son projet, mais elle dit qu'elle en a le désir, et je la crois toujours.

— Mais tu ne te souviens donc plus, mon vieux camarade, de ce que nous a dit tantôt l'Écossais?...

— On a dit tant de choses, depuis tantôt, répondit Cador, en passant sa main sur son front, comme pour en chasser les derniers nuages, qu'il est bien permis d'en oublier quelques-unes.

— A propos de Martha! reprit le jeune homme.

— C'est vrai! nous avons parlé de Martha tantôt, rue Montorgueil, mais à quel propos, je ne m'en souviens plus.

— L'Écossais t'a dit qu'il avait trouvé ici, en venant lui demander un renseignement, un jeune homme bien mis en tête-à-tête avec elle.

— Je me souviens maintenant.

— C'est à cette occasion qu'il te conseillait de la battre ce soir en rentrant.

— La battre! Pauvre Martha! dit avec émotion le Marseillais, je me serais, je crois, plutôt laissé battre par elle.

— Voilà comment tu prends cela ! s'écria le jeune homme, indigné que son compatriote n'éprouvât pas comme lui le besoin de se venger du visiteur inconnu.

— Comment veux-tu que je le prenne, garçon? demanda Cador étonné.

— Tu ne comprends pas l'aventure?

— Quelle aventure ?

— La coïncidence du départ de Martha et la visite de l'étranger, le même jour et à peu près à la même heure, car nous avons trouvé l'Écossais rue Montorgueil, il était quatre heures et demie et il revenait de chez toi.

— Eh bien, dit le Marseillais, après?

— La portière vient de te dire que Martha était partie vers quatre heures.

— Et puis?...

— Comment! et puis? dit Albaret au comble de l'indignation; le rapprochement de cette visite, à la même heure, ne te frappe pas comme moi ?

— Quand elle me frapperait, que veux-tu que j'y fasse?

— Tu me le demandes?

— Sans doute.

— Mais je veux que nous nous vengions.

— De qui? — comment?

— De l'inconnu !... en le tuant!

— Il faudrait d'abord le connaître, objecta Cador froidement. — Ensuite, il faudrait savoir s'il est pour quelque chose dans le départ de Martha.

— Tu crois encore à ses contes?

— Certainement, j'y crois, répondit le Marseillais.

— Et bien, tu es de bonne composition, toi... murmura sourdement Albaret, en appuyant son coude sur son genou et son menton sur son poing.

Dans cette posture, il regardait fixement le parquet

d'un œil menaçant, comme s'il eût voulu tenir son ennemi inconnu sous son pied, et lui écraser la tête du talon.

En regardant ainsi vaguement le parquet, il aperçut un objet brillant.

Il se baissa machinalement, et ramassa un ruban de soie rouge de la longueur de deux doigts à peu près.

Il l'exposa à la lumière et le considéra attentivement.

— Qu'est-ce que cela, mon cher enfant? demanda avec bonté Cador, que la tristesse de son jeune compatriote touchait.

— Tu le vois, répondit Albaret, c'est un ruban.

— Je vois bien que c'est un ruban, garçon, je vois même qu'il est rouge.

— Tu ne le reconnais pas?

— Ma foi non.

— Eh bien, c'est le tour de col de Nana la blonde.

— En effet, dit Cador en prenant délicatement le ruban, je le reconnais.

— Par conséquent, continua Albaret en réfléchissant, Nana est venue ici aujourd'hui.

— C'est probable, garçon.

— Alors, mon camarade, nous allons savoir quelque chose! dit joyeusement le jeune Marseillais.

— Tu ne vas pas réveiller Nana à cette heure-ci? dit le Marseillais.

— Tu vas voir, répondit Albaret en se levant.

IX

QUEL FUT LE RÉSULTAT DE LA VISITE NOCTURNE DES DEUX MARSEILLAIS CHEZ NANA

— Il sera temps demain matin, objecta le Marseillais en voyant son compatriote se lever.

— Si la soif de vengeance ne te dévore pas comme moi, repartit Albaret, tu es libre de te coucher et de t'endormir ! — Quant à moi, il faut que je sache à quoi m'en tenir à l'instant.

Et le jeune Marseillais ouvrit vivement la porte de la chambre.

— Alors, dit Cador en se levant de l'air d'un homme qui prend un parti qui lui répugne, je ne te quitte pas.

Et les deux amis frappèrent à la porte voisine, sur le même carré.

— Qui est là? demanda une voix de femme légèrement enrouée.

— C'est moi, Nana ! répondit Albaret.

Nana ouvrit la porte et rougit, en voyant qu'Albaret n'était pas seul.

Elle ramena pudiquement son fichu sur sa poitrine et fit entrer les deux amis.

— Tu ne t'es donc pas couchée? demanda le Marseillais en voyant sa voisine habillée.

— Non ! répondit Nana. — Je vous ai entendus rentrer tous les deux au moment où j'allais me coucher, et je t'ai attendu.

— Offre donc une chaise à ton bon ami Cador, dit le jeune homme.

— Ne vous donnez pas la peine, Nana, interrompit le Marseillais en attirant une chaise à lui.

Le mobilier de la chambre de Nana était à peu de chose près le même que celui de son amie Martha : il se composait d'une table, d'une couchette, d'un escabeau et de deux chaises de paille.

Les deux amis s'assirent sur les chaises, Nana sur l'escabeau.

— Nana, commença le jeune Marseillais, nous venons te demander des nouvelles de Martha.

— C'est bien plutôt à vous de m'en donner, répondit vivement la jeune femme, puisque vous venez de chez elle.

— Martha n'est pas chez elle, interrompit Albaret.

— Martha n'est pas chez elle! s'écria la jeune femme de l'air le plus étonné.

— Non! répondit Albaret.

— C'est la vérité, monsieur Cador? demanda Nana.

— C'est la vérité, répondit celui-ci.

— Et où est-elle donc?

— Nana, dit sévèrement Albaret, nous sommes fatigués, Cador et moi; nous avons besoin de repos. — Il est une heure du matin; ce n'est donc pas le moment de nous faire poser. — Où est Martha?,

— Que je sois pendue si je le sais!

— Nana, prends garde à toi si tu me mens! s'écria Albaret en regardant sa maîtresse d'un œil furieux.

— Allons, dit Cador en intervenant, ne vas-tu pas la menacer! — Comment veux-tu qu'elle te dise où est Martha, si elle ne le sait pas?

— Elle le sait! interrompit violemment le jeune homme.

— Le savez-vous? demanda doucement Cador.

— Je vous jure que non, monsieur Cador, répondit la jeune femme avec un air de sincérité qu'Albaret lui-même ne put pas mettre en doute.

— Tu vois! dit Cador à son ami.

— Il est possible, reprit Albaret, qu'elle ne sache pas où elle est allée; mais elle sait qu'elle est partie.

— Le savez-vous, Nana? demanda avec bonté Cador.

— Non, répondit celle-ci avec une bonne foi si bien jouée que le Marseillais, la montrant pour la seconde fois à son camarade, répéta :

— Tu vois, il n'est pas possible de s'y tromper, son visage respire la franchise!

— Je te dis qu'elle ment! interrompit durement le jeune homme.

Puis, se retournant vers sa maîtresse :

— Nieras-tu aussi, ajouta-t-il, que tu l'aies vue aujourd'hui?

— Pourquoi le nierais-je?

— Tu l'as donc vue?

— Sans doute.

— A quelle heure?

— A trois heures environ.

— Elle n'était pas seule?

— Elle était toute seule.

— Quand l'as-tu quittée?

— A trois heures et demie, à peu près.

— Qu'est-ce qu'elle faisait quand tu l'as quittée?

— Elle donnait à manger à son singe.

— Elle ne t'a parlé de rien?

— Cette histoire! — Nous n'avons pas passé une demi-heure à nous regarder le blanc des yeux.

— Tu fais semblant de ne pas me comprendre, inter-

rompit le jeune Marseillais. Je te demande si elle ne t'a rien dit de sa fuite.

— Absolument rien.

— Nana, tu mens! s'écria violemment Albaret en la menaçant du poing.

— Mon pauvre Albaret, dit la jeune femme en haussant les épaules, je ne sais pas ce que tu as bu ce soir, mais tu me fais l'effet de n'avoir pas bien ta tête à toi.

— Tu m'insultes encore! dit Albaret en lui montrant le poing.

— Hé! là-bas, garçon, dit Cador gravement, l'enfant a raison; nous avons assez bu aujourd'hui pour n'avoir pas la tête bien solide. — Rengaine donc tes compliments et couche-toi tranquillement.

— Je ne me coucherai pas avant de savoir ce qu'il en est, dit résolûment le jeune homme.

— Mais, sacredié, que veux-tu savoir? dit le Marseillais, qui commençait à se fâcher.

— Laissez-le donc dire, monsieur Cador, interrompit la jeune femme en souriant au Marseillais. — Vous savez bien que les paroles d'ivrogne s'évaporent comme la fumée.

— Tu m'appelles ivrogne! hurla Albaret.

— Mais oui, mon fils, répondit Nana en toisant fièrement son amant.

Elle n'avait pas plutôt dit ces mots, que le Marseillais, s'élançant sur elle avec l'agilité d'un chat, la souffletait vigoureusement.

Cador, non moins agile et plus robuste que lui, furieux de voir battre sous ses yeux une femme qu'il adorait, fondit sur Albaret, et, le saisissant par derrière au collet, il l'attira si énergiquement que le Marseillais alla rouler sur le parquet.

Quant à Nana, honteuse et furieuse d'avoir été battue devant l'homme qu'elle aimait, elle s'élança comme une lionne sur le Marseillais à terre, et lui rendit, avec les intérêts composés, les soufflets qu'elle venait de recevoir.

Celui-ci, le cœur plein de haine et de rage, saisissant la jeune femme, la fit rouler à ses côtés, et lui prenant le cou entre ses deux mains, il la serra à l'étouffer.

Cador, voyant le danger que courait la jeune femme, tira un couteau de sa poche, et s'abattant sur son camarade, il lui enfonça légèrement la pointe de la lame dans la gorge, en lui disant :

— Si tu ne la lâches pas, je te tue.

Le Marseillais lâcha prise.

— Vous étiez bien faits l'un pour l'autre, dit-il en se relevant, et en voyant les regards de reconnaissance et d'amour que la jeune femme jetait à son ami.

Puis, regardant sa maîtresse, les yeux flamboyants de colère :

— Tu me le payeras! murmura-t-il sourdement.

— Écoute, Albaret, dit avec froideur Cador, en rengainant tranquillement son couteau; tu sais ce que tu me disais tantôt rue Montorgueil, quand l'Écossais me conseillait de battre Martha.—Eh bien, je te dis la même chose : si tu t'avises jamais de toucher à un cheveu de Nana, je t'aime comme un frère ou comme un fils, mais je te tue comme un chien.

— Dis tout de suite que tu as le droit de prendre sa défense! interrompit Albaret en regardant son ami d'un air de mépris; ce sera plus franc.

— Je te le dirai le jour où Nana m'en donnera la permission, mon camarade! répondit le Marseillais, en regardant d'un air hautain son compatriote.

— Je vous la donne, monsieur Cador, s'écria vivement la jeune femme.—A partir de cę jour, et après ce qui vient de se passer, je me regarde comme libre d'aimer qui bon me semble, et je ne connais personne ajouta-t-elle en regardant dédaigneusement Albaret, qui pourrait m'en empêcher.

— Je connais quelqu'un, moi, grommela entre ses dents le jeune homme.

— Toi, peut-être? dit Nana en le regardant avec pitié.

— Moi-même! répondit-il froidement.

— Eh bien, toi, reprit Nana, pour commencer, tu vas déguerpir.—Je suis ici chez moi, et je te prie de ne plus y remettre les pieds.

Le Marseillais, furieux, bondit comme un tigre.

Mais Cador qui l'observait depuis un moment, s'élançant sur lui avec la même promptitude, le saisit une seconde fois par le collet, et lui faisant faire deux ou trois tours sur lui-même au milieu de la chambre, il le plaqua sur la muraille, où, lui cognant la tête, il lui dit sans le lâcher :

— Je t'ai dit que je te tuerais, si tu touchais à un cheveu de sa tête! — Tu ne tiens donc pas à la vie!

— Lâche-moi! s'écria le jeune homme devenu livide!

— Je ne te lâcherai pas que tu n'aies recouvré la raison, répondit Cador en le serrant étroitement par le col.

— Lâche-moi! répéta Albaret, suffoquant et cherchant vainement à se dégager des vigoureuses étreintes de son compatriote.

— Je te lâcherai, dit Cador, si tu me promets d'être sage,—sinon, je te tiendrai là, jusqu'à ce que la raison te soit revenue.

— Tu m'étouffes! murmura d'une voix faible le Marseillais.

— Demande pardon à Nana! — dit Cador énergiquement, mais sans colère.

— Ce n'est pas la peine, monsieur Cador, dit la jeune femme; qu'il me promette seulement de s'en aller et de ne plus revenir.

— Vous êtes trop bonne pour lui, Nana, reprit sévèrement Cador; c'est vous qui l'avez gâté par trop de douceur.—Il a besoin d'être rudement mené, et si je l'avais toujours auprès de moi, je l'empêcherais bien d'être assez lâche pour battre une femme.

Puis, retournant la tête vers son camarade, sur la figure duquel cette strangulation faisait couler une sueur froide :

— As-tu fait tes réflexions? dit-il.

— J'ai réfléchi, murmura faiblement Albaret.

— Alors, continua Cador, dis à Nana que tu es fâché de ce que tu as fait!

— J'en suis fâché! repondit le jeune Marseillais en baissant la tête.

— Et que tu la laisseras tranquille à l'avenir! continua Cador en lui rendant la respiration.

— Oui! dit Albaret si bas, que Cador seul put l'entendre.

— Quant à moi personnellement, dit Cador, je ne te demande pas d'excuses, quoique ton fait soit celui d'un ingrat. — Je t'ai évité deux fois, ajouta-t-il d'une voix sombre, le voyage de la barrière Saint-Jacques, et c'est dans des circonstances comme celle-ci que tu devrais ne pas l'oublier.

— J'ai eu tort, dit Albaret en frissonnant légèrement à ce lugubre souvenir.

— N'en parlons plus, dit Cador; et si Nana a quelque joyeuse fiole dans son armoire, nous allons la vider à l'oubli des injures.

— J'ai du kirsch! dit vivement Nana, en sautant sur la couchette et en tirant d'un placard creusé dans la muraille une demi-bouteille de kirsch.

— Bravo! fit Cador, en se frottant les mains, j'adore le kirsch.

— Je n'ai pas soif! dit sèchement Albaret, en voyant la jeune femme remplir les trois verres qu'elle venait de poser sur la table.

— Où serait le mérite de boire si on avait soif? dit gaiement Cador, auquel la joie revenait, en voyant le visage de Nana reprendre les fraîches couleurs naturelles, que cette scène lui avait fait quitter.

— Je ne veux pas boire, dit le jeune Marseillais en tournant la tête,

— Tu refuses? interrompit doucement Cador, en présentant un verre à son ami, tu refuses de boire?

— Il me semble que c'est clair.

— Même à la santé de Martha? continua finement Cador.

— Donne! dit avec vivacité le jeune homme en saisissant avidement le verre que lui présentait son compatriote.

— A la santé de Martha! dit-il d'une voix passionnée.

Et il vida son verre d'une seule gorgée.

— A la santé de Martha! répétèrent en même temps Cador et Nana.

— Nous n'avons plus de mauvaise pensée? demanda Cador en frappant amicalement sur l'épaule du jeune homme.

— C'est fini, répondit celui-ci, et je m'en vais, si Nana

veut me jurer encore une fois qu'elle n'a pas connaissance du départ de Martha, et qu'elle n'a rencontré personne chez elle.

— Je jure, dit jésuitiquement Nana, sans répondre directement à la première question qui lui était faite, que je ne sais pas où est Martha, et que, tantôt, quand je suis allée chez elle, il n'y avait personne.

— C'est bien, Nana! dit sèchement le jeune Marseillais; je suis satisfait, et je m'en vais : bonsoir!

Et ce disant, Albaret leur tournait déjà le dos, quand Cador, lui prenant le bras, l'arrêta.

— Tu ne t'en iras pas seul, dit-il; je te reconduirai.

— Nous le reconduirons! dit Nana en prenant un bonnet et un châle pendus à un clou.

— C'est inutile! observa le jeune Marseillais.

— Vas-tu faire encore des façons? dit Cador. — Ton garni n'est pas bien loin de la Halle, je te ferai une politesse là-bas.

— Tu veux encore manger?

— Mais certainement, je mangerai, et toi aussi. — La bière du faubourg Saint-Denis m'a creusé l'estomac.

— Je n'ai pas faim.

— Eh bien, tu nous regarderas! — Nous avons faim tous deux, n'est-ce pas, Nana?

— Pour moi! répondit la jeune femme, je meurs positivement de faim! — Si votre conversation ne m'avait pas distraite, je serais morte depuis une heure.

— C'est donc moi qui vous accompagnerai, reprit avec amertume le jeune Marseillais, jusqu'à la Halle; mais une fois arrivés, je vous laisserai là.

— Même, interrompit Cador, s'il y a là, par hasard, des camarades qui peuvent nous donner des renseignements sur Martha?

Cador savait bien qu'en touchant la fibre sensible de son compatriote, il l'entraînerait avec lui au bout du monde.

En effet, en entendant ces mots, le visage du Marseillais changea d'expression.

— Je vous suivrai! dit-il résolûment.

— Parbleu! fit Cador en haussant les épaules, j'en étais bien sûr. — Allons, mes enfants, en marche et pas accéléré!

Ils descendirent quatre à quatre, au grand effroi de la portière, qui fut réveillée en sursaut au moment où elle rêvait que le Marseillais démolissait la maison.

— C'est encore vous! s'écria-t-elle; vous voulez donc que j'appelle une bonne fois la garde?

— La mère, dit Cador en passant le bras par le judas de la loge et en tendant sa main toute grande ouverte à la portière, voici deux écus de cinq livres; si la garde vient, elle ne pourra pas nous prendre pour des voleurs.

— Oh! je sais bien que vous êtes d'honnêtes jeunes gens! dit la portière en prenant les deux pièces de cinq francs.—Mais, vous savez, dans le premier sommeil, on n'est pas maîtresse de ses sens! — Je vous en fais mes excuses.

— Il n'y a pas de quoi, la mère! interrompit Cador, nous mourons de faim tous les trois, et nous allons manger des huîtres. — Ouvrez-nous donc la porte?

— Bon appétit, messieurs, dit la portière en tirant le cordon.

Et le trio, Cador donnant le bras à Nana, et Albaret marchant sur le même plan qu'eux, mais à quelque distance, se dirigea vers la Halle.

Le spectacle qu'offrent les halles, de minuit à trois

heures du matin, n'a certainement pas son pareil au monde.

Je suis étonné que les peintres coloristes n'aient pas trouvé vingt splendides sujets de tableaux dans ce fantastique pandémonium!

Vue à quelque distance, la rue aux Fers, avec ses cabarets éclairés de toutes les couleurs, ressemble à un immense habit lumineux d'arlequin; toutes les nuances de la palette s'y retrouvent et s'y confondent dans un mélange harmonieux. — Si l'œil d'un peintre peut être charmé, l'oreille d'un musicien doit être péniblement affectée en entendant la symphonie discordante qu'exécutent chaque nuit les dilettanti de la Halle, de minnit à trois heures du matin.

En effet, tous les cris, tous les sons, tous les bruits connus et inconnus, clairs, éclatants, joyeux, étouffés, sinistres, effrayants, sourdent au bas de toutes les maisons comme les fleuves au pied des montagnes, se répandant à l'entour avec le même fracas et la même impétuosité.

Quant aux artistes qui concourent à l'exécution de cet étrange concert, chacun isolément est aussi difficile à comprendre et à analyser que l'ensemble.

C'est un monde complexe, bizarre, hétéroclite, qui semble avoir le mépris de la règle commune ou de puissantes raisons pour s'y soustraire.

Il y a un tiers d'étudiants, d'ouvriers, de flâneurs, et de passants fantaisistes.

Un tiers de marchands et d'acheteurs attendant la cloche annonçant l'heure de la vente et de l'achat.

Et enfin, l'autre tiers se compose d'agents de police et de voleurs.

Quant à la partie féminine de ces kermesses nocturnes,

elle est pour le moins aussi excentrique que la partie masculine.

Il y en a de jolies, mais c'est une rareté. Toute femme jolie a un amoureux, et suspend difficilement son nid aux branches pourries de ces pétaudières.

Par la loi physique, qui fait que la chaleur dilate les corps et que le froid les resserre, l'hiver agrége les corps humains dans les lieux publics et l'été les sépare.

Aussi cette nuit-là les premiers froids de l'automne commençant à se faire sentir, l'assemblée, au moment où le trio entrait dans le cabaret, était-elle aussi nombreuse que choisie.

A peine entrés, ils furent hélés par un groupe qui occupait le petit salon du cabinet, à droite en entrant, au rez-de-chaussée, où nous avons montré, la veille, maître Fragon attendant impatiemment Dominick Malcolm, en compagnie de plusieurs individus.

Celui du groupe qui avait le premier aperçu le trio se leva, et, faisant le tour de la table, alla galamment offrir la main à Nana.

Les deux Marseillais reconnurent Mardochée, le brasseur, en compagnie d'une femme, espèce de chambrière, au nez retroussé, coiffée à la chinoise; Athanase Mathelin, le Parisien, en compagnie d'une toute jeune fille; — et enfin le patron du gamin, le gigantesque Sarrazin, le charron, sans femme et tout triste, — sans doute parce qu'il était tout seul... avec son déshonneur!

Les trois nouveaux venus prirent place autour de la table, Nana entre Mardochée et Cador, et Albaret entre la chambrière du brasseur et la jeune fille, qu'il commença, à peine installé, à reluquer, comme pour exciter la jalousie de Nana, qui, disons-le en passant, était trop éprise de Cador pour remarquer ces coquetteries.

— C'est une bonne fortune de vous rencontrer à cette heure-ci, commença Mardochée, après que les trois nouveaux venus eurent commandé leur souper.

— J'allais vous le dire, répondit Cador.

— Si j'attendais quelqu'un, ce n'était pas vous, continua le brasseur.

— Vous attendiez donc quelqu'un? demanda le Marseillais.

— J'attends l'Écossais, répondit Mardochée.

— Il doit donc venir? demanda vivement Albaret, qui, quoique coquetant à droite et à gauche, n'oubliait pas Martha, et mourait d'envie de rencontrer Dominick pour lui demander des renseignements sur le particulier qui avait fait visite à la Provençale.

— Il m'a dit, répondit Mardochée, que si j'apprenais dans la soirée quelque chose de nouveau, au sujet de l'affaire dont nous nous sommes occupés tantôt, je le retrouverais ce soir ici.

— A quelle heure? demanda Albaret.

— Il ne m'a pas dit l'heure, mais il ne peut tarder : il est deux heures bientôt.

— Et alors, reprit le brasseur en se retournant du côté de Cador et de Nana, comme j'ai du nouveau à lui dire, j'ai embauché Sarrazin avec son gamin et ces dames, j'ai fermé mon établissement, et nous voici.

— Bravo, dit joyeusement Cador, plus on est de fous plus on rit.

Cette banale citation fit rire Mardochée comme plusieurs fous.

On apporta les victuailles et le brasseur profita du moment de silence forcé des trois nouveaux venus, pour raconter diverses anecdotes badines sur les habitants et les habitantes du faubourg Saint-Denis.

Mais les récits de cet homme de brasserie nous paraissant d'un médiocre intérêt pour les lecteurs, nous les supprimons pour arriver plus vite à l'incident inattendu qui vint mettre un terme à ses narrations.

L'incident était aussi imprévu que possible.

En effet, on vit entrer d'abord, dans le petit salon, occupé par les soupeurs, Dominick Malcolm, annoncé par Mardochée et attendu par Albaret. — Puis, deux minutes après lui, — comme s'ils eussent été ensemble, — le fantôme du brasseur, — Saint-Romain!

Soit que Saint-Romain fût bien loin de penser qu'il pût rencontrer dans le cabaret de *la Perle* les mêmes personnages dont il avait été le voisin à la brasserie du faubourg Saint-Denis, — soit qu'au contraire il eût l'espérance de les retrouver, il se présenta dans le salon du cabaret, dans le même état qu'à la brasserie de Mardochée.

De façon que celui-ci poussa un cri sourd en le voyant apparaître, et regarda le jeune Malcolm comme pour lui demander d'expliquer la présentation de cet étrange convive.

Mais Mardochée ne tarda pas à comprendre que le nouveau venu n'était pas invité à souper par l'Écossais.

Un garçon arriva derrière Saint-Romain.

— Mettez-moi un couvert ici, dit celui-ci en désignant une petite table qui se trouvait en face du salon.

— Que faut-il servir à monsieur? demanda le garçon.

— Une douzaine d'huîtres et deux côtelettes, répondit Saint-Romain en se dirigeant vers le fond du petit salon.

Nous n'avons pas besoin de dire que dans un restaurant, toute pièce, si petite qu'elle soit, qui contient deux tables, n'est pas un cabinet particulier, et que chacun,

à moins que les tables ne soient retenues, a le droit d'y entrer.

Nous faisons cette observation, parce que les soupeurs, qui avaient le plus vif désir d'être seuls, furent obligés d'accepter leur nouvel hôte sans protestation.

— C'est votre homme, dit à demi-voix Dominick à Mardochée, en se retournant et en apercevant Saint-Romain.

— Parbleu! fit le brasseur d'un air dédaigneux à la fois et menaçant.

Puis, fronçant le sourcil, il jeta à ses commensaux un regard qui signifiait :

— Vous êtes témoins que je ne l'ai pas cherché, vous ne m'accuserez donc pas de préméditation si je le provoque.

Malcolm, qui n'avait pas pour détester le nouveau venu les mêmes raisons rancunières que le brasseur, s'assit à côté de Cador, et en attendant qu'on le servît, s'empara des dernières huîtres qu'il aperçut sur la table.

— Vous avez donc du nouveau? demanda-t-il à Mardochée.

— Oui, répondit celui-ci de la tête, en regardant du coin de l'œil Saint-Romain; mais ce n'est pas le moment de parler d'affaires, continua-t-il à haute voix; il y a des murs qui ressemblent à des ânes...

— Pourquoi cela? demanda Dominick, qui ne saisissait pas l'image de Mardochée.

— Parce que, répondit celui-ci en désignant de l'œil Saint-Romain, il y a des murs qui ont de grandes oreilles.

— Compris! dit Malcolm; nous en parlerons plus tard. Vous n'êtes donc pas rentrés? ajouta-t-il, en s'adressant à Cador et à Albaret.

— Nous sommes rentrés! riposta vivement le jeune Marseillais; mais nous nous sommes remis en route, espérant vous rencontrer.

— Vous aviez aussi à me parler? demanda Dominick.

— Un simple renseignement! répondit le jeune Marseillais à Malcolm.

Et il lui raconta la disparition de Martha.

X

OU MARDOCHÉE CHERCHE L'OCCASION DE FAIRE UNE QUERELLE A SAINT-ROMAIN

On comprend que, quelque désir qu'il eût d'obliger le Marseillais amoureux, le bon Dominick ne put lui donner, sur Martha et sur son visiteur inconnu, d'autres renseignements intéressants que ceux qu'il avait donnés dans la journée aux deux amis dans le cabaret de la rue Montorgueil.

Albaret fut donc forcé de s'en tenir toujours aux conjectures sur la disparition de la Provençale.

Cet épisode terminé, Mardochée, qui n'avait pas voulu l'interrompre par politesse, et qui ne l'avait écouté qu'en vue d'en apercevoir la fin, le brasseur, disons-nous, qui depuis l'arrivée de Saint-Romain sentait bouillir son sang dans ses veines et ne cherchait qu'une occasion de renouer avec son ennemi inconnu la conversation interrompue au faubourg Saint-Denis, crut avoir trouvé cette occasion en entendant le nouveau venu demander du vin blanc au garçon.

— Si je ne me trompe, dit-il en s'adressant à Saint-Romain, la voix de monsieur ne m'est pas totalement inconnue?

— Vous me faites l'honneur de m'adresser la parole? demanda Saint-Romain sur le ton de la plus froide politesse.

— Oui, monsieur, répondit le brasseur.

— Et que me faites-vous l'honneur de me dire? demanda sèchement Saint-Romain.

— Je disais, monsieur, continua Mardochée, que cette froideur et cette sécheresse excitaient davantage, que j'ai entendu déjà votre voix.

— C'est possible, monsieur.

— Il n'y a pas longtemps! continua le brasseur.

— C'est possible encore.

— Je puis affirmer, sans craindre de me tromper, que c'est aujourd'hui même.

— Je le crois, puisque vous l'affirmez.

— Au faubourg Saint-Denis.

— J'ai passé par là aujourd'hui, en effet.

— Entre sept et huit heures.

— Juste.

— Vous êtes entré dans une brasserie.

— C'est la pure vérité.

— C'est moi qui en suis le propriétaire.

— Mes compliments, monsieur, répondit Saint-Romain toujours avec la même politesse; j'ai trouvé la bière excellente.

Le moyen de se fâcher ouvertement contre un homme qui vous fait un semblable compliment! — Aussi Mardochée, échouant dans son entreprise, se crut-il forcé de renoncer à la querelle qu'il cherchait en la terminant de cette piteuse façon :

— J'étais bien sûr, monsieur, dit-il, que j'avais entendu votre voix quelque part.

Saint-Romain inclina légèrement la tête. — Quant aux compagnons du brasseur, ils écoutèrent ce dialogue avec cette froide indifférence qui caractérise les passants assistant au combat dé deux ivrognes en pleine rue.

Malcolm regarda même Mardochée d'un air si railleur, que celui-ci jura intérieurement que s'il trouvait une nouvelle occasion, fût-ce la plus mauvaise, de chercher encore dispute à Saint-Romain, il ne la laisserait pas échapper.

Mais il est nécessaire de dire comment Saint-Romain était entré à la brasserie, où sa vue avait si fortement impressionné Mardochée, et comment il le rencontrait de nouveau au café de *la Perle*.

Christian, en quittant Martha, était allé chez Saint-Romain, et lui avait raconté l'assassinat de l'huissier, mort sur le dépôt qui lui était confié. — Puis la résolution de la Provençale de changer d'existence, et les projets qu'il avait formés pour l'aider à accomplir son dessein.

— Qu'y a-t-il à faire? demanda Saint-Romain avant même que son ami lui eût dit qu'il avait besoin de ses services.

— Il y a à se charger de faire partir Martha, répondit Christian.

— De quelle façon?

— Tu vas aller aux messageries Laffite, ou aux Royales si les Laffite sont complètes; et tu retiendras une place de coupé pour Orange; il est bon que les voyageurs de l'intérieur ne tourmentent pas cette fille repentie. — En sortant de là, tu iras chez le baron Mossè, et, après

lui avoir raconté l'aventure de Martha, tu lui demanderas une lettre de recommandation pour notre ami Graveson.

— J'ai à écrire à Graveson; je profiterai de l'occasion pour lui recommander Martha. — Son frère est propriétaire d'une vaste magnanerie; il lui trouvera un emploi qui ne demande pas une grande dépense de forces.

— Elle est naturellement assez faible de complexion, et elle sort de l'hôpital. Toutefois il faut, sans se fatiguer, qu'elle travaille continuellement, assidûment. — Il n'y a qu'un travail persistant, acharné, qui puisse empêcher cette ardente imagination de faire un retour au mal. Elle sera là assez près du Midi, pour recouvrer tout à fait la santé, et assez loin de son pays pour n'être pas reconnue! — Cependant il sera bon de lui faire changer de nom. Tu en parleras à Graveson, dans ta lettre, après lui avoir raconté son passé. Quand tu auras fait ces démarches, tu t'entendras avec un remise pour la faire conduire à Charenton, où elle attendra la diligence, dont le conducteur que tu auras prévenu descendra et la fera monter dans sa voiture. — Quand tu auras fait tes conventions avec le cocher de remise, tu t'en iras prendre la duchesse rue des Petits-Hôtels, et tu l'emmèneras soit au *Grand-Colbert*, soit aux *Deux-Magots*, soit dans tout autre magasin de confection, et tu lui feras acheter un trousseau complet de femme, avec quelques étoffes pour robes. — Enfin, tu diras à la duchesse que Martha n'emporte rien avec elle, et elle comprendra ce que cela veut dire. Je n'ai pas besoin de te dire de faire emballer toutes ces acquisitions dans une caisse.

— Compris, dit Saint-Romain, il ne manque plus à mon itinéraire que le renseignement le plus important : où retrouverai-je Martha?

— Barrière Rochechouart, sur le boulevard extérieur, à droite.

— Et de l'argent! Combien faut-il lui donner?

— Tu lui remettras cinq cents francs : c'est assez. — J'écrirai demain à Graveson de pourvoir à tous ses besoins, tant qu'il aura la preuve de sa bonne conduite.

— Tu crois qu'elle est bien décidée? demanda Saint-Romain d'un air de doute.

— J'en suis sûr, répondit Christian.

— C'est une tête bien ardente.

— C'est pour cela que j'ai foi en elle. — Elle doit mettre au bien la même ardeur qu'elle a mise au mal.

— J'en accepte l'augure, dit gravement Saint-Romain. — Tu n'as plus aucune recommandation à me faire?

— Aucune, seulement viens me rendre compte du résultat de tes démarches à l'hôtel; j'aurai peut-être à m'entretenir avec toi de certaines précautions à prendre pour l'avenir, au sujet de la duchesse. — Et à propos d'elle, étudie bien l'effet que tu produiras sur elle quand tu lui raconteras les aventures de Martha. Selon l'intérêt qu'elle prendra à ce récit, tâche de lui faire naître la pensée d'accompagner la Provençale jusqu'à Charenton. Elle peut lui donner quelques bons avis pendant ce petit voyage. D'ailleurs, il est nécessaire qu'elle commence sa vie de puritain de bonne heure, et qu'elle apprenne à apprécier la grandeur du bien au contact du mal. — Mais ne la presse pas, il faut que cette bonne pensée vienne d'elle-même, et non de toi. — Elle est encore un peu plus troublée qu'elle ne se l'avoue à elle-même de tout ce qui lui arrive; il ne faut pas la heurter.—Mais si elle est déjà bien convaincue, comme je l'espère, de la mission que nous lui donnons à remplir, et que cette idée lui vienne...

— Je l'accompagnerai, s'empressa de dire Saint-Romain.

— Non, interrompit Christian, je crains d'avoir besoin de toi ce soir; je sens vaguement un danger dans l'air. — Tu prieras Champrosé, qui ne joue pas ce soir, ou Simon Richard, que tu trouveras à cinq heures chez le baron Mossè, de les accompagner, et tu viendras me retrouver rue des Petits-Hôtels.

— C'est convenu, dit Saint-Romain, en prenant son chapeau, son paletot et sa canne.

Et les deux amis se séparèrent.

Saint-Romain exécuta de point en point les recommandations de Christian.

Un quart d'heure après avoir quitté son ami, il retenait une place de coupé au bureau des Messageries Laffite, et en sortant de la rue Saint-Honoré, il se rendait chez le baron Flasham.

C'était l'heure qui suit la fermeture de la Bourse.

Cent personnes assiégeaient les bureaux du célèbre banquier.

Mais toutes les richesses du globe eussent-elles été en discussion en ce moment, le baron eût renvoyé tous les visiteurs pour recevoir son ami.

Aussi congédia-t-il vivement le personnage avec lequel il était en conférence aussitôt qu'il aperçut Saint-Romain.

Le baron Mossè venait de recevoir la nouvelle de l'assassinat de leur ami commun. Saint-Romain n'eut donc qu'à compléter le récit de cet événement, en donnant au banquier les détails qu'il tenait de Christian, détails qui trouvèrent leur place dans la narration de l'aventure de Martha.

— Peut-être encore une âme sauvée! dit avec bonheur le baron Mossè.

Puis, offrant une plume et du papier à Saint-Romain, ils se mirent tous les deux à écrire à leur ami Graveson une chaude lettre de recommandation pour la Provençale.

— Quand part-elle? demanda le baron après avoir écrit sa lettre.

Saint-Romain le mit au courant des arrangements pris.

— Bravo ! dit le banquier.

— Qui de nous la conduira? demanda Saint-Romain à son ami.

Le baron tira de la poche de son habit un carnet, et, après l'avoir feuilleté, répondit :

— J'ai affaire à Maisons-Alfort aujourd'hui ou demain; je la conduirai jusqu'à Charenton. — Tu n'as donc pas à t'inquiéter de voiture pour elle. Je vais faire atteler une des miennes; tu vas la prendre pour aller chercher la duchesse, et à six heures je vous retrouverai barrière Rochechouart. — Quant au voyage, il n'y a pas à s'en inquiéter, presque tous les conducteurs de Laffite sont sous ma coupe, et quelques-uns sont des nôtres : je vous réponds donc d'elle jusqu'à son arrivée. Si maintenant la duchesse veut venir, je l'emmènerai jusqu'à Maisons-Alfort, où je n'ai qu'une demi-heure à passer, et elle n'aura pas perdu son temps.

— C'est convenu, dit Saint-Romain, enchanté de voir avec quelle simplicité s'accomplissaient leurs projets.

Le baron donna ordre d'atteler, et dix minutes après, la voiture du banquier emportait Saint-Romain vers la rue des Petits-Hôtels, où la duchesse de Mauves attendait l'un ou l'autre de ses nouveaux amis pour connaître l'emploi de sa journée.

La narration de Saint-Romain dura une demi-heure,

et produisit sur la duchesse une vive et profonde impression.

L'infortuné Lefert lui avait été présenté l'avant-veille, et pendant deux heures qu'avait duré leur causerie, elle avait pu apprécier les hautes et brillantes qualités de cet honnête homme.

Elle éprouva donc, en apprenant la nouvelle de sa mort, une émotion pareille à celle que lui eût causée la perte d'un vieil ami.

C'est le propre des cœurs simples de se deviner et de s'entendre à première vue; deux honnêtes gens sont aussi liés au bout de quelques heures que s'ils se connaissaient depuis des années.

L'histoire de Martha, dont le commencement la fit frissonner, l'attendrit finalement si profondément, qu'elle offrit à Saint-Romain, sans que celui-ci l'influençât, de son propre mouvement, comme Christian l'avait désiré et espéré, elle offrit, disons-nous, de reconduire la Provençale jusqu'à l'endroit où le conducteur de la diligence devait la prendre.

On pense avec quelle joie l'offre de la duchesse de Mauves fut accueillie par Saint-Romain.

La duchesse passa dans son boudoir, s'habilla à la hâte, et vint se mettre à la disposition de Saint-Romain.

On alla au Grand-Colbert acheter le trousseau, puis faire diverses emplettes chez d'autres fournisseurs, et tous ces achats une fois emballés par un layetier, on se dirigea vers la barrière Rochechouart, où le baron Mossè, en homme qui sait vivre, avait voulu se rendre quelques minutes avant l'heure, pour ne pas faire attendre la duchesse.

Quand celle-ci et son compagnon arrivèrent au ren-



dez-vous, ils aperçurent dans l'obscurité un groupe composé du baron Mossè et de la Provençale.

Un des domestiques du baron prit la caisse de Martha, après que celui-ci eût fait monter les deux femmes dans sa voiture; et après avoir serré la main de Saint-Romain, on partit au galop.

Celui-ci se fit reconduire rue des Petits-Hôtels, et en apercevant deux personnages d'assez mauvaise mine qui rôdaient dans la rue et semblaient inspecter les maisons, il se fit descendre sur la place Lafayette, et surveilla de loin les deux compagnons.

Nous n'apprendrons rien aux lecteurs en disant que ces deux rôdeurs étaient Cador et Albaret, cherchant à reconnaître la rue des Petits-Hôtels, et dans la rue la maison de Christian, en attendant l'arrivée du bon Dominick.

La nuit était sombre, mais pas assez noire cependant pour que Saint-Romain pût perdre un seul mouvement des deux hommes.

Il les vit longeant la muraille du côté où se trouvait situé l'hôtel de Christian, regarder plusieurs maisons avec soin, puis finalement s'arrêter devant celle de son ami, et l'un des deux la désignant du doigt à l'autre.

Il comprit facilement qu'on en voulait à Christian, et passant de l'autre côté de la rue, sur la pointe du pied, il sembla se diriger du côté du faubourg Saint-Denis.

Soit que les deux compagnons l'entendissent, soit qu'ils eussent terminé leurs recherches, ils s'eloignèrent en sens contraire de Saint-Romain, c'est-à-dire du côté de la place Lafayette; ce que voyant, le jeune homme rebroussa chemin, et, traversant doucement la rue, il ouvrit sans bruit la porte de Christian, et pénétra, sans avoir été vu, dans l'hôtel.

Christian l'attendait depuis un moment. Saint-Romain

expliqua bien vite à son ami le motif de son léger retard, et ils montèrent précipitamment au troisième étage, où se trouvait un petit belvédère, d'où l'œil pouvait plonger, à droite, jusqu'au bas de la place Lafayette, et à gauche, jusqu'au faubourg Saint-Denis.

Saint-Romain aperçut sur là place deux individus se promenant lentement, en fumant, les deux mains derrière le dos, et semblant attendre quelqu'un. — Il reconnut bien vite les deux rôdeurs. Il les vit se promener en long et en large, pendant un quart d'heure environ, jusqu'au moment où un troisième individu vint à leur rencontre.

— C'est le moment où ils vont prendre un parti, dit Saint-Romain, car évidemment ils n'ont pas rencontré par hasard le particulier qui vient d'arriver; c'est un homme de renfort qu'ils attendaient. Pour quoi faire? Je n'en sais rien; mais il est évident qu'ils complotent quelque chose. Eh bien, je veux savoir ce qu'ils complotent.

— Que vas-tu faire? demanda Christian.

— Les suivre, donc! répondit Saint-Romain, jusqu'à ce que je sois suffisamment édifié sur leur compte; n'est-ce pas à moi qu'est dévolu l'emploi de suivre les gens à figure équivoque?

— C'est juste, avoua Christian.

— Eh bien, je suis dans mon emploi, dit vivement Saint-Romain. Ils viennent de ce côté. Bonsoir. Veille toujours, jusqu'à ce que tu les perdes de vue. Si ce n'est pas intéressant, je reviens dans une demi-heure. Si d'ici une heure tu ne m'as pas vu, c'est que je suis toujours, et par conséquent il y a intérêt à suivre.

— Bonne chance, mon camarade, dit Christian, en tendant la main à son ami.

— Merci, répondit celui-ci, en serrant la main qu'on lui tendait.

Puis il descendit précipitamment.

Au moment où il allait ouvrir la porte, il entendit distinctement une voix dire ces mots :

— C'est ici que j'ai conduit Martha.

Puis cet autre mot, prononcé par une autre voix :

— Bien !...

Et enfin un silence, qui ne fut troublé qu'au bout de quelques instants par le bruit des pas des individus qui semblaient se diriger vers la droite, c'est-à-dire du côté de la place Lafayette.

Saint-Romain, n'entendant plus rien, entr'ouvrit légèrement la porte, et à travers cette mince ouverture, il put apercevoir, en face de lui, de l'autre côté de la rue, adossé contre la muraille, un des trois hommes, qui semblait examiner attentivement la façade de la maison de Christian.

En voyant cet individu traverser la rue et se diriger de son côté, Saint-Romain ferma doucement la porte et prêta l'oreille.

Malcolm, car c'était lui, vint examiner minutieusement la serrure, la hauteur et la largeur de la porte, et, après cet examen, il se dirigea à droite, du même côté que les deux Marseillais.

Saint-Romain, l'entendant s'éloigner, rouvrit la porte et le suivit des yeux.

Quand il le vit, à quelque distance de lui, se dirigeant du côté de la place Lafayette, il referma sans bruit la porte derrière lui, et, longeant la muraille, il traversa à trois pas la rue, et se blottit dans une encognure, d'où il pouvait surveiller les moindres mouvements du gibier de potence qu'il poursuivait.

D'abord Malcolm rejoignit ses deux compagnons, puis entra avec eux en conférence.

La conversation des trois rôdeurs dura environ dix minutes, au bout desquelles Saint-Romain, les voyant rentrer dans la rue des Petits-Hôtels, se dirigea dans le même sens qu'eux, c'est-à-dire leur tournant le dos du côté du faubourg Saint-Denis.

A dix ou douze pas, il se retourna et les aperçut encore examinant la maison de Christian, puis continuant leur chemin du même côté que lui.

Il hâta le pas et alla s'embusquer de l'autre côté du faubourg Saint-Denis, sous une porte cochère faisant à peu près face à la rue des Petits-Hôtels, dont ils sortirent quelque temps après, pour gagner le faubourg et entrer finalement dans la brasserie de Mardochée.

En les voyant, derrière les minces rideaux de la boutique, s'installer autour d'une table, Saint-Romain, pensant avec quelque raison que trois êtres de cette espèce n'entrent pas dans un cabaret pour en sortir aussitôt, Saint-Romain, avons-nous dit, courut chez Christian, lui fit part de ses observations, et, sans vouloir prendre même un bouillon que son ami lui offrait, quoiqu'il fût hardiment l'heure du dîner, il repartit à la chasse de son gibier, remisé dans la brasserie, où nous avons vu ses faits et gestes dans un des chapitres précédents.

Nous l'avons montré, en outre, suivant les trois compagnons, à leur sortie de la brasserie, jusqu'à la rue Saint-André-des-Arts, où il avait abandonné Cador et Albaret et donné la préférence au bon Dominick.

Nous avons dit qu'il était d'une rare force physique. Quand on saura que sa force de patience était égale, on aura l'idée de l'énergique entêtement dont il fit preuve en attendant, pendant près de cinq heures, rue de Va-

rennes, le jeune Malcolm, jusqu'au moment où il sortit de l'hôtel de Mauves.

Nous avons, enfin, raconté son entrée au cabaret de *la Perle*, sur les talons, pour ainsi dire, du frère de l'institutrice. Ces explications nécessaires étant données, nous pouvons reprendre notre récit.

On comprend quelle joie il éprouva en retrouvant, sans qu'il en manquât un seul, tous les compagnons du faubourg Saint-Denis.

Mais on comprend aussi que, si vive que fût sa joie, il n'eut garde de la manifester devant cette aimable réunion. Loin de là, il se renferma dans un silence glacial, qui ne fut troublé que par l'interpellation hasardeuse de Mardochée.

On devine qu'après de pareils exercices, et surtout n'ayant pas dîné, Saint-Romain devait avoir faim.

Aussi les compagnons ne purent-ils s'empêcher d'admirer intérieurement et d'envier à la fois le robuste appétit du jeune homme.

— Évidemment, dit Mardochée, il ne fait pas semblant de manger; il soupe pour le bon motif. C'est égal, je ne serai pas content que je n'aie fait plus ample connaissance avec lui.

— Ne pense donc plus à cet homme-là! dit la chambrière, et pense à manger toi-même.

— Vous disiez, reprit Malcolm, que vous aviez du nouveau à m'apprendre?

— Oui! fit le brasseur; mais pas ici, dehors si vous voulez.

— Alors, sortons! dit le frère de l'institutrice en se levant.

— A la bonne heure! dit le brasseur en l'imitant.

Et les deux hommes sortirent du cabaret pour aller causer sur le trottoir.

— De quoi s'agit-il? demanda Malcolm au brasseur quand ils se virent seuls.

— Vous connaissez bien le gros Thiébault, le serrurier? demanda Mardochée.

— Oui, répondit Dominick.

— Eh bien, dix minutes après votre départ, il est venu prendre sa choppe à la maison. — Vous n'étiez pas au boulevard. — J'avais envie de courir après vous.

— Ensuite?

— Il a arrangé, il y a trois jours, des serrures dans la maison de notre particulier.

— De Christian de Sauveterre?

— Oui! un drôle de nom qu'il a là! — Enfin, il a donc changé les serrures des portes, et au lieu du jeune homme qu'il espérait voir, il a vu une très-jolie femme, qui est notre particulière.

— C'est tout?

— Attendez donc! Comme vous êtes vif! Thiébault a mis au moins une bonne heure à me conter la chose.

Voilà donc que mon Thiébault était invité à un déjeuner de noces à la barrière Rochechouart; le déjeuner était fini depuis une heure, quand mon Thiébault, qui avait pas mal bu, propose une partie d'air, c'est-à-dire d'aller respirer un peu sur le boulevard. Qu'est-ce qu'il voit, au coin du boulevard? une jeune et jolie fille avec un petit paquet sous le bras, qui semblait attendre son particulier qui n'arrivait pas. Mon Thiébault, qui est très-gros, mais qui est encore plus galant, et qui n'est pas bête, au fond, quitte les camarades et s'approche de la belle fille en lui disant :

— Ma belle amie, c'est moi que vous attendez? je me suis fait un peu attendre, mais me voici.

Voilà la fille qui lui tourne le dos et qui se promène

de plus belle. Mais mon Thiébault n'est pas homme à lâcher prise facilemeut, il est trop lourd pour cela; il recommence ses gracieusetés, et voilà ma commère qui se retourne furieuse et qui lui détache une paire de giffles qui font tordre de rire les camarades.

La moutarde monte au nez de Thiébault; il saute sur la fillette comme un bœuf enragé, et il avait déjà levé le poing sur sa tête quand il reçoit dans les jambes un si vigoureux coup de fouet qu'il ne fait qu'un saut en arrière, mais un saut de quatre pieds.

— D'où venait donc ce coup de fouet? demandait indifféremment Dominick, qui ne comprenait pas trop quel rapport il pouvait y avoir entre la jeune femme, Thiébault le serrurier, les noceurs, le coup de fouet et la duchesse de Mauves.

— Voici, dit Mardochée reprenant son récit.

Pendant que la moutarde montait au nez de mon Thiébault, il n'avait pas entendu venir derrière lui un carrosse qui arrivait cependant à toute vitesse. — Un particulier assez âgé, mais cependant solide au poste, en apercevant mon Thiébault, descend vivement de voiture, prend le fouet de son cocher et vous cingle les mollets du gros serrurier d'une drôle de façon. — Mon Thiébault avait bien envie de sauter sur ce voyageur en entendant les rires des camarades. — Mais voilà le cocher et un grand diable de laquais qui se trouvait derrière la voiture qui descendent de leur siége et qui menacent mon Thiébault de l'assommer s'il fait un pas. — Vous pensez qu'il n'a pas demandé son reste, — ce que je n'aurais pourtant pas manqué de faire pour apprendre aux laquais comment on assomme les gens.

— Votre histoire de Thiébault est fort intéressante, mon cher Mardochée, interrompit Dominick, en voyant

que le brasseur allait se lancer à perte de vue dans des considérations plus ou moins nouvelles, sur l'emploi de la force physique; mais je ne vois pas trop, à part l'amitié que je puis porter à Thiébault, quelle espèce de rapport il y a entre sa mésaventure et la dame que nous cherchons.

— Un rapport énorme, comme vous allez voir, dit le brasseur, un peu blessé que son auditeur n'appréciât pas plus flatteusement son talent de narrateur.

Mon Thiébault reste dans un coin, sans rien faire autre chose que de grommeler entre ses dents, pendant que le vieux, décoré ma foi, s'approche de la jeune personne et se met à causer avec elle comme on cause avec sa connaissance. Ils étaient là à jaser, depuis un moment, quand un autre carrosse arrive aussi vite que l'autre, comme des gens qui ont peur de manquer un rendez-vous. — La portière s'ouvre, et un monsieur bien plus jeune que l'autre descend de la voiture et donne la main à une dame qui va rejoindre le vieux auquel elle donne une poignée de main. Or, c'est ici que vous allez voir le rapport qu'il y a entre Thiébault et cette seconde femme. — C'est que c'était justement celle que mon Thiébault avait vue en posant des serrures chez notre monsieur de.....

— Sauveterre, dit Dominick, et qu'est-il arrivé?

— Le monsieur qui lui avait offert la main pour descendre (car c'était une très-belle calèche, à ce que dit mon ami Thiébault), a fait un signe au cocher de sa voiture, et celui-ci a tiré du coffret qui était sous son siége, une grande boîte de bois blanc, à moitié cerclée de cuir, qui ressemblait à une malle, et il a été la porter au cocher du vieux, qui l'a mise dans son coffre.

— Est-ce tout? demanda Malcolm impatienté.



— Non! ce n'est pas tout, dit d'un ton goguenard le brasseur. — Je vous ai gardé le meilleur pour la bonne bouche. Le plus jeune des deux hommes s'en va dire quelques mots au vieux, puis le vieux offre galamment la main à la dame que Thiébault avait reconnue, et la fait monter dans sa voiture, après quoi il y fait monter la vierge au soufflet, et, après avoir serré la main du jeune homme, il y monte à son tour, en tirant la porte derrière lui.

Mais, voilà le bouquet auquel vous ne vous attendez guère, et auquel je ne m'attendais guère non plus! — Le grand chasseur russe, après avoir ôté son casque, se penche vers son patron pour lui demander probablement où on va. — Quand on lui a répondu, il remonte sur le siége de derrière après avoir dit au cocher : A Charenton!

— A Charenton! répéta machinalement Malcolm.

— Vous ne comprenez donc pas.

— Non. Que voulez-vous dire?

— Que la particulière est folle!

— Folle! murmura Dominick avec une expression indéfinissable.

— Folle à lier, dit Mardochée. — Mon Thiébault m'a dit qu'avant d'avoir entendu prononcer le mot de Charenton, il avait dit aux camarades : Voilà une femme folle!

FIN DU TROISIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

LA DUCHESSE DE MAUVES

(SUITE)

XIV. — Du préceptorat en général, et d'un precepteur en particulier 5

XV. — Comment un neveu se fait un rempart de son oncle . . . 22

XVI. — Où le duc de Mauves acquiert la preuve irréfutable de l'existence de sa femme 38

XVII. — Où il est radicalement prouvé que tout père est sorcier ou aveugle. 56

XVIII. — Scène de haute comédie. 73

XIX. — Où un oncle fait chanter son neven 91

XX. — De la police en général et du Houx en particulier 107

XXI. — Préparatifs pour la conquête d'un procès-verbal 123

XXII. — Chasse nocturne dans une étude d'huissier 141
XXIII. — Ce que le jeune Malcolm entendait par ces mots : battre le fer pendant qu'il est chaud. 156
XXIV. — Ce qu'on mange, ce qn'on dit à la Halle, entre minuit et deux heures du matin 171
XXV. — Suite du précédent 177

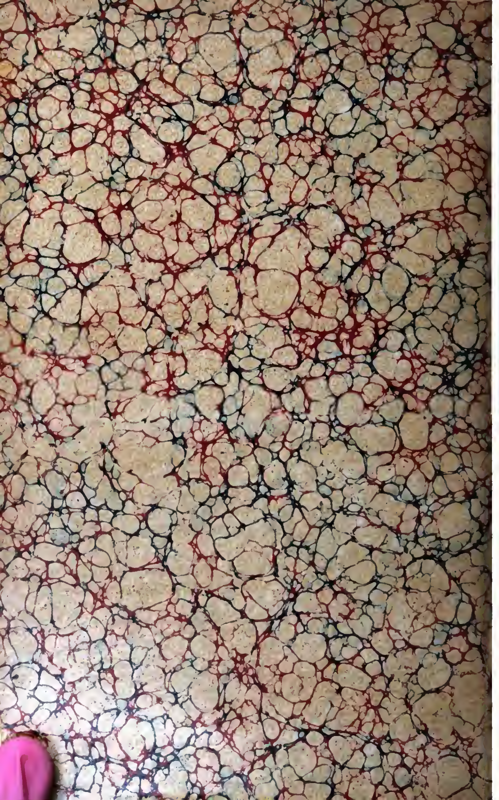
TROISIÈME PARTIE

FRAGON ET COMPAGNIE

I. — Les gentilshommes de nnit. 193
II. — Conférence nocturne à l'hôtel de Mauves. 201
III. — Martha la Seync. 211
IV. — Quel fut le résultat de la conversation du diable et de la Provençale. 226
V. — Où la Provençale cherche à convertir son amie 241
VI. — Menus propos. 253
VII. — A quelle fin aboutirent les menus propos 267
VIII. — Retour des deux Marseillais au faubourg Saint-Jacques. 281
IX. — Quel fut le résultat de la visite nocturne des deux Marseillais chez Nana. 297
X. — Où Mardochée cherche l'occasion de faire une querelle à Saint-Romain 312

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES








BIB